



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

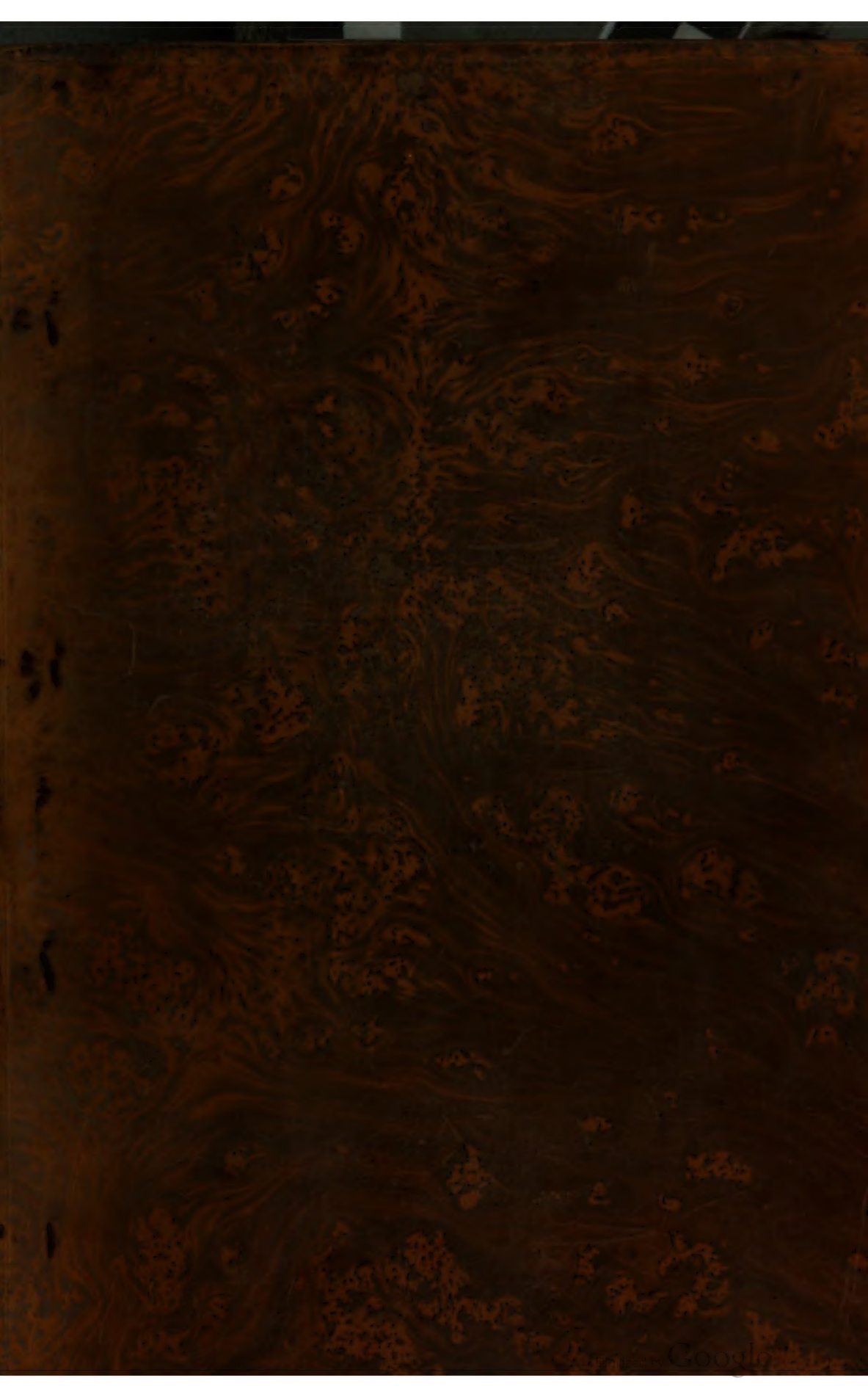
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



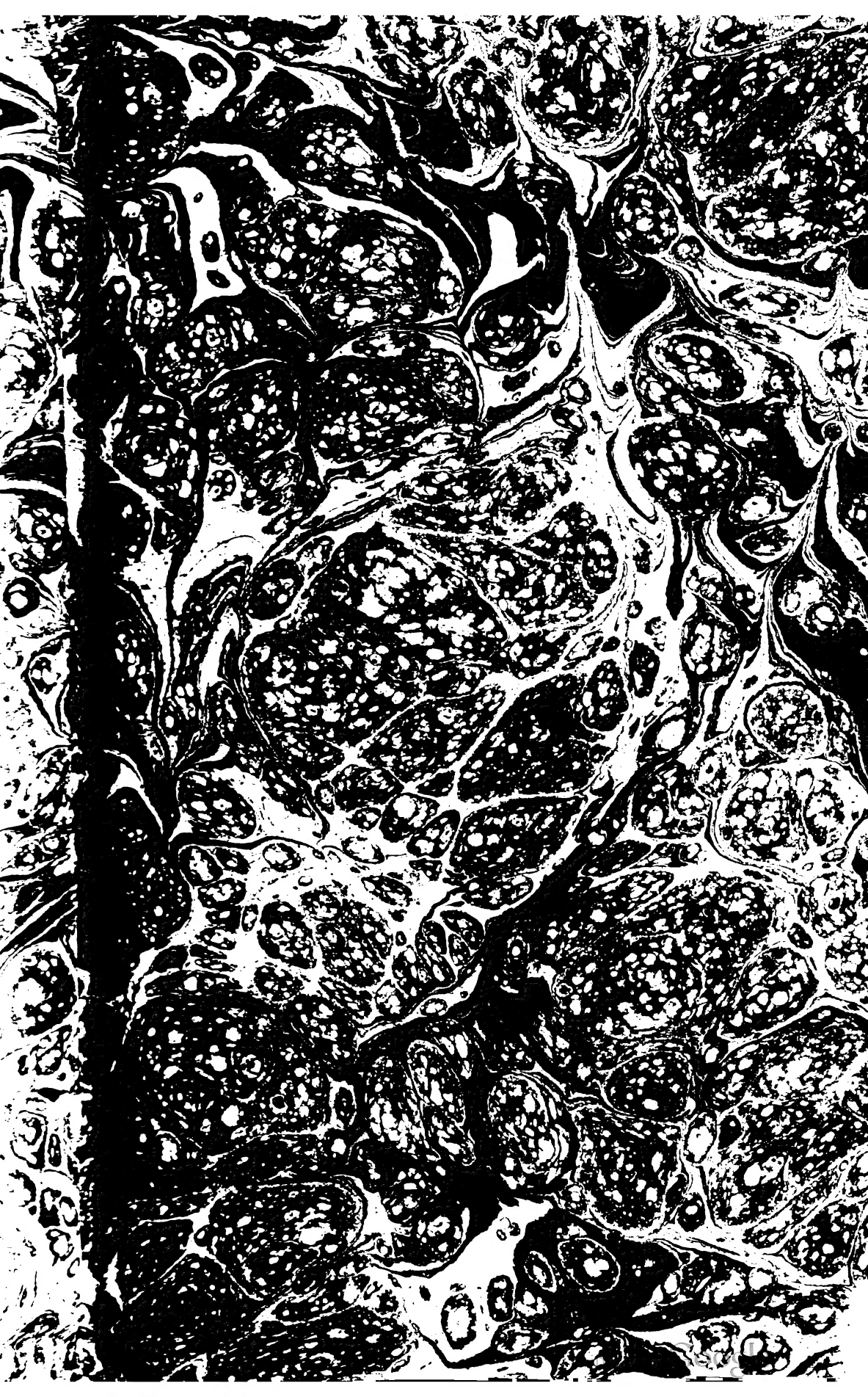
78. Q. 1.

MENTEM ALIT ET EXCOLIT



K.K. HOFBIBLIOTHEK
ÖSTERR. NATIONALBIBLIOTHEK

78.Q.1



L E R O M A N

D E

L A R O S E.

LE ROMAN

DE

LA ROSE,

PAR

GUILLAUME DE LORRIS

ET

JEAN DE MEUNG, dit CLOPINEL.

Édition faite sur celle de LENGLET DUFRESNOY, corrigée avec soin, et enrichie de la Dissertation sur les Auteurs de l'ouvrage, de l'Analyse, des Variantes et du Glossaire publiés en 1737 par J. B. LANTIN DE DAMEREY.

Avec Figures.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez { J. B. FOURNIER ET FILS, libraires, rue Hautefeuille, n.º 27.
P. N. F. DIDOT, imprimeur-libraire, quai des Augustins, n.º 22.

AN SEPTIÈME.



LE ROMAN

DE

LA ROSE.

Comment l'Amant monstre à Amy
Devant luy ses trois ennemys,
Et dit que tost le temps viendra
Que au juge d'eulx se complaindra.

Doulx Amy, qu'est-ce que vous dictes ?
Nul hom, s'il n'est faulx ypocrites,
Ne feroit ceste diablerie :
Onc n'oüy si grant tricherie.
Vous voulez que je honnore et serve
Ceste gent qui est faulse et serve ?
Serfz sont-ilz et faulx voirement,
Fors Bel-Acueil tant seulement.
Vostre conseil est-il ytel,
Je seroye traistre mortel

Se servoye pour decevoir ;
Car bien puis dire de ce voir ,
Quant je vueil les gens guerrier ,
Je les seul devant deffier.
Souffrez au moins que je deffie
Male-Bouche qui tant m'espie ,
Ains qu'ainsi l'aille décevant ,
Ou luy prie que de ce vent
Qu'il m'a levé, ou qu'il l'abate ,
Ou il convient que je le bate ;
Ou s'il luy plaist que je le mande ,
Ou j'en prendray par moy l'amende ;
Ou il convient que je me plaigne
Au juge qui vengeance en preigne.

Amys.

Compaigns, compaigns, ce doyvent querre
Ceulx qui sont en apperte guerre :
Mais Male-Bouche est trop couvert ;
Pas s'est ennemy descouvert ;
Car quant il hait ou homme ou femme ,
En derrier les blasme et diffame.
Bien traistres est, Dieu le honnise !

Si est droit que l'en le trahisse.
De l'homme traistre je dis fy :
Puis qu'il n'a foy, je ne m'y fy ;
Il hait les gens au cueur dedans ,
Et leur rit de bouche et de dens.
Oncques tel homs ne m'abelly ;
De moy se gard , et je de luy.
Droit est qui à trahyr s'amort,
Qu'il ait par trahyson sa mort,
Se l'en ne s'en peut autrement
Vengier plus honnorablement ;
Et se de luy vous voulez plaindre ,
Luy cuidez - vous sa langue astraindre ?
Ne le pourriez je croy prouver,
Ne suffisans garans trouver :
Et se bien prouvés l'aviés ores ,
Si ne s'en tiendrait-il encores ;
Et plus parlez, plus janglera ,
Plus y perdrez qu'il ne fera :
De tant est la chose plus sceuë ,
De tant est vostre honte creuë ;
Car tel cuide abaisser sa honte ,
Qui de trop plus la croist et monte.

Se priez que soit abatu
Et blasmé, ou qu'il soit batu,
Jà voir pour ce ne l'abatroit,
Non pas par Dieu qui le batroit:
D'attendre qu'il le vous amende,
Néant seroit se Dieu amende;
Jamais amende ne rendroit,
Bien l'offrist, ainçois se pendroit;
Et s'il y a deffiément,
Sur saints vous jure que vrayment
Bel-Acueil sera enferrés,
Si que jamais ne le verrés,
Ou sera rivé en anneaulx,
Ars en feu, ou noyés en eaulx:
Lors aurez le cueur plus dolent
Qu'oncques n'eust Charles ne Rolant,
Quant en Ronceveaulx mort receut
Par Ganelon qui les déceut.

L'Amant.

Icy ne voy-je pas querant;
Voise au diable je le commant;
Je le vouldroye avoir pendu,
Quant si m'a mon poyvre espandu.

Amy.

Compaings, ne vous chaille du pendre ,
Autre vengeance en convient prendre :
Ne vous affiert pas tel office ,
Bien en convienne à la justice ;
Mais par trahyson le boulez ,
Se mon conseil croire voulez.

L'Amant.

Compaings, à ce conseil m'accord ;
Jamais n'ystray de vostre accord :
Ne pourtant se bien vous sçeussiés
Aucun art dont vous me peussiés
Enseigner par autre maniere
Du chastel prendre plus legiere ,
Se vous la me voulez aprendre ,
Je la vouldroye bien entendre.

Amy.

Ouy, ung chemin et bel et gent ;
Mais il n'est preux à povres gent.
Compaings, au chastel desconfire ,
Peut-on plusieurs voyes eslire
Sans mon art et sans ma doctrine ,

Et rompre jusque à la racine
La forteresse devenuë ;
Jà n'y auroit porte tenuë,
Car tous se laisseroient prendre,
N'est riens qui les en peust deffendre ;
Nul n'y oseroit mot sonner.
Le chemin a nom Trop-Donner ;
Fole-Largesse le fonda,
Où maints amans y affonda.
Je connois très-bien le sentier ;
Car j'en yssy dès avant hier,
Et pelerin y ay esté
Plus d'ung yver et d'ung esté.
Se Largesse prenez à dextre,
Sans vous tourner à main senestre,
Vous avezjà plus d'une archée
La sente batuë et marchée,
Sans point user vostre soller ;
Que vous verrez les murs crosler,
Et chanceller tours et tournelles ;
Là tant ne seront fors ne belles,
Et tout par eulx ouvrir les portes,
Pour neant, fussent les gens mortes,

De celle part est le chasteau
Si foible, qu'ung rostis gasteau
Est plus fort à partir en quatre,
Que ne sont le murs à abatre:
Par-là seroit-il prins tantost;
Jà n'y conviendrait si grant ost
Comme il fist au roy Charlemaigne,
S'il vouldist conquerre Alemaigne.

En ce chemin que je vous nomme
N'y entre nulle fois povre homme;
Nul n'y peut povre homme mener;
Nul par soy n'y peut assener;
Mais qui dedans mené l'auroit,
Maintenant le chemin sçauroit
Aussi-bien comme je sçauroye,
Jà si bien aprins ne l'auroye:
Et s'il vous plaist vous le sçaurez,
Car assez tost aprins l'aurez,
Se sans plus povez grant avoir
Pour despens oultrageux avoir.
Mais je ne vous y menray pas:
Povreté m'a nié le pas,
A l'yssir le me deffendy;

Tout mon avoir y despendy,
Et tout ce que d'autrui receuz;
Tous mes creanciers en déceuz,
Si que je n'en peuz nul payer,
S'on me devoit pendre ou noyer.
N'y venez, dist-elle, jamais,
Quant du despendre n'y a mais.
Vous y entrerez à grant paine,
Se richesse ne vous y maine;
Mais à tous ceulx qu'elle y conduyt,
A retour refuse conduyt;
A l'aller o vous se rendra,
Mais jà ne vous en ramenra;
Et de tant vous tenez asseur,
Se vous y entrez par nul eur,
Jà n'en ystrés ne soir ne main,
Se Povreté n'y met la main,
Par qui en destresse demeure.
Là Fole-Largesse demeure,
Qui ne pense à riens fors à jeux,
Et à despens faire oultrageux,
Qui despent ainsi ses deniers,
Com se les puisast en greniers,

Sans compter et sans mesurer
Combien que ce doye durer.

Comment Povreté fait requestes
A Richesse moult deshonestes,
Qui riens ne prise tous ses ditz,
Mais de tout l'a fait esconditz.

Povreté siet à l'autre chief,
Plaine de honte et de meschief,
Qui trop seuffre au cueur grant molestes,
Trop fait de honteuses requestes,
Et trop est de dur esconditz,
Et n'a ne bons faitz, ne bons ditz,
Ne delectables ne plaisans.
Jà ne sera si bien faisans
Que chascun ses œuvres ne blasme;
Chascun la ledenge et diffame.
Mais de Povreté ne vous chaille,
Fors de penser, comment qu'il aille,
Comment la pourrez eschever.
Riens ne peut tant homme grever,
Comme de cheoir en povreté:
Ce congnoist bien l'homme endetté
Qui tout le sien a despendu;

Maints ont esté par luy perdu.
Bien le congnoissent ceulx et dient
Qui contre leur vouloir mendient ;
Moult leur convient souffrir douleur,
Ains que gens leur donne du leur.
Aussi le peuvent ceulx sçavoir
Qui d'amours veulent joye avoir ;
Car povre n'a dont amour paise ,
Si comme Ovide le confesse.

Povreté fait homme despire,
Et hayr et vivre en martire ,
Et toul't à gens mêmes leur sens.
A Povreté n'ayes consens ,
Mais vous efforcez bien de croire
Ma parole esprouvée et voire ;
Car sachiez j'ay ce esprouvé
Et par experiment prouvé
En ma singuliere personne
Tout ce que je cy vous sermonne.
Si sçay mieulx que Povreté monte ,
Par ma mesaise et par ma honte ,
Doulx amy, que vous ne sçavez ;
Car tant soufferte ne l'avez.

Si vous devez en moy fier ,
Je le dy pour vous chastier :
Moult a beneurée la vie
Cil qui par autruy se chastie.
Vaillant souloye estre clamé ,
Et de tous compaignons aymé ,
Et despendoye lyéement
En tous lieux et bien largement ,
Tant comme riche fuz tenu.
Or suis-je povre devenu
Par despens et fole largesse ,
Qui m'ont mis en telle destresse ,
Que je n'ay fors qu'à grant dangier
Ne que boire , ne que mangier ,
Ne que chausser , ne que vestir ,
Tant me fait d'angoisse sentir
Povreté qui tous amys toult.
Et sachiez, compaings, que sitoust
Que Fortune m'eust ainsi mys ,
Je perdy trestous mes amys ,
Fors ung, ce croy-je vrayement ,
Qui m'est demouré seulement.
Fortune ainsi les me toly

Par Povreté qui vint loy.
Tolit? par foy non pas, je ment,
Mais print ces choses proprement ;
Car je sçay bien que se miens fussent,
Jà pour elle laissé ne m'eussent.
De riens vers moy donc ne m'esprint,
Quant ses mêmes choses reprint :
Siens voire, mais riens n'en sçavoye,
Car tant acheptez les avoye
De cueur et de corps et d'avoir,
Que les cuidoye tous avoir ;
Et puis quant ce vint au dernier,
Que je n'euz vaillant ung denier,
Tous ses amys si s'enfouyrent
De moy, et du tout me guerpirent,
Et me firent trestous la moë
Quant ilz me virent sous la roë
De Fortune envers abatu.
Ainsi m'a Povreté batu.
Si ne me dois-je mye plaindre,
Courtoisie m'a fait sans faindre,
Qu'oncques vers luy ne desservy ;
Car entour moy si très-clere vy,

Tant m'oingt les yeulx d'ung fin colire,
Qu'el m'eust fait lottir et confire,
Si-tost comme Povreté vint
Qui d'amys m'osta plus de vingt,
Voire par Dieu, que je ne mente,
Plus de quatre cens et cinquante.
Oncques linx qui ses yeulx y mist,
Ce que je vey lors point ne veist;
Car Fortune tantost en la place,
La grant amour à plaine brace
De mon bon amy me monstra,
Par Povreté qui m'encontra,
Que je n'eusses jamais congneu,
Se mon besoing n'estoit venu :
Mais quant le sçeut il accourut,
Au mieulx qu'il peut me secourut,
Et m'offrit tout ce qu'il avoit,
Pour ce que mon besoing sçavoit.

Comment Amys recorde cy
A l'Amant, qu'un seul vray amy
En sa povreté il avoit,
Qui tout son avoir luy offroit.

En ce point me dist mon amy ,

Quant il fut approuché de my :
Mon chier amy, vueilles sçavoir,
Voycy mon corps et mon avoir
Où vous avez autant que j'ay;
Prenez-en sans avoir congié,
Mais combien se vous ne sçavez,
Tout ce dont besoing vous avez;
Car amy ne prise une prune
Contre amy les biens de Fortune,
Ne les biens naturelz aussi :
Puisque sommes venus ainsi,
Et que bien nous sommes aymez,
Congneuz et en amour fermez;
Car ainsi nous entre-esprouvastes
Si que bons amys nous trouvasmes;
Car nul ne sçait, sans esprouver,
S'il peut loyal amy trouver.
Tous mes biens vous sont obligez;
Tant sont puissans d'amour les gez,
Que moy pour vostre guérison
Povez, dist-il, mettre en prison,
Pour plaigerie et pour hostage,
Et mes biens vendre et mettre en gage.

Ne s'en tint pas encor à tant,
Pour ce qu'il ne m'allast flatant,
Ainçois m'en fist à force prendre ;
Car n'y osoye la main tendre ,
Tant estoys mat et vergongneux ,
A loi de povre besogneux ,
A qui honte a la bouche close ,
Que sa mesaise dire n'ose ,
Mais seuffre, s'enclost et se cache ,
Que nul sa povreté ne saiche ,
Et monstre le plus bel dehors :
Ainsi je le faisoie alors.

Ce ne sont pas, bien le recors ,
Les mendiens puissans de corps
Qui se vont par tout embatant ,
Par doulces paroles flatant ,
Et le plus laid dehors démonstrent
A trestous ceulx qui les rencontrent ,
Et le plus bel dedans réponnent ,
Pour décevoir ceulx qui leur donnent ;
Et vont disant que povres sont ,
Et les grasses pitances ont ,
Et grans deniers ont en tresor.

Mais tant me tairay - je dès or ;
Car j'en pourroye bien tant dire ,
Qu'il m'en yroit de mal en pire ;
Car tousiours hayent ypocrites
Vérités qui contre eulx sont dictes.

Ainsi aux devant ditz amys
Mon fol cueur son travail a mys ,
Et suis par mon fol sens trahy ,
Destruyt, diffamé et hay,
Sans achoison d'autre desserte
Que de la devant dicte perte ,
De toutes gens communément,
Fors que de vous tant seulement.
Que vos amours pas ne perdez ,
Mais à mon cueur vous aherdez ;
Et tousiours tant que je vivray ,
De vous aymer ne retrairay.
Se Dieu plaist vous y aherdrez ;
Mais pour ce que vous me perdrez,
Quant à corporel compaignie,
En ceste terrienne vie ,
Quant le derrenier jour viendra ,
Que mort son droit du corps prendra,

Qu'à celluy jour bien le recors,
Ne nous touldra fors que le corps,
Et toutes les appartenances
De par les corporelz substances ;
Car bien sçay que nous deux mourrons
Plus-tost, je croy, que ne voudrons ;
Car mort tous compagnons dessemble,
Mais ce n'est pas ce croy ensemble.
Si sçay-je bien certainement,
Que, se loyal amour ne ment,
Se vous vivez et je mouroye,
Tousiours en vostre cueur vivroye ;
Et se devant moy vous mourez,
Tousiours en mon cueur revivrez
Après vostre mort par mémoire,
Comme vesquist, ce dit l'hystoire,
Pyrithoüs après sa mort,
Que Theseus ama tant fort,
Tant le queroit, tant le suyvoit,
Que cil dedans son cueur vivoit ;
Tant l'eut aymé vivant sur terre,
Que dedans enfer l'alla querre.
Et povreté fait pis que mort :

Car ame et corps tormente et mort
Tant que l'ung ou l'autre demeure,
Et non mye sans plus une heure,
Et leur adjouste à damnement
Larrecin et parjurement,
Avecques toute autre durté,
Dont le povre est souvent hurté.
Ce que mort ne peut mye faire,
Ains les en fait du tout retraire,
Et si leur fait à son venir
Tout temporel torment finir;
Car, combien que leur soit grievfe,
En une seule heure les grievfe.
Pour ce, beau compaing, vous semon
Qu'il vous membre de Salomon
Qui fut roy de Hierusalem;
Car de luy moult de bien lit l'en.
Il dit, se bien y prenez garde :
Beau filz, de povreté te garde
Tous les jours que tu as à vivre,
Et la cause rend en son livre;
Car en ceste vie terrestre,
Mieulx vault mourir que povres estre,

Et ceulx qui povres aperront,
Leurs propres freres les hairront.
Et pour la povreté doubteuse,
Il parle de la souffreteuse
Que nous appellons indigence,
Qui ses hostes si desavance.
Onc ne fut si despites gens
Que ceulx que l'en voit indigens :
Pour tesmoings mêmes le refusent
Tous ceulx qui de droit escript usent,
Pour ce qu'ilz sont ès loys clamez
Equipolens aux diffamez.

Trop est povreté laide chose ;
Mais toutesfois bien dire l'ose,
Que se vous aviés biens assez,
Joyaulx ou deniers amassez,
Et tant donner en vouldriés
Comme promettre en pourriés,
Lors cueillériés boutons et Roses,
Tant fussent fermez et encloses ;
Mais vous n'estes mye si riche,
Et si n'estes avers ne chiche.
Donnez donc amiablement

Petits dons raisonnablement,
Que n'en chaiez en povreté,
Indigence ou mendicité :
Plusieurs de vous se mocqueroient,
Qui de riens ne vous aideroient.
Si affiert bien que l'en present
Du fruyt nouvel ung beau present,
En touailles, ou en paniers;
De ce ne soyés jà laniers.
Donnez-leur des noix ou cerises,
Cormes, prunes, fraisches merises,
Chataignes, figues, coings, noysettes,
Pesches, raisins ou alliettes,
Nefles entées, ou framboises,
Belloces, d'avesnes, jorroises,
Ou des meures franches ayés;
Telz fruytz nouveaulx leur envoyés;
Et se les avyez achaptez,
Dictes qu'ilz vous sont presentez
D'ung vostre amy de loing venuz,
Les eussiez-vous par achapt euz.
Ou donnez Roses vermeillettes,
Primerolles ou violettes,

Et boucquetz selon la saison;
Telz dons sont de bonne raison.
Sachiés que dons les gens affolent,
Aux mesdisans les jangles tolent;
Car se mal ès donneurs sçavoient,
Tout le bien du monde en diroient.
Beaulx dons soubstiennent maint bailly,
Qui pieça fussent mal bailly;
Beaulx dons de vins et de viandes,
Ont fait donner maintes prébendes;
Beaulx dons si font, n'en doubtez mye,
Porter tesmoings de bonne vie :
Moult tiennent par tout grans baudons,
Qui beau don donne il est preud'homs.
Les dons donnent loz aux donneurs,
Et si empirent les preneurs,
Quant leur naturelle franchise
Obligent en autruy servise.
Que vous diroye en toute somme ?
Par don fut prins et Dieu et homme.

Compaings, entendez ceste note
Que je vous admonneste et note;
Sachiés, se vous voulez ce faire

Que vous m'avez ouy retraire,
Le dieu d'Amours jà n'y fauldra
Quant le fort chastel assauldra,
Qu'il ne vous rende sa promesse ;
Car luy et Venus la déesse
Tant aux portiers se combatront,
Que la forteresse abatront :
Si pourrez lors cueillir la Rose,
Jà si fort ne sera enclose.
Mais quant on a la chose acquise,
Si convient-il très-grant maistrise
En bien garder et sagement,
Qui jouyr en veult longuement.
Car la vertu n'est mye mendre
De bien garder que de despendre
Les choses quant ilz sont acquises,
Comment qu'il soit n'en quelle guyses.
C'est bien droit que chétif se clame
Celluy qui pert tout ce qu'il ame,
Bien que ce soit par sa deffaulte ;
Car moult est chose digne et haulte
De bien sçavoir garder s'amyé,
Si que l'en ne la perde mye ;

Et mesmement, quant Dieu la donne
Sage, courtoise, simple et bonne,
Qui s'amour donne et pas ne vende;
Car en nul temps amour marchande
Ne fut par femme controuvée,
Fors par ribauldie prouvée;
Si n'y a point d'amour sans faille
En femme qui pour don se baille.
Tel amour fainte Mal-feu l'arde !
Là ne doit-on pas prendre garde ?

Si sont-ilz certes presque toutes
Convoiteuses de prendre, et gloutes
De ravir et de devourer;
Si qu'il n'y peut riens demourer
A ceulx qui pour elles se pasment,
Et qui plus loyaulment les ament :
Car Juvenal si nous racompte,
Qui de Imbernie tient son compte,
Qui mieulx vouldist ung des yeulx perdre
Que soy à ung seul homme aherdre ;
Car ung seul ne luy peut suffire,
Tant estoit de chaulde matire;
Car jà femme n'est tant ardant ;

Ne ses amours si bien gardant,
Que de son chier amy ne vueille
Tous ses deniers et sa despeuille.
Or vois que les autres feroient,
Qui par dons aux hommes s'ottroyent.
Ne nulle n'en peut-on trouver
Qui ne se vueil ainsi prouver,
Tant l'ait homme en subjection;
Toutes ont ceste intention.
C'est cy la reigle qu'il en baille :
Mais il n'est reigle qui ne faille,
Car des mauvaïses entendit,
Quant ceste sentence rendit;
Mais se telle est comme devis,
Loyal de cueur, simple de vis,
Je vous diray bien que doit faire
Varlet courtois et debonnaire
Qui veult à ce mettre sa cure :
Garde que du tout ne s'asseure
En sa beaulté, ne en sa forme :
Droit est que son engin informe
De meurs et d'ars et de science ;
Car qui les fruits et la prouvençe

De beaulté sçauroit regarder,
Beaulté se peut bien pou garder :
Tantost a faicte sa vesprée
Com les fleurettes en la prée ;
Car beaulté est de tel matire,
Que tant plus vit et plus empire.

Mais le sens qui le veult acquerre,
Tant comme il peut durer sur terre,
Fait à son maistre compaignie,
Et mieulx vault au chief de la vie
Que ne fist au commencement ;
Tousiours va par amendement :
Jà n'est par nul amenuysé.
Moult doit estre amé et prisé
L'homme de noble entendement,
Quant il en use sagement.
Moult doit estre femme lyée,
Quant son amour a employée
En bel homme courtois et sage,
Qui de sens a grant tesmoignage.
Non pourtant s'il me demandoit
Conseil, sçavoir se bon seroit
Qu'il fist des rymes joliettes,

Motez, fabliaux, chançonnettes,
Qu'il vueille à sa mye envoyer
Pour luy déduyre et appayer.
Hélas ! de ce ne peut chaloir;
Beau dit y peut petit valoir :
Le dit je croy loüé seroit,
D'autre preu petit y feroit.
Mais une grant bourse pesans,
Bien garnye de bon besans,
Se la veoit saillir en place,
Tost y courroit à plaine brace;
Elles sont si très-aoursées,
Qu'elles ne quierent que boursées :
Jadis souloit estre autrement;
Or va tout par empirement.
Jadis au temps des premiers peres
Et de noz primeraines meres,
Comme la lectre le tesmoigne,
Par qui nous sçavons la besoigne,
Furent amours loyaulx et fines,
Sans couvoitises ne rapines,
Et le siecle moult précieux
N'estoit pas si délicieux

Ne de robes, ne de viandes;
Mais cuilloient ès boys les glandes
Pour pain, pour chair et pour poissons,
Et cherchoient par ces buissons,
Par vaulx, par plains et par montaignes,
Pommes, poires, noix et chastaignes,
Boutons et meures et prunelles,
Framboises, frezes et cenelles,
Feves et poiz, et telz chosettes,
Comme fruitz, racines, herbettes,
Et des espis des blés frotoient;
Les racines des champs mangeoient,
Sans mectre en pressouer, n'en esnes;
Et le miel découroit des chesnes,
Dont habondamment se vivoient;
Et de l'eaue simple buvoient,
Sans querir pigment ne claré;
N'oncques ne burent vin paré.
Lors ne fut point la terre arée,
Mais comme Dieu l'avoit parée,
Et d'elle-mêmes apportoit
Ce dont chascun se confortoit :
Ne queroient saumons, ne luz;

Ains vestoient les cuirs veluz,
Et faisoient robes de laines,
Sans taindre en herbes ni en graines,
Ainsi qu'ilz venoyent des bestes.
Couvertes estoient de genestes,
De feuilletes et de rainceaulx
Leurs maisonnettes et hameaulx,
Et faisoient en terre fosses;
Es roches et tiges très-grosses,
Es chesnes creux se reponnoient
Quant les tempestes redoubtoient
D'un horrible temps apparrant;
Là s'en alloient à garant
Pour celle tempeste éviter,
Et eulx hors du péril getter.

Comment les gens temps passé
N'avoient nul tresor amassé,
Fors tout commun par bonne foy;
Et n'avoient ne prince ne roy.

Et quant par nuyt dormir vouloyent,
En lieu de coites apportoyent
En leurs places monceaux de gerbe,

De feuilles, ou de mousse, ou d'herbes ;
Et quant l'air estoit appaisé,
Et le temps cler et arrasé,
Et le vent doux et convenable,
Si comme en printemps permanable,
Que les oyseaulx en leur latin
S'estudient chascun matin
De l'aube du jour saluer
Qui tout leur fait les cueurs muer :
Zephirus et Flora sa femme
Qui des fleurs est maistresse et dame ;
Ces deux font les florettes naistre ;
Fleurs ne congnoissent autre maistre ;
Car par tout le monde ensemment,
Les vont cil et celle sement,
Et les forment et les coulurent.
Ces couleurs dont les fleurs honnorent
Pucelles et varletz prisiez,
De beaulx chappeletz renvoysiez,
Pour l'amour des fins amoureux ;
Car ilz ont moult plaisir en eulx..
Ces fleurettes lors estendoient
Les coutepointes qui rendoient

Leur resplendeur par ces herbages,
Par ces prez et par ces rivages,
Qu'il vous fust advis que la terre
Voulsist emprendre estrif et guerre
Au ciel d'estre mieulx estellé,
Tant est par ces fleurs revellée.
Sur telz couches que vous devise,
Sans rapine et sans convoitise,
S'entre-acoloient et baisoient
Ceulx qui le jeu d'amours plaisoient;
Soubz arbres vers pour ces gaudines,
Leurs pavillons et leurs courtines
De rainceaulx d'arbres estendoient,
Qui du soleil les deffendoient.
Là démenoient leurs carolles,
Leur jeux et leur doulces parolles
Les simples gens bien asseurez,
De toutes malices curez,
Fors démener jolivetez
Par loyaulx amiabletez.
N'encor n'estoit ne roy ne prince :
Mal fait qui l'autrui tolt et prinse.
Trestous pareilz estre souloient,

Ne riens propre avoir ne vouloient.
Bien sçavoient celle parole
Qui n'est mensongiere ne fole :
Qu'oncques Amour et seigneurie
Ne s'entrefirent compaignie,
Ne ne demouroient ensemble;
Cil qui maistrise les dessemble.

Icy commence le Jaloux
A parler et dire, oyans tous,
A sa femme qu'elle est trop baulde,
Et l'appelle faulse ribaulde.

Pour ce voit-on des mariages,
Quant le mary cuide estre sages,
Et chastie sa femme et bat,
Et la fait vivre en tel débat,
Qui lui dit qu'elle est nice et folle,
Dont tant demeure à la carolle,
Quant elle hante si souvent
Des jolis learletz convent,
Que bonne amour n'y peut durer :
Tant s'entrefont maulx endurer,
Quant-il veut la maistrise avoir,

Du corps sa femme et de l'avoir.
Trop estes, dist-il, vilotiere,
Et avez trop nice maniere :
Quant suis en mon labour alez,
Tantost espringuez et balez,
Et démenés tel ribauldie,
Que ce semble une dyablerie;
Et chantez comme une seraine.
Dieu vous mette en malle sepmaine !
Et quant vois à Romme ou en Frise
Porter de notre marchandise,
Vous devenez tantost si cointe,
Que je trouve bien qui m'acointe,
Que par tout en va la parole;
Et quant aulcun à vous parole,
Pourquoy si cointe vous tenez ?
En tous les lieux où vous venez,
Vous respondes : Hary, hary,
C'est pour l'amour de mon mary.
Pour moy, las ! douloureux chétifz,
Qui sçet se je forge ou je tistz,
Ou se je suis ou mort ou vifz ?
L'en me devroit fraper au viz

Une vecye de mouton :
Certes je ne vaulx ung bouton ,
Quant autrement ne vous chastie ;
Male grace m'avez bastie ,
Qui de tel mal fait vous vantez.
Chascun sçet bien que vous mentez.
Pour moy, las ! douloureux ; pour moy ,
Maulx gras en mes mains enformoy ,
Et villainement me deceuz
Quant oncques vostre foy receuz
Le jour de nostre mariage ,
Pour moy donner tel rigolage.
En démenant ung tel bobant
Qui cuidez-vous aller lobant ?
Certes je n'ay pas le pover
De telle cointerie veoir ,
Que ces ribaulx saffres, frians ,
Qui ces putains vont espians ,
Entour vous remirent et voyent
Quant par ces ruës vous convoyent.
A qui pelez-vous telz chastaignes ,
Qui me peut plus faire d'engaignes ?
Vous faictes de moy chappe à pluye ,

Quant de present près vous m'appuye.
Je voy que vous estes plus simple
En ce surcot, en celle gymple,
Que tourterelles ne coulons ;
Ne vous chault s'il est court ou longs.
Quant suis tout seul lés vous presens,
Qui me donneroit cent besens,
Combien que debonnaire soye;
Se pour honte ne le laissez,
Ne me tendroye de vous batre,
Pour vostre orgueil du tout abatre :
Et sachiez qu'il ne me plaist mie
Qu'il soit en vous telle cointie,
Soit de carolle, soit de dance,
Fors seulement en ma presence.

Comment le Jaloux si reprent
Sa femme, et dit que trop mesprent
De démener ou joye ou feste,
Et que de ce trop le moleste.

D'autre part ne puis plus celer,
Entre vous et se bachelier
Robinchon qui a vert chapel,

Qui sitost vient à vostre apel.
Avez-vous terres à partir ?
Vous ne pouvez de luy partir :
Tousiours ensemble flajolez ;
Ne sçay que vous entrevoulez.
Que vous pouvez-vous entredire ?
Tout vif me faut enragier d'ire ,
Pour vostre fol contenement.
Par le Dieu qui ne fault ne ment ,
Se vous parlez jamais à luy ,
Vous en aurez le vis pally ,
Voir pardieu plus noyr que meure :
Car de coups, se Dieu me sequeure ,
Vous donray tant par ce visaige
De quoy vous tenez le musaige ,
Qui tant est aux musars plaisans ,
Que vous rendrez coye et taisans ,
Ne jamais hors sans moy n'yrez ;
Mais à l'hostel me servirez
En bons aneaulx de fer rivée :
Les dyables vous font si privée
De ces ribaulx plains de losenges ,
Dont vous deussiés bien estre estranges.

Ne vous prins-je pour me servir ?
Cuidez-vous m'amour desservir,
Pour acointer ces ors ribaulx,
Pour ce qu'ilz ont les cueurs si baulx,
Et qu'ilz vous retrouvent si baulde ?
Vous estes maulvaise ribaulde ;
Si ne me puis en vous fier :
Diabls m'y firent marier.

Las ! se Theofrastu je creusse,
Jamais femme espousé je n'eusse ;
Il ne tient pas homme pour sage
Qui femme prent par mariage,
Spit belle, ou laide, ou povre, ou riche ;
Car il dit, et pour vray la fiche
En son noble livre aureolle
Qui bien fait à lire en escolle,
Qu'il y a vie trop grevaine,
Plaine de travail et de paine,
Et de comptens et de riottes,
Par les orgueilz des femmes sottes,
Et de dangiers et de reprouches
Qu'ilz font et dient par leurs bouches,
Et de requestes et de plaintes

Qu'ilz trouvent par achoisons maintes :
Si a grant paine à les garder,
Pour leurs folz vouloirz retarder ;
Et qui veult povre femme prendre,
A nourrir la convient entendre,
Et à vestir et à chausser :
Et se tant se cuide avancer
Qu'il la preigne riche gramment,
A souffrir aura grant torment ;
Tant la treuve orgueilleuse et fiere,
Et surcuidée et bonbanciere,
Que son mary ne prisera
Riens, et par tout desprisera
Ses parens et tout son lignage ;
Par son oultrecuidé langage.

S'elle est belle, tous y accourent,
Tous la poursuyvent et l'honnourent,
Tous y heurtent, tous y travaillent,
Tous y luittent, tous y bataillent,
Tous à la servir s'estudient,
Tous vont entour elle et la prient,
Tous y musent et la convoyent ;
Si l'ont en la fin tant la proient,

Qu'elle est de toute pars assise,
Envis eschappe d'estre prise.
Si laide est, à chascun veult plaire.
Et comment pourroit nul ce faire
De garder ce que tous guerroyent,
Ou haïr tous ceulx qui le voyent?
S'il prent à tout le monde guerre,
Il n'a povoir de vivre en terre ;
Nul ne les garde d'estre prises
Quant bien seuffrent d'estre requises.

Penelope mesmes prendroit,
Qui bien à la prendre entendroit ;
Si n'eust-il meilleure femme en Grece.
Si feroit-il par foy Lucrece,
Jaçoit ce que se soit occise,
Puisque par force l'avoit prise
Le filz au roy Tarquinius ;
N'onc ce dit Titus Livius :
Mary, ne pere, ne parens
Ne l'en peurent estre garens,
Pour paine que nul d'eulx y mist,
Que devant eulx elle ne s'occist.
Du dueil laisser moult la requient,

Et de belles raisons luy dirent;
Son loyal mary mesmement
La confortoit piteusement,
Et de bon cueur luy pardonnoit
Tout le fait, et luy sermonnoit,
Et s'estudioit à trouver
Vives raisons, pour luy prouver
Que son corps n'avoit pas pechié
Quant le cueur ne vout le pechié;
Car corps ne peut estre pecheur,
Se le cueur n'en est consenteur.
Mais elle qui son dueil menoit,
Ung coutel en son sein tenoit
Si mucé, que nul ne le veit
Quant pour en soy ferir le prit,
Et leur respondit sans vergogne :
Beaulx seigneurs, qui que me pardogne
L'ort pechié dont si fort me poise,
Ne comment, dist-ell' qu'il en voise,
Je ne me pardoint pas la paine.

Comment Lucrece par grant yre
Son cueur point, derrompt et dessire,
Et chiet morte sur terre à dens,
Devant son mary et parens.

Lors fiert de grant angoisse plaine,
D'une espée dans sa poitrine :
Son cueur si le fend, et se porte
Devant eulx à la terre morte;
Mais ains pria qu'ilz travaillassent
Tant pour luy, que sa mort vengeassent.
C'est exemple vouldt procurer,
Pour mieulx les femmes asseurer
Que nulluy force ne leur meust,
Qui pour ce mort souffrir ne deust;
Dont le roy et son filz en furent
Mis en exil, et en moururent.
N'onc puis Romains pour ce desroy
Ne vouldrent faire à Romme roy.
Si n'est-il plus nulle Lucrece,
Ne de Penelopé en Grece,
Ne preude femme dessus terre,
S'il fust qui bien les sçeust requerre;

Ainsi le dient les payens.
N'oncques nul n'y trouva moyens,
Maintes mesmes par eulx se baillent,
Quant les requereurs leur deffaillent ;
Et ceulx qui font les mariages,
Si ont trop merveilleux usages
Et coustume si despareille,
Qu'il me vient à trop grant merveille.
Ne sçay dont vient ceste folie,
Fors de rage et de desverie.
Je voy qui ung cheval achette,
Il n'est si fol qui riens y mette,
Combien qu'il soit très-bien couvert,
S'il ne le voit à descouvert,
Par tout le regarde et esprouve :
Mais on prent femme sans esprouve ;
Car jà ne sera descouverte,
Ne pour gaigne, ne pour la perte,
Pour soulas, pour déduit, pour aise,
Tant ait son fiancé mésaise,
Devant qu'elle soit espousée ;
Et quant el' voit la chose oultrée,
Adoncques monstre sa malice,

Et appert lors s'elle a nul vice.
Si fait au fol ses mœurs sentir,
Quant riens n'y vault le repentir :
Si sçay-je bien certainement
Combien qu'el' se tient sagement,
N'est nul qui marié se sente,
S'il n'est fol, qui ne s'en repente.
Prudes femmes, par saint Denis,
Dont il est moins que de fenis,
Comme Valerius témoigne,
Ne peut nul aimer qu'il ne preigne
Par grans paours et par grans cures,
Et d'autres grans mesadvantures,
Moins que de fenis par ma teste,
Par comparaison plus honneste;
Voire moins que de blanz corbeaulx,
Combien qu'elles ayent les corps beaulx :
Mais non pourtant, quoy que j'en die,
Pour ce que ceulx qui sont en vie
Ne puissent dire que je queure
A trestoutes femmes au desseure.
Qui preude femme veult congnoistre,
Soit seculiere, ou soit de cloistre,

Se travail veult mettre à la querre,
C'est oysel cler semé sus terre,
Si legierement congnoissable,
Qui est à noir cygne semblable.
Juvenal mesmes le conferme
Qui le dit par sentence ferme :
Se tu trouves chaste moullier,
Va-t'en au temple agenoullier,
Et Jupiter sers et honnoure,
A luy sacrifier laboure;
A Juno la dame honnourée
Une vasche toute dorée,
Qu'onc plus merveilleuse aventure
N'advint à nulle créature.
Et qui veult les males amer,
Dont deçà mer et delà mer,
Comme Valerius racompte
Qui de vrai dire n'a pas honte,
Sont essains plus grans que de mouches,
Qui se recueillent en leurs rouches.
A quel chief en cuyde-il venir ?
Mal se fait à tel rain tenir,
Et qui s'y tient bien le recors;

Il en perdra l'ame et le corps.

Valerius , qui se douloit
De ce que Ruffin se vouloit
Marier qui son compaings yere,
Si luy dist par parolle fiere:
Dieu tout-puissant, dist-il , amis,
Garde que je ne soye jà mis
Es latz de femmes ! tant puissans
Sont, qu'ilz sont tous par art froissans.
Et Juvenal mesmes escrye
A Postumus qui se marie :
Postumus, veulx-tu femme prendre ?
Ne peux-tu trouver à toy pendre
Ou hart, ou cordes, ou chevestres,
Ou saillir hors par les fenestres
Dont l'en peut et hault et loing veoir,
Ou de laisser toy d'un pont cheoir ?
Car forsenerie te maine
A ceste grant douleur et paine.
Le roy Phoroneus meismes,
Que si comme nous apreismes
Ses loix au peuple grec donna,
Au lit de la mort sermonna,

Et dist à son frere Leonce :
Frere et amy , je te dénonce
Que très-bieneuré je mourusses ,
S'oncques femme espousée n'eusses.
Et Leonce tantost la cause
Luy demanda de ceste clause.
Tous les mariés si la preuvent,
Et par experiment le treuvent ;
Et quant tu auras femme prise ,
Tu le sçauras bien à devise.

Pierre Abayelart le confesse ,
Que sœur Heloise , l'abbesse
Du Paraclet , qui fut s'amyé ,
Accorder ne se vouloit mye
Pour riens qui la tenist à femme ;
Ains luy faisoit la jeune dame ,
Bien entendant et bien lettrée ,
Et bien aymant et bien aymée ,
Argumens pour luy chastier
Qu'il se gardast de marier ;
Et luy prouvoit par escriptures ,
Et par raisons qui sont trop seures ,
Condicion de mariage ,

Combien que la femme soit sage,
Car les livres avoit bien leuz,
Bien estudiés et bien veuz ;
Et les meurs feminins sçavoit,
Car en soy trestous les avoit ;
Et luy requeroit qu'il l'amast,
Mais que nul droit ne reclamast
Fors que de grace et de franchise,
Sans seigneurie et sans maistrise ;
Et qu'il peust bien estudier,
Franc et quicte sans soy lyer ;
Et qu'il entendist à l'estuide
Qui de science n'est pas vuide ;
Et luy redisoit toutesvoyaes,
Que plus plaisans étoient leurs joyes,
Et les soulas plus en croissoient,
Quant plus tard ilz s'entreveoient.
Mais il, si comme escript nous a,
Qui tant l'aymoit qu'il l'espousa
Contre son admonestement,
Si luy en mescheut malement.
Car puis qu'ilz furent, ce me semble,
Par leurs accors conjointz ensemble,

D'Argenteil nonnain revestue,
Fut la couille à Pierre tolue
A Paris, en son lict de nuytz ;
Dont moult eut travail et ennuytz,
Et fut par cette meschéance
Moine de saint Denys en France,
Puis abbé d'une autre abbaye;
Et fonda, se dit en sa vie,
Une abbaye renommée
Qui du Paraclet est nommée,
Dont Heloïse si fut abbesse
Qui devant fut nonnain professe :
Elle-mesmes nous le racompte,
Et l'escript sans en avoir honte
A son amy que tant aymoît,
Que pere et seigneur clamoit,
Une merveilleuse parole
Que moult de gens tiennent à fole,
Qui est escripte en ses epistres,
Qui bien chercheroit ès chapitres,
Et luy manda par lettre expresse
Depuis ce qu'elle fust abbesse,
En cette forme gracieuse,

Comme femme bien amoureuse :
Se l'empereur qui est à Romme,
Soubz qui doyvent estre tout homme,
Me daignoit prendre pour sa femme
Et me faire du monde dame,
Si vouldroye ores mieulx, dist-elle,
Et Dieu à tesmoing en appelle,
Estre ta putain appelée,
Qu'estre emperiere couronnée.
Mais je ne croy mye, par m'ame,
Qu'onc puis fust une telle femme.
Si croy-je bien qu'à la lecture
Se mist pour ce que sa nature
Vaincre et dompter mieulx en sçavoit;
Les mœurs feminins congnoissoit :
Car certes, se Pierre la creust,
Jamais marié ne se fust.

Mariage est mauvais lien,
Se m'aist Dieu et saint Julien
Qui pelerins errans heberge,
Et saint Lyenard qui tous defferge
Les pelerins bien repentans,
Quant les voit à luy démentans :

Mieulx me vaulsist estre allé pendre
Au jour que je deuz femme prendre.
Quant si cointe femme acointay,
Mort suis quant femme si cointe ay.
Mais, par le filz sainte Marie!
Que me vault cette cointerie,
Cette robe cointeuse et chiere
Qui si vous fait haulser la chiere,
Et tant vous grieve et tant ataine,
Et tant est longue qu'elle traine ?
Pourquoi tant d'orgueil demenez
Que je deviens tout forcenez ?
Que me fait-elle de prouffit ?
Et combien qu'aux autres prouffit,
A moi ne fait-elle que nuyre.
Car quant me vueil à vous déduyre,
Je la trouve si encombreuse,
Si grevaine, si ennuyeuse,
Que je ne puis à chief venir,
Ne vous y puis à point tenir;
Tant me faictes de tours de ganches,
De bras, de costez et de manches;
Et tant vous allez détortant,

Ne sçay comme ce va, fors tant
Que bien voy-je que ma drurye
Ne mon soulas ne vous plaist mye :
Mesmes au soir quant je me couche,
Ains que vous reçoive en ma couche,
Comme preud'homs fait sa moullier,
Là vous convient-il despoüillier :
N'avez sur chief, sur corps, sur hanche
Que une coiffe toute blanche,
Et les tressons yndes ou vers,
Cy croy soubz la coiffe couvers;
Les robes et les pennes grises
Sont adonc à la perche mises,
Toute la nuyt pendans à l'air.
Que me peut donc tout ce valoir,
Fors à vendre ou à engaigier ?
Vif me voyés-vous enraigier,
Et mourir de la male-raige,
Si je ne vends tout et engaige;
Car, puisque par jour si me nuysent,
Et par nuyt point ne me déduisent,
Quel prouffit y puis autre attendre,
Fors les engaiger ou les vendre ?

Je m'en suis par le voir allez ;
De nulle riens mieulx n'en valez ,
Ne de sens, ne de loyaulté,
Et n'ont pardieu pas de beaulté.
Et se nulz homs pour moy confondre
Vouloit opposer ou respondre ,
Qui les bontés des choses bonnes
Font bons les estranges personnes ,
Et que beaulx garnemens font belles
Les dames et les damoiselles ;
Certes quiconques ce diroit ,
Je diroye qu'il mentiroit :
Car la beaulté des belles choses ,
Soyent violettes ou roses ,
Ou draps de soye, ou fleurs de lys ,
Si comme escript aux livres lys ,
Sont en eulx et non pas ès dames ;
Car sçavoir doyvent toutes femmes
Que jà nul jour tant qu'elle vive ,
N'aura fors sa beaulté nayve ;
Et tout autant dys de bonté ,
Com de beaulté vous ay compté.
Si dis, pour ma parole ouvrir ,

Qui voudroit ung fumier couvrir
De draps de soye ou de fleurettes
Bien coulourées et bien nettes,
Si seroit certes le fumier
Qui de puir est coustumier,
Tel que devant estre souloit;
Et se nul dire me vouloit,
Se le fumier est bien parant,
Et dedans est or et puant,
Tout ainsi les femmes se parent
Pour ce que plus belles apparent;
Ou c'est pour leur laideur ascondre :
Certes je ne sçai que respondre,
Fors tant que tel déception
Vient de la fole vision
Des yeulx qui parées les voyent;
Par quoy leurs cueurs si se desvoyent,
Pour la plaisante impression
De leur imagination,
Qu'ilz ne sçavent appercevoir
Ne le mensonge, ne le voir,
Ne le sophisme deviser
Par deffault de bien adviser;

Mais s'ilz eussent des yeulx de lins ,
Jà pour leurs manteaulx sebelins ,
Ne pour surcotz , ne pour tonelles ,
Ne pour guimples , ne pour cotelles ,
Ne pour chemises , ne pelices ,
Ne pour joyaulx , ne pour délices ,
Ne pour leurs moës desguisées
Qui bien les auroit advisées ,
Ne pour leur luysans superficies
Dont ilz usent par artifices ,
Ne pour chapeaulx de fleurs nouvelles ,
Ne leur semblassent estre belles.
Car le corps Olimpiadés
Qui de beaulté avoit adés ,
Et de couleur et de facture ,
Tant l'avoit bien faicte nature ,
Qui en dedans veoir le pourroit ,
Pour trop laid tenir la vourroit :
Ainsi le racompte Boëce ,
Saiges homs et plain de proësse ,
Et traict à témoing Aristote
Qui par parole ainsi le note ;
Car le lins a la regardure

Si fort, si persant et si sure,
Qu'il voit tout ce que l'en luy monstre,
Et dedans et dehors toult outre;
Et dit qu'oncques n'hyver n'esté
Beaulté n'eust paix à chasteté;
Tousiours y a si grant tençon,
Qu'onques en fable n'en chanson
Dire n'ouï ne recorder
Que l'en les peust bien accorder :
Il a entr'eux si mortel guerre,
Que jà l'une ung plain pied de terre
A l'autre ne lairra tenir,
Pour qu'el puisse au dessus venir.
Mais la chose est si mal partie,
Que chasteté pert sa partie
Quant assault ou quant se revanche :
Tant sçet peu de luytte et ganche,
Qu'il luy convient ses armes rendre,
Et n'a pover de se deffendre
Contre beaulté qui est tant fiere.
Laideur mesmes sa chamberiere,
Qui luy doit honneur et servise,
Ne l'ayme pas tant, ne ne prise,

Que de son hostel ne la chasse ,
Ne l'en mette hors et l'en déchasse .

Beaulté si chasteté guerroye ,
Et laidure aussi la maistroye
De servir à vertus leur dame ,
Qui des chastes à malle fame .

Et luy court sur, ou col la mace ,
En faisant très-orde grimace ,
Qui tant est grosse et tant luy poise ,
Que merueilleusement luy poise ,
Quant sa dame en vie demeure
La montance d'une seule heure.
C'est chasteté trop mal baillie ,
Quant de deux pars est assaillie ,
Et n'a de nulle part secours ,
Si l'en convient fouyr le cours ;
Car elle se voit au fait seulle ,
S'el' l'avoit juré sur sa gueulle ,
Et sçeut encor assez de luyte ,
Quant chascun encontre elle luyte ;
Elle n'ose les contrestrester ,
Si qu'el n'y peut rien conquerster :
Laideur a tout le fait gasté ,

Quant si court sus à chasteté,
Qui deffendre et garder la deust;
Même se musser el la peust
Entre sa chair et sa chemise,
Si ly devoit-elle avoir mise.
Moult refait certes à blasmer
Beaulté qui bien la deust amer,
Et luy procurer s'elle peust,
Que très bonne paix entre eulx eust;
Tout son pover au moins en fist,
Ou qu'en sa grant mercy se mist:
Car bien faire luy deust hommage,
S'elle fust preux, courtoyse et sage,
Non pas faire honte et vergongne;
Car la lectre si nous tesmoigne
Au sixiesme livre Virgile,
Par l'autorité de Sibile,
Que nul qui vive chastement,
Ne peut venir à damnement.
Dont je jure le Roy celestre,
Que femme qui belle veult estre,
Ou qui du ressembler se paine,
Et se remire et se demaine

Pour soy parer et contoyer ,
Qu'el veult chasteté guerroyer ,
Qui moult a certes d'ennemies
Par cloistres et par abbayes.
Toutes contre elle sont armées;
Jà ne seront si enyvrees ,
Que chasteté si fort ne héent ,
Que tout à luy nuyre ne béent.
Toutes font à Vénus hommage ,
Sans regarder preu ne dommage ,
Et se cointoyent et se fardent
Pour mocquer ceulx qui les regardent;
Et vont trassant parmis les ruës,
Ou pour voir, ou pour estre veües;
Pour faire aux compaignons desir
De vouloir avec eulx gesir :
Pour ce portent-elles cointises
Aux carolles et aux eglises.
Jamais aulcune ne le feist ,
S'elle ne cuidast qu'on la veist ,
Et que pour ce moult plus tost pleust
A ceulx qu'elle decevoir peust.
Mais certes qui les voit en compte ,

Moult font femmes à Dieu grant honte,
Comme foles et desvoyées,
Quant ne se tiennent appaisées
De la beaulté que Dieu leur donne :
Chascune a sur son chief couronne
De fleurettes d'or ou de soye,
Et s'énorgueillist et cointoye
Quant se va montrant par la ville,
Par quoy trop grandement s'aville
La très-malheureuse la lasse,
Quant chose plus ville et plus basse
De soy veult sur son chief attraire,
Pour sa beaulté croistre ou parfaire;
Et va ainsi Dieu desprisant,
Et le tient pour non souffisant,
Et se pense en son fol couraige
Que Dieu luy fist très-grant oultraige
Quant sa beaulté luy compassa,
Trop négligemment s'en passa.
Si quiert beaulté de créatures
Que Dieu fist de plusieurs figures,
Ou de métaulx, ou de fleurettes,
Com d'autres estranges chosettes.

Sans faille ainsi est-il des hommes
Qui mettent en diverses formes
Les chappeletz et les cointises
Sur les beaultez que Dieu a mises :
Envers luy trop nous mesprenons,
Quant appaiez ne nous tenons
Des beaultez qu'il nous a données
Sur toutes créatures nées.
Mais je n'ay de telz truffes cure ;
Je vueil souffisante vesture
Qui de froit et de chault me garde :
Aussi très-bien , se Dieu me garde ,
Me garantit et corps et teste ,
Par vent, par pluye et par tempeste,
Fourrée d'aigneaulx sur gros bureaux,
Comme pers fourré d'escureaux.
Mes deniers ce me semble pers
Quant j'ay pour vous robes de pers,
De camelot ou de brunette,
De vert ou d'escarlatte achette,
Et de vair et de gris la fourre ;
Ce vous fait en folie encourre,
Et faire les tours et les roës

Par les pouldres et par les boës :
Ne Dieu ne moy riens ne prisez ;
Mesmes la nuyt, quant vous gisez
Lez moy en mon lit toute nuë,
Ne pouvez-vous estre tenuë ;
Car quant je vous vueil embrasser,
Pour baiser et pour solasser,
Et suis plus forment eschauffë,
Vous rechignez comme mauffë,
Ne vers moy, pour riens que je face ,
Ne voulez tourner votre face ;
Mais pour malade vous faignez,
Tant souspirez, tant vous plaiguez,
Et faictes si le dangereux,
Que j'en deviens si paoureux
Que je ne vous ose assaillir,
Tant ay grant paour de deffaillir.
Quant après dormir me réveille,
Si me vient à trop grant merveille
Comment ces ribaulx y adviennent
Qui par jour vestuë vous tiennent,
Se vous ainsi vous détortez
Quant avec eulx vous déportez,



Monumentum.

20445 32

Toutes estes, serez ou fustes,
De faict ou de volonté putes;
Et qui très bien vous chercheroit,
Toutes putes vous trouveroit.

Rom. de la Rose, vers 9476.

THE
LIBRARY OF THE
MUSEUM OF MODERN ART
1000 MUSEUM AVENUE
NEW YORK, N. Y. 10028

Et se tant leur faictes d'ennuys
Comme à moy de jour et de nuys;
Mais n'en avez, ce croy, talent,
Ains allez chantant et balant
Par ces jardins, par ces preaulx,
Avec ces ribaulx desloyaulx
Qui me trainent ceste espousée
Sur l'erbe verde à la rousée,
Et me vont illec desprisant,
Et par despit entr'eulx disant :
C'est maulgré l'ort villain Jaloux;
Sa chair soit or livrée aux loups,
Et les oz aux chiens enragiez !
Par quoy suis si ahontagiez ?
C'est par vous, faulse pautonniere,
Et par vostre fole maniere,
Ribaulde orde, vil pute lisse;
Jà vostre corps de cest an n'isse,
Quant à telz mastins le livrez :
Par vous suis à honte livrez,
Par vous, par vostre lecherie,
Suis-je mis en la confrairie
Saint Arnoul le seigneur des coux,

Dont nul ne peut estre rescoux
Qui femme prent au mien essient;
Tant la voit gardant n'espiaut,
Et eust des yeulx plus d'ung millier.
Toutes se font hurtebillier :
Il n'est garde qui riens y vaille;
Et s'il avient que le fait faille,
Jà la volenté ne fauldra,
Par quoy se peut au fait viendra;
Car le vouloir tousiours en porte.
Mais forment nous en réconforte
Juvenal, qui dit du mestier
Que l'en appelle refatier,
Que c'est le moindre des péchiez
Dont corps de femme est entechiez;
Car leur nature leur commande
Que chascune à pis faire entende.
Ne voit-on comment les marastres
Donnent venin à leurs fillastres,
Et font charmes et sorceries,
Et d'autres grandes diableries
Que nul ne pourroit recenser,
Tant y peust fortement penser ?

Toutes estes, serez ou fustes,
De fait ou de voulentez putes;
Et qui très-bien vous chercheroit,
Toutes putes vous trouveroit:
Car qui ne peut le fait estaindre,
Voulenté ne peut nul contraindre.
Tel avantaige ont toutes femmes
Qu'els sont de leur voulenté dames,
On ne leur peut leurs cueurs changier,
Pour batre, ne pour ledengier;
Mais quiconques changier les peust,
La seigneurie des cueurs eust.
Or laissons ce qui ne peut estre;
Mais, beau doulx Dieu, le roy celeste,
Des ribaulx que pourrai-je faire
Qui tant me font honte et contraire?
S'il advient que je les menasse,
Que priseront-ilz ma menasse?
Se je me vueil à eulx combatre,
Tost me pourront ou tuer ou batre:
Ilz sont felons et oultrageux,
De tous maulx faire courageux,
Jeunes, jolis, felons, testuz,

Et ne me present deux festuz ;
Car jeunesse si les enflame
Qui de feu les emple et de flame ;
Et si leur fait, à dire voir,
Les cueurs à follie esmouvoir,
Et si legiers et si volans ,
Que chascun cuide estre ung Rolans,
Voire Hercules ou ung Sanson.
Si eurent ces deux, ce penson ,
Escript est, et je le recors,
Une même grandeur de corps ;
Car Hercules avoit, selonc
L'acteur Solin, dix piedz de long :
N'onc ne peut à quantité graindre
Nul homs, si comme il dit, atteindre ;
Et ce verra sans oyr dire,
Celluy qui vouldra Solin lire.
Cil Hercules eut moult d'encontres ;
Il vainquit douze horribles monstres
Par sa force et par sa proesse,
Comme le racompte Boece ;
Et quant eut vaincu le douziesme,
Oncq ne peust chevir du treiziesme ;

Et ce fut de Dejanira
S'ame, qui si luy tira
La chair de venin toute esprise
Par la venimeuse chemise.
Ainsi fut par femme dompté
Hercules qui tant eut bonté.
Si avoit-il pour Yolé
Son cueur d'amours tout affolé ;
Mais Dejanira par envie
Tendoit à luy tollir la vie,
Pour ce qu'une autre amye avoit :
Si qu'ainsi vengier s'en vouloit ;
Car maints bruvaiges luy donna,
Et sa chair toute empoisonna
Par une maulvaise malice,
Si la creut comme fole et nice.
Mais nulz homs ne se peut, par m'ame,
Guetter d'une maulvaise femme,
Quant il y a son cueur bouté ;
Maints en sont mors en grant vilté.

Comment Dalila, en dormant,
A Sanson qui l'aimoit formant
Coupa par faulse traïson
Ses cheveulx, quant en son giron
Le fist couchier pour endormir;
Dont après l'en convint gémir.

Aussi es escriptz anciens
On lit que les Philistiens
Ne pouvoient vaincre Sanson
Par bataille ne par tenson;
Quant sa femme le fit dormir
En son giron, si qu'à loysir
Luy coupa trèstous les cheveulx,
Dont dommaige sourdit pour eulx,
Et fut prins de ses ennemis,
De toute sa force desmis,
Et luy creverent les deux yeulx,
Dont elle ne valut pas mieulx.
Ainsi Sanson, qui pas dix hommes
Ne redoutoit ne que dix pommes,
S'il avoit tous ses cheveulx euz,
Fut par sa femme moult déceuz.
Si fais-je que fol de ce dire;

Car je sçay bien que tire à tire
Mes paroles toutes direz,
Quant vous de moy départirez,
Aux ribaulx vous irez clamer,
Et me pourrez faire entamer
La teste, ou les cuisses briser,
Ou les espaules enciser,
Se vous povez à eulx aller;
Mais se j'en puis oyr parler
Ains que ce me soit advenuz,
Et les bras ne me sont tenuz,
Ou le pestail ne m'est ostez,
Je vous briseray les costez.
Amours de voysin, ne parens,
Ne vous en seront jà garans,
Ne tous voz villains ribaulx mesmes.
Las ! pourquoy nous nous entreveismes ?
Las ! de quel eure fus-je nez
Quant en tel vilté me tenez ?
Que ces mastins ribaulx puans,
Qui flattans vous vont et huans,
Sont de vous si seigneur et maistre,
Dont tout seul je deusse sire estre :

Par qui vous estes soustenuë,
Vestuë et chaussée et repeuë;
Et vous me faictes parsonniers
Ces ors ribaulx, ces puteniers,
Qui ne vous font se honte non,
Tollu vous ont vostre renom :
De quoy garde ne vous prenez
Quant entre voz bras les tenez ;
Par devant dient qu'ilz vous ament,
Par derriere putain vous clament,
Et dient ce que pis leur semble,
Quant se mocquent de vous ensemble,
Combien que chascun d'eulx vous serve ;
Car bien congnois toute leur verve.
Sans faillir c'est bien véritez,
Quant à leurs bandons vous mettez,
Ilz vous sçavent bien mettre à point,
Car de dangier en vous n'a point.
Quant entrée estes en la foulle,
Chascun vous boulle et vous deffoulle.
Il me prent par foy grant envie
De leur soulas et de leur vie ;
Mais sachiez, et bien le recors,

Que ce n'est pas pour vostre corps,
Ne pour vostre desvoyement;
Mais est pour ce tant seulement
Qu'ilz ont le desduit des joyaulx,
Des fermeaulx d'or et des aignyaulx,
Et des robes et des pelices
Que je vous doing com fol et nices:
Car quant vous allés aux carolles,
Ou à voz assemblées folles,
Et je remains com fol et yvres,
Vous y portez qui vault cens livres
D'or et d'argent sur vostre teste,
Et commandez que l'en vous veste
De camelot, de vair, de gris;
Si que trestout en amaigris
De maltalent et de soucy,
Tant m'en esmay, tant m'en soucy.

Que me revalent ces garlandes,
Ces coiffes à dorées bendes,
Aussi ces beaulx dorez tressouers,
Et ces riches dorez fermouers,
Ces cercles d'or bien entaillez,
Précieusement esmaillez,

Et ces couronnes de fin or
Dont enragier ne me fine or,
Tant sont belles et bien polyes,
Où tant a fines pierreries,
Saphirs, rubis et esmeraudes,
Qui tant vous font les chieres baudes;
Ces fermeaulx d'or à pierres fines
A vostre col, à voz poitrines,
Et ces tissus et ces ceintures
Dont si chier coustent les ferrures,
De l'or et des pierres menuës:
Que me vallent telz farfeluës?
Et si estroit voz piedz chaussez,
Puis la robe souvent haussez
Pour les montrer à voz ribaulx,
Ainsi me confort saint Tybault!
Que tout dans trois jours je viendray
Très-vile et soubz piedz vous tiendray:
N'aurez de moy, bien le recorde,
Fors surcot et cotte de corde,
Et une chemise de chanvre,
De gros filz et non pas de tenvre,
Mais sera grossement tissuë,

Et dessirée et desrompuë,
Qui qu'en face ne dueil ne plainte :
Et par mon chief, vous serez ceinte,
Mais vous diray de quel ceinture,
D'un cuir tout blanc sans fermeture;
Et de mes houseaulx anciens
Aurez grans souliers à lyens,
Larges pour mectre grans panuffles;
Toutes vous osteray ces truffles
Qui vous donnent occasion
De faire fornication :
Si ne vous irez plus monstrar
Pour vous faire aux ribaulx fouler.

Mais or me dictes sans contreuve,
Celle autre riche robe neufve,
Dont l'autre jour vous vous parastes
Quant aux carolles en allastes ;
Car bien congnois et rayson ay
Qu'oncques telle ne vous donnay,
Par amour, où l'avez-vous prise ?
Vous m'avez juré sans faintise,
Et saint Philebert et saint Pere,
Qu'elle vous vint de vostre mere

Qui le drap vous en envoya ;
Car si grant amour à moy a ,
Ainsi que me faictes entendre ,
Que veult bien ses deniers despendre
Pour me faire les miens garder ,
Vive la puisse l'en l'arder ,
L'orde vieille putain prestresse ,
Et maquerelle et charmeresse ;
Et vous aussi par voz merites ,
S'il n'est ainsi comme vous dictes.
Certes je luy demanderoye :
Mais en vain me travailleroye ,
Tout ne me vauldroit une bille ;
Car telle mere , telle fille.
Bien sçay , parlé avez ensemble ,
Vous deux avez , comme me semble ,
Les cueurs d'une verge touchiez ;
Bien sçay de quel pied vous clochiez .
L'orde vieille putain fardée
S'est à vostre accord accordée :
Autrefois à ceste hart torse ,
De maint mastin a esté morse ;
Maintz divers chemins a trassez ;

Mais tant est son vis effacez,
Que riens ne peut faire de soy;
Si veult de vous faire l'essay,
Et vient céans , et vous emmaine
Trois ou quatre fois la sepmaine,
Et faint faire pellerinages
Selon tous les anciens usages,
Car j'en sçay toute la convine;
Et de vous promener ne fine,
Comme l'en fait cheval à vendre;
Et prend et vous enseigne à prendre.
Cuidez que je ne vous congnoisse:
Qui me tient que je ne vous froisse
Les oz comme poucin en paste,
De ce pestail ou de ceste haste.

Comme le Jaloux se débat
A sa femme, et si fort la bat,
Que robe et cheveulx luy décyre,
Par sa jalousie et par yre.

Lors la prent au point de venuë
Cil qui de maltalent tressuë,
Par les tresses la sache et tire,

2.

F

Ses cheveux luy rompt et dessire
Le Jaloux, et sur luy s'aourse
Plus que ne fait lion sur l'ourse;
Et par tout la maison la traine
Par grant courroux et par grant haine,
Et la ledenge mallement;
Ne ne veult-il par nul serment
Recevoir excusation,
Tant est de malle intention;
Mais fiert et frape et rouille et maille
Celle qui brait et crie et braille,
Et fait sa voix voler au vens
Par fenestres et par auvens;
Et cè qu'elle sçet luy reprouche
Si comme luy vient à la bouche,
Devant les voysins qui là viennent,
Qui pour folz eulx deux si les tiennent,
Et luy la ostent à grant paine,
Tant qu'il est à la grosse alaine.

Et quant la dame sent et note
Ce torment et ceste riote,
Et ceste desduisante vieille
Dont ce jangleur si luy vielle,

Pensez-vous qu'elle l'en aime mieulx ?
El' voudroit qu'il fust à Lisieulx ,
Voire certes en Romanie.
Plus diray, que je ne croy mie
Qu'elle le vueille aymer jamais :
Semblant je croy en fera; mais
S'il pouvoit voler jusqu'aux nuës ,
Ou si très-hault lever ses vuës ,
Qu'il peust d'illecques , sans en cheoir ,
Les faitz de tous les hommes veoir ,
Et reposast tout à loysir ,
Si fauldroit-il bien à choisir
En quel grant peril il est cheuz ,
S'il n'a pas tous les baratz veuz ,
Pour soy garantir et senser
Dont femme se sçet pourpenser.
Tant comme est en sa compaignie,
Trop est en gránt peril sa vie ;
Voir en veillant et en dormant,
Si doit-il doubter moult formant ,
Qu'el ne face pour soy vengier
Soy mourir ou vif enragier ,
Ou mener vie enlangourée ,

Par cautelle desesperée ,
Ou qu'elle ne pense à s'enfuyr,
S'el n'en peut aultrement joyr.
Femme ne craint honneur ne honte ,
Quant riens en la teste luy monte.
Il est vérité sans doubtaunce ,
Femme n'a point de conscience
Vers ce qu'el hait ou ce qu'el ame :
Valerius mesmes la clame
Hardie et artificieuse ,
Et à trop nuyre curieuse.

Amys.

Compaing, ce fol vilain Jaloux,
Dont la chair soit livrée aux loupz ,
Qui si de Jalousie s'emple,
Com cy vous ay mis en exemple,
Et se fait seigneur de sa femme,
Qui ne redoit pas estre dame,
Mais sa pareil et sa compaignie,
Comme la loy les accompagne;
Et il redoit son compaingz estre,
Sans soy faire seigneur ne maistre.

Quant tel tourment luy appareille,
Et ne la tient pour sa pareille,
Ains la fait vivre en tel mesaise,
Cuidez-vous qu'il ne luy desplaise,
Et que l'amour entre eulx ne faille,
Quoy qu'elle le die? Ouy sans faille.
Jà de sa femme n'est amez
Qui sire en veult estre clamez;
Car il convient amour mourir
Qui ne la viendra secourir.
Amour ne peut durer ne vivre,
S'el n'est en franc cueur à délivre.
Pour ce voit-on communément
De tous ceulx qui premierement
Par amour aymer s'entreseulent,
Quant puis espouser s'entreveulent,
Envys peut entre eulx advenir,
Que jà se puisse amour tenir;
Car cil quant par amour amoit,
Dame et amie la clamoit,
Et sa maistresse souloit estre.
Or se clame seigneur et maistre
Sur celle que dame eust clamée,

Quant par amour estoit amée.

L'Amant.

Aymée !

Amys.

Voyre.

L'Amant.

En quelle maniere ?

Amys.

En telle, que se sans priere
Luy commandast, Amy saillez,
Ou ceste chose me baillez,
Tantost luy baillast sans faillir,
Et saillist s'el mandast saillir.
Voyre certes, quoy qu'elle dist,
Saillist-il bien puis qu'il la vist,
Car mis avoit tout son desir
De luy faire tout son plaisir.
Mais ilz se sont entr'espousez,
Et en mariage posez :
Lors est tournée la rouelle,
Si que cil soulant servir celle,
Commande que celle le serve
Ainsi comme s'el fust sa serve,

Et la tient court , et luy commande
Que de ses faitz compté luy rende,
Et sa dame ainçois l'appella,
Envys meurt qui apris ne l'a.
Lors se tient celle à mal baillic,
Quant se voit ainsi assaillie
Du meilleur, du plus esprouvé
Qu'elle ait en ce monde trouvé;
Qui si la veult contrarier,
Ne sçait plus en qui se fier ,
Quant sur son col son maistre esgarde,
Dont oncquesmais ne se print garde.
Malement est changié le vers ;
Lors luy vient le jeu si divers,
Si felon et si estrangé,
Quant cil luy a le dé changé,
Qu'el ne peut ne n'ose jouer.
Comment s'en peut-elle louer ?
S'el n'obéyst, cil se courrouce,
Et la ledenge s'elle grouce;
Adonc seront en yre mys,
Et tantost par l'yre ennemys.
Pour ce, compaing, les anciens,

Sans servitude et sans liens,
Paisiblement sans vilenye,
S'entreportoient sans compaignie,
N'ilz ne donnassent point franchise,
Pour l'or d'Arabie et Venise;
Car qui tout l'or en pourroit prendre,
Ne la pourroit-il pas bien vendre.
N'estoit lors nul pelerinage,
Nul n'yssoit hors de son rivage
Pour chercher estrange contrée,
Ne nul n'avoit la mer passée.

Comment Jason alla grant erre
Oultre mer la toyson acquerre,
Et fut chose moult merveilleuse
Aux regardans, et moult paoureuse.

Jason qui premier la passa,
Quant les navires compassa
Pour la toyson d'or aller querre,
Bien cuida estre prins par guerre.
Neptunus quant le veit nagier,
Triton en deust bien enragier:
Eolus et toutes ses filles,

Pour leurs merveilleuses semilles ,
Cuidèrent tous estre trahys ;
Tant furent forment esbahys
Des nefz qui par la mer voloient ,
Ainsi que mariniers vouloient.
Mais les premiers dont je vous compte
Ne sçavoient que nagier monte ,
Car tout trouvoient en leur terre
Ce que bon leur sembloit acquerre.
Riches estoient également ,
Et s'entr'amoyent loyaulment ;
Ainsi paisiblement vivoyent ,
Car naturellement s'amoyent
Les simples gens de bonne vie :
Lors estoit amours sans envye ,
Sans vilenye et sans clamour ,
Vivoyent en loyale amour ;
L'ung ne demandoit riens à l'autre ,
Quant barat vint de part et d'autre ,
Et pechiez et maladventure
Qui de suffisance n'ont cure.
(Orgueil qui desdaigne pareil ,
Vint avec en grant appareil ,

Et Convoitise et Avarice ,
Envie et chascun autre vice :
Si firent saillir Povreté
D'enfer , où tant avoit esté ,
Que nul d'elle riens ne sçavoit ,
N'oncques en terre esté n'avoit.
Mal fut-elle si-tost venuë ;
Car trop male fut sa venuë.

Povreté qui point d'aise n'a ,
Larecin son filz amena ,
Qui s'en va au gibet et cours
Pour faire à sa mere secours ;
Et se fait aucuneffois pendre ,
Que sa mere ne peut deffendre.
Non peut son pere cueur failly ,
Qui de dueil en est mal bailly ,
Non pas damoiselle Taverne ,
Qui les larrons guide et gouverne.
C'est des larrecins la déesse ,
Qui les péchiez de nuyt espesse ,
Et les barats de nuës œuvre ,
Qu'ilz n'apparent dehors par œuvre ,
Jusqu'à tant qu'ilz y sont trouvez ,

Et puis en la fin tous prouvez :
N'a pas tant de miséricorde ,
Quant l'en lui met au col la corde ,
Que jà ne l'en puist garentir ,
Tant s'en saiche bien repentir.
Adonc les douloureux mauffez ,
De forcenerie eschauffez ,
De courroux , de dueil et d'envye ,
Quant virent gens mener tel vie ,
Accoururent par toutes terres ,
Semans contemps , discors et guerres ,
Mesditez , rancunes , et grans haynes
Par courroux , aussi par ataines ;
Et pour ce qu'ilz eurent or chier ,
La terre firent escorchier ,
Et luy tirerent des entrailles
Ses anciennes repostailles ,
Métaulx et pierres précieuses ;
D'argent devindrent envieuses :
Car Avarice et Convoitise
Ont ès cueurs des hommes assise
Les grands ardeurs d'avoir acquerre.
L'ung si l'acquiert , l'autre l'enserre ,

Ne jamais la lasse chétive ,
Ne despendra jour qu'el vive ;
Mais en fera maistres tuteurs ,
Ses hoirs ou ses exécuteurs ,
S'il ne luy meschiet autrement :
Et s'elle en va à damnement ,
Ne cuidés pas que nul l'en plaigne ;
Mais s'elle a bien fait , si le preigne.
Et quant par ceste convoitise ,
La gent fut en ce point mal mise ,
La premiere vie laisserent ,
De mal faire puis ne cesserent ;
Car faulx et tricheurs ils devindrent.
Aux proprietiez lors se tindrent ,
Et la terre mesmes partirent ;
Et au partir bornes y mirent ;
Et quant les bornes y mettoient ,
Mainteffois s'entrecombatoient ,
Et se tolurent ce qu'ilz purent.
Les plus fors les plus grans parts eurent ;
Et quant en leurs pourchas couroient ,
Les paresseux qui demouroient
Si entroient en leurs cavernes ,

Et leur embloient leurs espargnes.
Lors convint que l'en ordonnast
Aucun qui les loges gardast,
Et qui les malfaiteurs tous prist,
Et bon droit aux plaintifz en fist,
Ne nul ne l'osast contredire.
Lors s'assemblerent pour l'eslire.

Cy povez lyre sans desroy,
Comment fut fait le premier roy,
Et puis leur jura sans tarder
De loyaulment leurs loix garder.

Ung grant villain entre eulx esleurent,
Le plus ossu de quans qu'ilz furent,
Le plus corsu et le greigneur,
Et le firent prince et seigneur.
Cil jura que droit leur feroit,
Et que leurs loges deffendrait,
Se chascun endroit soy luy livre
Des biens dont il se puisse vivre:
Ainsi l'ont entre eulx accordé,
Comme l'ay dit et recordé.
Çil tint grant piece cet office;

Mais les robeurs plains de malice
S'assemblerent quant seul le virent,
Et par mainteffois le batirent
Quant les biens venoient embler.
Lors convint le peuple assembler,
Et chascun en droit soy taillier,
Pour sergens au prince baillier.
Communément lors se taillèrent,
Et treuz et rentes luy baillèrent,
Et donnerent grant tenement.
De là vint le commencement
Aux roys et princes terriens,
Selon les escriptz anciens;
Car par l'escript que nous avons,
Les faitz des anciens sçavons;
Si les en devons mercier,
Et louer et regracier.
Lors amasserent les tresors
D'argent, de pierres et des lors;
D'or et d'argent que tous requierent,
Firent, batirent et forgerent,
Vaisselles firent et monnoyes,
Fermeaulx, aneaulx, noyaulx, couroyes,

De fer dur forgerent leurs armes,
Couteaulx, espées et guysarmes,
Et glaives et costes ferrées,
Pour faire à leurs voisins meslées.
Lors firent et tours et tournelles
De quarreaulx, moult fortes et belles;
Chasteaulx fermerent et cités,
Et firent grans palais lités.
Ceulx qui les tresors assemblerent;
Car trestous de paour tremblerent
Pour leurs richesses assemblées,
Qu'elles ne leur fussent emblées,
Ou par quelque forfait toluës.
Bien furent lors les douleurs creuës;
Aux chétifz de bien mauvais eur
N'oncques puis ne furent asseur
Pour ce qu'estoient communs devant,
Comme le soleil et le vent;
Par convoitise approprierent,
Quant aux richesses se lierent.
Ores en a ung plus que vingt :
Oncques ce de bon cueur ne vint.
Sans faille des villains gloutons,

Ne donnasse-je deux boutons ,
Combien que bon cuer leur faulsist :
De telz faultes ne me chausist ,
Bien s'entreamassent ou hayssent ,
Ou leur amour s'entrevendissent.
Mais sans faille sont grans dommages
Que ces dames aux clers visages ,
Ces jolies, ces renvoysiées,
Par qui doivent estre prisiées
Loyaulx amours et deffenduës ,
Sont à si grant vilté venuës ,
Qu'elles se vendent maintenant ,
Se argent est en la main tenant.
Trop est laide chose à entendre ,
Que noble chose se puisse vendre ;
Mais que comment la chose preigne ,
Gard le valet qu'il ne se feigne
D'ars et de sciences apprendre ,
Pour garantir et pour deffendre ,
Se besoing est , luy et s'ameye ,
Si qu'elle ne congnoisse mye
Ce peut moult varlet eslever ,
Et ne le peut de riens grever.

Après luy doit-il souvenir
De ce mien conseil retenir :
S'il a sa mye ou jeune ou vieille,
Et sçait ou pense qu'elle vueille
Autre amy querre ou a acquis,
Desacquerre ne desacquis
Ne la doit blasmer ne reprendre ,
Mais amyablement aprendre
Sans tencer et sans ledengier ,
Encor pour luy moins estrangier.
S'il la trouvoit en faisant l'œuvre ,
Gard que son œil celle part n'œuvre :
Semblant doit faire d'estre aveugle ,
Ou plus simple que n'est ung bugle ,
Si qu'elle cuide tout de voir
Qu'il n'en puist riens apparcevoir :
Et se nul ne luy envoie lettre ,
Il ne se doit pas entremettre
Du lire ne du recherchier ,
Ne de leurs secretz encherchier ;
Ne jà n'ait cueur entalenté
D'aller contre sa volenté ;
Mais que bien soit-elle venuë ,

Quant el viendra de quelque ruë,
Et voise quel part que voudra,
Comme son vouloir la tiendra;
Car cure n'a d'estre tenuë,
Si vueil que ce soit chose seuë.
Ce que cy après vous vueil dire,
En livre le devroit-on lire:
Qui de femme veult avoir grace,
Mette-la tousiours en espace,
Jamais en reclus ne la tiengne,
Ains aille à son vouloir et viengne;
Car cil qui la veult retenir
Qu'el ne puisse aller ne venir,
Soit sa moullier ou soit sa druë,
Tantost en a l'amour perduë:
Ne jà riens contre elle ne croye,
Pour certaineté qu'il en voye;
Bien dient lors à ceulx et celles
Qui en apporteront nouvelles,
Que du dire folie en firent;
Qu'onc si preude femme ne virent,
Tousiours a bien fait sans recroire,
Pour ce ne la doit nul mescroire.

Jà ses vices ne luy reprouche,
Ne ne la bate ne la touche;
Car cil qui veult sa femme battre,
Pour soy mieulx en s'amour embatre,
Quant la veult après rapaisier,
C'est cil qui pour apprivoisier
Bat son chat et puis le rappelle
Pour le lyer à sa cordelle.
Mais se le chat s'en veult saillir,
Bien peut-il au prendre faillir;
Mais s'elle le bat ou ledenge,
Garde cil que son cueur ne change
Si battre ou ledengier se voit :
Mesmes se celle le devoit
Tout vif aux ongles détrenchier,
Ne se doit-il pas revenchier,
Mais l'en doit mercier, et dire
Qu'ilouldroit bien à tel martire
Vivre tous temps, mais que bien sçeust
Que son bon service luy pleust.
Voyre certes tout à délivre,
Plus tost mourir que sans el vivre;
Et s'il advient que cil la fiere,

Pour ce qu'elle semble trop fiere,
Et qu'elle l'a trop courroucé,
Tant a forment vers luy groucé;
Ou la veult ce croy menasser,
Tantost pour sa paix pourchasser :
Gard que le jeu d'amours luy face,
Ains qu'il se parte de la place,
Et mesmement s'il est povre hom;
Car le povre a pou d'achaison.
Pourroit-elle tantost laissier
S'el ne le voit tantost plessier ?
Pour ce doit aymer sagement
Et doit souffrir moult humblement,
Sans semblans de courroux ne d'yre,
Tout ce qu'il luy voit faire ou dire,
Et mesmement plus que le riche
Qui ne donroit pas une miche
En son orgueil n'en son dangier :
Cil la pourroit bien ledengier ;
Et s'il est tel qu'il ne veult mye
Loyaulté porter à sa mye,
Si ne la vouldroit-il pas perdre,
Mais à autre sé veult aherdre.

S'il veult à sa mye nouvelle
Donner couvrechief ou cottelle,
Chappel, anel, fermail, sainture,
Ou jouel de quelque facture,
Gard que l'autre ne le congnoisse;
Trop en auroit au cueur angoisse
Quant el les luy verroit porter,
Riens ne la pourroit conforter.
Et gard que venir ne la face
En celluy lieu ou mesme place
Où venoit à luy la premiere
Qui de venir est coustumiere;
Car s'elle y vient et veoir la puisse,
N'est qui riens conseil mettre y prisse;
Car nul vieil sanglier hericié,
Quant des chiens est bien aticié,
N'est si crueux, ne lyonnesse
Si traistre ne si felonnesse,
Quant le veneur de fort assault
Luy enforce en ce point l'assault
Quant alaicte ses leonceaulx,
Ne nul serpent si desloyaulx
Quant on luy marche sur la queue

Qui du marchié pas ne se jeuë,
Comme est femme quant elle treuve
O son amy sa mye neufve:
El jette par tout feu et flame,
Preste de perdre et corps et ame ;
Et s'el ne la prinse prouvée
D'eulx deux ensemble la couvée,
Mais bien enchée en jalousie
Qu'elle cuide en estre acoupie,
Comment qu'il voie ou saiche ou croye,
Garde soy cil que jà recroye
De luy nier tout plainement
Ce qu'elle sçait certainement,
Et ne soit pas lent de jurer ;
Tantost luy face-il endurer
En la place le jeu d'amours :
Lors est quicte de ses clamours ;
Et se tant l'assault et angoisse,
Qu'il convient qu'il luy reconnoisse
Qu'il ne s'en sçait, ce croy, deffendre :
Pour ce doit lores, s'il peut tendre
Qu'il luy face à force entendant
Qu'il le fist sur soy deffendant;

Car celle si fort le tenoit,
Et si malement le menoit,
Qu'oncques eschapper ne uy pot,
Tant qu'ilz eussent fait ce tripot;
N'onc ne luy advint fois fors ceste.
Lors jure et fiance et promette
Que jamais ne luy adviendra,
Et loyaulment se contendra;
Et s'elle en oit jamais parole,
Bien veult que le tue et affole.
Car mieulx vouldroit que fust noyée
La desloyalle renoyée,
Que jamais en place venist
Ou celle en tel point le tenist;
Car s'il advient qu'el le mant,
N'yra pas à son mandement,
N'il ne souffrira qu'elle vienne,
S'il peut, en lieu où il se tienne.
Lors doit celle estroit embrassier,
Baisier, blandir et soulassier,
Et crier mercy du meffait,
Puis qu'il ne sera jamais fait;
Et est en bonne repentance,

Prest d'en faire la pénitance,
Comme elle enjoindre luy sçaura,
Puis que pardonné luy aura.
Lors face d'amours la besongne,
S'il veult que celle luy pardonne.
Et gard que d'elle ne te vante,
Qu'elle en pourroit estre dolente;
Si se sont maintz vantés de maintes,
Par paroles faulses et faintes,
Dont les corps avoir ne povoient,
Les noms à grant tort diffamoient;
Mais bien ont ceulx les cueurs faillans,
Ne sont ne courtois, ne vaillans.
Vanterie est trop villain vice:
Qui se vante il est fol et nice;
Car jaçoit ce que bien fait l'eussent,
Toutesvoyaes celer le deussent.
Amour veult celer ses joyaulx;
Ce n'est à compaignons loyaulx
Qui les veulent taire et celer;
Là les peut l'en bien réveler.
Et s'elle chiet en maladie,
Droit est, s'il peut, qu'il s'estudie

A luy estre moult serviable,
Pour estre après plus agréable.
Garde bien qu'ennuy ne la tiengne,
Ne de sa maladie loing tiengne;
Lez elle voye demourant,
Et la doit baisier en plourant,
Et se doit vouer, s'il est sages,
En maintz loingtains pelerinages :
Mais que celle les veux entende,
Viande pas ne luy deffende;
Chose amere ne luy doit tendre,
Ne riens qui ne soit doulx et tendre.
Si luy doit feindre nouveaulx songes,
Tous farcis de plaisans mensonges :
Que quant vient au soir qu'il se couche
Tout seul en sa chambre en sa couche,
Advis luy est quant il sommeille,
Car pou y dort et moult y veille,
Qu'il l'ait entre ses bras tenuë
Toute la nuyt et toute nuë
Par soulas et par gayerie,
Toute saine et toute guerrie,
Et par jour en lieulx délectables.

Telz fables luy compte ou semblables.

Or vous ay jusques-cy chanté,
Par maladie et par santé
Comment cil doit dames servir
Qui veult leur grace desservir
Et leur amour continuer,
Qui de legier se veult muer :
Qui ne vouldroit pas grant entente
Faire quanque leur attalente ;
Que jà femme tant ne sçaura ,
Ne jà si ferme cueur n'aura ,
Ne si loyal, ne si bien meur ,
Que jà puisse homme estre bien seur
De la tenir par nulle paine ,
Amplus que s'il tenoit en seine
Une anguille parmy la queuë ,
Qu'il n'a povoir qu'elle ne s'esqueuë ,
Si qu'elle est tantost eschappée ,
Jà si fort ne l'auroit happée.
N'est donc bien privée tel beste
Qui de fouyr est toute preste ;
Tant est de diverse muance ,
Que nul n'y doit avoir fiance.

Je ne le dis pas pour les bonnes
Qui sur vertu fondent leurs bournes,
Dont encor n'ay nulles trouvées,
Tant les aye bien esprouvées;
Ne Salomon n'en peut trouver,
Tant les sçeust-il bien esprouver.
Et luy-mesmes très-bien afferme
Qu'oncques femme ne trouva ferme :
Et se du querre vous penez,
Se la trouvez, si la prenez ;
Si aurez lors amye eslite
Qui sera vostre toute quicte ,
S'el n'a povoir de tant tracer,
Qu'el se puisse ailleurs pourchacer ;
Ou s'el ne treuve requerant,
Tel femme à chasteté se rent.
Mais encor vueil ung brief mot dire
Ains que je laisse la matire.
Briefvement de toutes les pucelles,
Qu'elles qu'ilz soient, laides ou belles,
Dont cil veult les amours garder ,
Ce mien commant doit cy garder :
De celluy tousiours luy souviengne.

Et pour moult précieux le tiengne;
Qu'il donne à toutes à entendre
Qu'il ne se peut d'elles deffendre,
Tant est esbahys et surpris
De leur beaulté et de leur pris.
Car il n'est femme, tant soit bonne,
Vieille ou jeune, mondaine ou nonne,
Ne si religieuse dame,
Tant soit chaste de corps et d'ame,
Se l'en va sa beaulté louant,
Qui ne se délecte en l'oyant:
Combien qu'el soit laide clamée,
Jure que plus belle est que fée,
Et si le fasse seurement,
Qu'el l'en croyra legierement;
Car chascune cuide de soy
Que tant ayt beaulté, bien le sçay,
Combien que soit laide prouvée,
Que bien est digne d'estre amée.
Ainsi à garder leurs amyes,
Sans reprises de leurs folies,
Doivent tous estre diligens
Les beaulx varletz, les preux, les gens.

Femmes n'ont cure de chasty,
Ains ont si leur engin basty,
Qu'advis leur est qu'elz n'ont mestier
D'estre aprises de leur mestier ;
Ne nul, s'il ne leur veult desplaire,
Ne desloue riens qu'elz veulent faire ;
Comme le chat sçait par nature
La sçience de la seurgeure ,
Nil n'en peut estre destourné,
Qu'il est à tel sens tousiours né,
N'oncques n'en fut mis à l'escolé :
Ainsi fait femme, tant est fole
Par son naturel jugement,
De tout ce que fait outrément,
Soit bien, soit mal, soit tort, soit droit,
Ou de tout ce que l'en voudroit ;
Qu'el ne fait chose que ne doye,
Si hayt quiconques l'en chastoye.
N'el ne tient pas ce sens de maistre ,
Ains là deslors qu'el peut naistre ;
Si n'en peut estre destournée,
Elle est à tel sens tousiours née ;
Et qui chastier la voudroit,

Jà de s'amour ne jouyroit.

Ainsi, Compaing, de vostre Rose
Qui tant est précieuse chose,
Que n'en prendriez nul avoir
Se tousiours la poviés avoir;
Quand vous en auriez la saisine,
Si comme esperance devine,
Et vostre joye aurez planiere,
Si la gardez en tel maniere
Qu'on doit garder telle florette,
Lors jouyrés de l'amourette
A qui nulle autre n'acomper :
Vous ne trouverez jà son per,
Je croy, en quatorze cités.

L'Amant respond à Amys.

Certes, Compaing, c'est vérités,
Non au monde, de ce suis seur,
Tant est et tant fut bon son eur.
Ainsi Amys m'a conforté :
En son conseil grant confort ay ;
Et m'est advis, au moins de fait,
Qu'il sçait plus que raison ne fait ;

Mais devant ce qu'il eust finée
Sa raison qui forment m'agrée,
Doulx-penser, Doulx-parler revindrent
Qui près de moy deslors se tindrent,
N'onc puis gueres ne me laisserent:
Mais Doulx-regard pas n'amenerent;
Ne les blasmay quant laissé l'eurent;
Bien sçay qu'amener ne le peurent.

Comment l'Amant, sans nul termine,
Prent congié d'Amys, et chemine
A sçavoir s'il pourroit choisir
Chemin pour Bel - Accueil veir.

Congié preins et m'en vois atant,
Ainsi comme seul esbatant
M'en allay contreval la prée
D'herbes et de fleurs enluminée,
Escoutans ces doulx oyseletz
Qui chantent ces sons nouvelletz.
Tous les biens au cueurs me faisoient
Leurs doulx chans qui tant me plaisoient;
Mais d'une chose Amys me grieve
Qu'il m'a commandé que j'eschiefve,

Le chastel, la place et la tour,
Ne ne voise jouer entour :
Ne sçay se tenir m'en pourré ;
Car tousiours aller youldré.
Lors après ceste départie
Eschevant la dextre partie,
Vers la senestre m'achemin ,
Pour querre le plus brief chemin.
Voulentiers ce chemin querroye ;
S'il fust trouvé, je me essayoye
De plain aller sans contredit,
Se plus fort ne me contredit,
Pour Bel-Acueil de prison traire
Le franc, le doux, le debonnaire.
Dès que verray le chastel
Plus foible qu'ung rosty gastel,
Et les portes seront ouvertes,
Ne nul ne me deffendra certes ;
J'auray bien l'ennemy au ventre ,
Se ne les prens et se n'y entre :
Lors sera Bel-Acueil délivres ;
Je n'en prendroy cent mille livres ;
Ce vous puis pour vray afficher,

S'en ce chemin me puis ficher :
Toutesfois du chastel m'esloing,
Mais ce ne fut pas de très-loing.

Comment l'Amant trouva Richesse
Gardant le sentier, et l'adresse
Par lequel prennent le chastel
Amans qui assez ont chastel.

Jouxte une clere fontenelle,
Pensant à la Rose nouvelle,
En ung bel lieu très-délectable,
Dame plaisante et honorable,
Gente de corps, belle de forme,
Vis umbroyer dessoubz ung orme,
Et son amy de costé luy :
Ne scay pas le nom de celluy;
Mais la dame avoit nom Richesse,
Qui moult estoit de grant noblesse.
D'ung senteret gardoit l'entrée,
Mais n'estoit pas dedans entrée.
Dès que les vy, vers eulx m'enclin,
Les saluay le chief enclin :
Et eulx assez tost mon salut

M'ont rendu ; mais peu me valut ;
Pour certain l'Amant se clamoit
Trop-donner que Richesse amoit.
Puis je demanday toutesvoye
A Trop-donner la droicte voye.
Richesse qui parla premiere,
Me dit par parole ung peu fiere :

Richesse.

Voycy le chemin ; je le garde.

L'Amant.

Ha ! dame, le corps Dieu vous garde !
Je vous pry, mais qu'il ne vous poise ,
Que m'ottroyez que par cy voyse
Au chastel de nouveau fondé ,
Que Jalousie a là fondé ,
Pour le franc Bel-Acueil hors traire
A qui Jalousie est contraire.

Richesse.

Vassal, ce ne sera pas ores ;
De riens ne vous congnois encores :
Vous n'estes pas bien arrivé ,
Puisque vous n'estes mon privé :
Non pas ce croy jusqu'à dix ans

Ne serez-vous par moy mis ens;
Nul n'y entre s'il n'est des miens,
Tant soit de Paris ou d'Amiens.
J'y laisse mes amys aller,
Caroller, dancier et baller :
Si ont ung peu de plaisans vie
Dont nul saige homme n'a envye.
Là sont servis joyeusement
De soulas et d'esbastement,
De tabourins et de vielles,
Et de moult de dances nouvelles,
De jeux de dez, d'eschez, de tables,
Et d'oultrageulx metz delectables,
Là vont damoyseaulx, damoyselles
Conjointz par vieilles maquerelles,
Cerchans prez et jardins plaisans,
Plus gays que perdris ne faysans;
Puis revont ensemble aux estuves
Eulx baigner et desduire ès cuves
Qu'ilz ont aux chambres toutes prestes,
Les chapeletz de fleurs ès testes,
En l'ostel de Fole-Largesse
Qui si les appovroye et blesse,

Qu'envis peuvent après garir,
Tant leur sçet chier vendre et merir
Son service et son hostellage,
Qu'elle en prent si cruel peage,
Qu'il leur convient leur terre vendre
Ains que tout le luy puissent rendre.
Je les y maine à moult grant joye,
Mais Povreté les raconvoye
Foible, tremblant et toute nuë :
J'ay l'entrée, et elle a l'yssuë.
Jà plus d'eulx ne m'entremectré,
Tant saiges soyent ne lectré.
Lors s'en peuvent aller billier ;
Ilz sont à leur dernier millier :
Je ne dy pas se tant faisoient,
Que puis vers moy se rapaisoyent ;
Mais fort à faire leur seroit
Toutes les foyz qu'il leur plairoit ;
Je ne seroye jà si lasse,
Qu'encor ne les y ramenasse.
Mais saichiez que plus s'en repentent
En la fin ceulx qui plus y hantent :
N'ilz ne m'osent plus veoir de honte,

Par pou que chascun ne s'effronte,
Tant se courroucent et s'engoissent :
Je les laisse et ilz ne me laissent.
Si vous prometz bien sans mentir,
Que tart venrez au repentir,
Se vous jà les piedz y mettez :
Ung ours , quant il est bien betez ,
N'est si betif ni si balez ,
Que serez si vous y alez.
Se Povreté vous peut baller ,
Elle vous fera tant baller
Sur ung peu de chaulme ou de fain ,
Qu'el vous fera mourir de fain ;
Car jadis fut sa chamberiere ,
Et la servy en tel maniere ,
Que Povreté par son servise
De Fain fut ardente et esprise ,
Luy enseigna toute malice ,
Et la fist maistresse et nourrice.
Larrecin le valeton l'ait ;
Ceste l'aleyta de son laict ,
N'eut autre boulye à soy paistre ;
Et se sçavoir voulez son estre ,

Qui n'est ne souple ne terreux ,
Fain demeure en un champ pierreux
Où ne croist blé , buisson ne broce :
Ce champ est en la fin d'Escoce ,
Plus froit que ne fut oncques marbre.
Fain , qui ne voit ni blé ni arbre ,
Les gerbes en arrache pures
Aux tranchans ongles , aux dens dures ;
Mais moult les trouve cleres nées
Pour les pierres espès semées :
Et se la vouloye descrivre ,
Tost en pourroye estre delivre.
Longue est et maigre et lasse et vaine ;
Grant souffrete a de pain d'avaine ;
Les cheveulx a tous hérissez ,
Les yeux en parfondeur glacez ,
Viz palle et beaulieures seiches ;
Joues royllées , plaines de taiches ;
Ses entrailles voir on pourroit
Par sa pel dure qui vouldroit.
Les oz par les illiers luy saillent
Où trestoutes humeurs deffaillent ,
Ne n'a ce semble point de ventre ,

Fors le lieu qui si parfont entre ,
Que tout le pis de la meschine
Pend en la haye de l'eschine.
Ses doys si acreuz de maigresse ,
Des genoulz luy pert la rondesse ;
Talons a haulx , agus , parens
N'appert qu'el y ait de charens ,
Tant la tient maigresse et compresse ;
Car la plantureuse Déesse
Certes qui fait les blez venir ,
Ne sçet là le chemin tenir ;
Ne cil qui ces Dragons envoie ,
Triptolemus , n'y sçet la voye ;
Destinées les en esloignent ,
Qui n'ont cure qu'ilz s'entrejoignent
La Déesse très-plantureuse
Et Fain la lasse douloureuse.
Mais assez tost vous y menra
Povreté quant el vous tendra ,
Se celle part aller voulés
Pour être oyseux comme soulés ;
Car à Povreté toutesvoye
Tourne-l'en bien par autre voye ,

Que par celle que je cy garde :
Car par vie oyseuse et fetarde
Peut-on à Povreté venir ;
Et s'il vous plaisoit à tenir
Celle voye que j'ay cy dicte
Vers Povreté lasse et despote
Pour le fort chastel assaillir ,
Bien pourrez au prendre faillir.
Mais de fain cuide estre certaine
Qui vous est voysine prochaine ;
Car Povreté sçet le chemin
Mieulx par cueur que par parchemin :
Si sachiez que Fain la chétive ,
Est encores si ententive
Envers sa Dame et si courtoise ,
Si ne l'aime point ne ne proise ,
Si est par elle soustenuë ,
Combien qu'elle soit lasse et nuë ,
Qu'elle la vient tousiours or veoir ,
Et la fait avec elle seoir ,
Et luy court au bec , et la baise
Par desconfort et par mésaise :
Puis prend Larrecin par l'oreille ,

Quant le voit dormir si l'esveille,
Et par Destresse à luy l'encline;
Si les conseille et endoctrine
Comment il la doit procurer,
Combien que ce doye durer.
Et Cueur-failly à luy s'accorde;
Qui songe à luy offrir la corde,
Qui luy fait herisser et tendre
Tout le poil, qu'el ne voye pendre
Larrecin son filz le tremblant,
Se l'en le peut trouver emblant,
Qu'il n'en doit jà moins emporter
Sain, s'il se vouloit déporter :
En quelconques temps ou saison
Le doit-on punir par raison.
Car la mort est bien necessaire
A povre qui veult, sans rien faire,
Mangier quant bien le peut gaignier :
Et telz gens fait bon eslongner
De soy, sans en les riens attraire;
Et pour ce, se me voulez croire,
Ailleurs vostre chemin querrez,
Car par cy jà n'y entrerez,

Qu'aussi-tost aurez-vous enclume
Quassé de plain poing de plume ,
Que je vous y laissasse raller ;
Si vous en povez tost aller ,
Car ne m'avez pas tant servie
Que m'amour ayez desservie.

L'Amant dit à Richesse :

Dame , je croy que se je peusse ,
Très-volentiers vostre grace eusse ;
Dès-lors qu'en ce sentier entrasse ,
Bel-Acueil de prison ostasse
Qui au cueur a deuil et tristour
Emprisonné dedans la tour :
Si souffrez , Dame , que je y voyse ,
Comme noble , franche et courtoise ;
Et je mectray pour vous servir
Grande paine du desservir
Humblement tant que j'auray vie ,
Sans avoir sur vous point d'envye :
Et tout malgré me pardonnez ;
Ce don , s'il vous plaist , me donnez.

Richesse.

Bien vous ay , dist-elle , entendu ;

Si sçay que n'avez pas vendu
Tout vostre boys gros et menu ;
Ung fol en avez retenu ,
Et sans fol ne peut homme vivre ,
Tant comme il vueille amour ensuivre ;
Car c'est le chemin mal tourné
Où tout bon sens est bestourné ,
Le bien en mal , le ris en pleur ,
Et joye en tristesse et douleur.
Si cuident-ilz estre moult saige
Tant qu'ilz vivent en telle raige ,
Qu'on ne doit pas appeller vie
Tel raige ne deverie ;
Car c'est mort et aveuglement ,
Et sans repos travaillement ,
Car par chault on y sent froideur ,
Et par froit trop grande chaleur :
Ne pour yver ne pour esté ,
Cil n'a en luy estableté ,
Qui veult telle vie mener ;
Car Povreté fait admener
A ceulx qui l'amour veulent suyvre ,
Qui ne leur fait, fors tousiours nuyre.

Bien le vous sçeut Raison coter ,
Mais ne vous peut desassoter.
Saichiez bien quant vous ne la creutes ,
Très-villainement vous deceutes ;
Car cil qui Raison ne veult croire
S'en repent , c'est chose notoire ,
Et le compere chierement
Ains qu'il voyse à deffinement.
Mais ains que Raison y venist ,
N'estoit-il riens qui vous tenist ;
N'en vous n'avoit nulle mesure
De gouvernement doulx ou sure ,
Et me meistes en nonchaloir
Par vostre desriglé vouloir :
N'oncques puis riens ne me prisastes
Dès-lors que par amours aymastes ;
Mais semble à ung chascun qu'il vole ,
Quant mainent ceste vie fole ,
Qu'ilz dient aymer par amours ,
Qui est de salut le rebours.
Ne Dieu ne moy nul homme n'ame
Tant comme tel Amant se clame :
Amans ne me veulent priser ,

Ains s'efforcent d'amenuyser
Mes biens quant je les leur depars,
Et les regettent d'autres pars.
Où grant diable pourroit-on prendre
Ce qu'un Amant voudroit despendre ?
Fuiez d'ici, layssiez me ester.

L'Amant.

Je qui riens n'y peulz conquerer,
Dolent m'en partis sans demeure :
La belle o son ami demeure,
Qui bien fut vestu et paré ;
Et je m'en vois tout esgaré
Par le jardin dilicieux
Qui est tant bel et précieux,
Comme devant avez ouy.
Mais de moult poy je m'esjouy,
Qu'ailleurs ay mis tout mon penser
D'en toutes manieres penser
En quel estat et en quel guyse
Je feroy mieulx le servise
D'Amours, mon seigneur et mon maistre ;
Et aussi comment pourroye estre
De Richesse amy et acointe,

Qui tant fait vers moy sa mescointe ;
Car j'ay voulenté et désir
D'acomplir tout leur bon plaisir ,
Et moult volentiers je les feisse ,
Si que de riens je ne mesprise ;
Car n'en croistroit en riens mon pris ,
Se j'avoye envers eulx mespris.
Moult se tint mon cueur , et veilla
A ce que Amys me conseilla :
Malle-bouche a dezhonnouray
En tous les lieux où je trouvay.
De tous mes autres ennemis
Honnourer forment m'entremis ,
Et de mon povoir les servy :
Ne sçay se leur gré desservi ,
Car aucuneffois pour bien faire
On n'a fors maltalant et haire ;
Mais trop me tenoye pour pris ,
Quant je n'osoye le pourpris
Approuchier comme je souloye ,
Car tousiours aller y vouloye ;
Mais il m'en faloit retarder
Pour le conseil d'Amis garder.

Si fis ainsi ma penitance
Long-temps en telle repentance,
Comme Dieu sçet, car je faisoie
Une chose, et une autre pensoie.
Ainsi m'entention double ay,
N'oncques mais nul jour la doublay.
Traïson me convient trasser
Pour ma besoigne pourchasser.
N'oncques traistre n'avoye esté,
N'encor ne m'en a nul resté;
Mais la très grant force d'amour
Me contraignoit que sans demour
Je misse paine de cueur fin
A venir de ma cause à fin.

Cy dit l'Amant d'Amours, comment
Il vint à luy legierement
Pour luy oster sa grant douleur,
Et luy pardonna sa foleur
Qu'il fist quant escouta Raison,
Dont il l'appela Sans-raison.

Quant Amours m'eut bien esprouvé,
Et vit qu'il m'eust loyal trouvé,
De tel loyaulté toutesvoye

Comme vers luy porter devoye,
Si s'apparust, et sur mon chief,
En soubzriant de mon meschief,
Mist la main, et me demanda
Se j'ay fait ce qu'il commanda;
Comment il m'est, et qu'il me semble
De la Rose qui mon cueur emble;
Et enquist moult diligemment
De moy tout le contenment.
Si sçavoit-il bien tout mon fait;
Car Dieu sçait bien tout ce qu'on fait.

Amours.

Sont faits, dist-il, tous mes commans
Que je aux fins amans commans,
Qu'ailleurs ne les vueil-je partir,
N'ilz ne doyvent jà départir?

L'Amant.

Ne sçay, sire, mais fais les ay
Au plus loyaulment que je sçay.

Amours.

Voire, mais tu es trop muable;
Ton cueur n'est mye assez estable,
Mais est malement plain de doubte;

Bien en sçay la vérité toute.
L'autre jour laisser me vouluz;
A pou que tu ne me toluz
Mon hommage, et tu fis d'Oiseuse
Et de moy plainte douloureuse;
Et puis disoye d'Esperance
Qu'elle n'est certaine en science,
Et aussi pour fol te tenoyes
Quant en mon servise hantoyes,
Et t'accordoyes à Raison :
Ce te vient de male achoison.

L'Amant.

Sire, mercy, confez en suy;
Si sçavez que pas ne m'en fuy,
Et fiz mon laiz, bien m'en souvient,
Si comme faire le convient
A ceulx qui sont en vostre hommage :
Ne m'en tiens pas sans faille à sage,
Mais me repens moult laidement,
Que j'escoute trop longuement
Raison, quant à moy vouldt venir;
Et me fit doubteux devenir

Par ces merueilleuses paroles
Qui estoient et douces et moles;
Et bien cuida par son prescher
Vostre servise en empescher.
Quant Raison fut à moy venuë,
Si ne l'ay-je pas pourtant creuë,
Tant y sçeust mettre son entente;
Mais sans faille, que je ne mente,
Doubter me fist plus n'y a mais,
Raison ne m'esmouvra jamais
A chose qui contre vous aille,
Ne contre autre qui guere vaille,
Se Dieu plaist, quoy qu'il en adviengne,
Tant que mon cueur à vous se tiengne,
Qui bien s'y tiendra ce sachiés,
S'il ne m'est du corps arrachiés
Forment : certes mal gré m'en sçay
De ce qu'oncques je m'en pensay,
Et que audience luy donné;
Si pry qu'il me soit pardonné,
Car je, pour ma vie amender,
Comme vous plait de commander,
Vueil, sans jamais Raison ensuyvre,

En vostre loy mourir et vivre.
N'est riens qui de mon cueur l'efface,
Ne jà pour chose que je face :
Atropos mourir ne me daigne
Fors en faisant vostre besoigne,
Ainçois me prengne faisant l'œuvre
Dont Venus plus volentiers œuvre;
Car nul n'a, ce n'en doubtez point,
Tant de délit comme en ce point ;
Et ceulx qui plourer me devront
Quant ainsi mort me trouveront,
Puissent dire : Beaulx doulx amys,
Tu qui t'es en ce point là mys,
Or est-il vray, sans point de fable,
Bien est ceste mort convenable
A la vie que tu menoyes
Quant l'ame avec le corps avoyes.

Le Dieu d'Amours.

Par mon chief, or dis-tu que sage :
J'apparçoy bien que mon hommage
Est moult bien en toy employés ;
Tu n'es pas des faulx renoyés,

Ne des larrons qui me renoient
Quant ilz ont fait ce qu'ilz queroyent :
Moult est enterin ton courage :
Ta nef viendra, quant si bien nage,
A bon port, et si te pardon
Plus par priere que par don,
Car je n'en vueil argent ne or ;
Mais en lieu de confiteor,
Vueil ains que tu vers moy t'acordes,
Que mes commandemens recordes ;
Car dix en sont en ce Rommans
Entre deffenses et commans ;
Et se bien retenus les as,
Tu n'as pas jetté ambezas.
Dy-les.

Comment l'Amant, sans plus attendre,
Veult à Amours sa leçon rendre.

L'Amant.

Voulentiers. Vilenye
Doy fouyr; et que ne mesdie;
Salus doys tost donner et rendre;
A dire ordure ne doys tendre;

A toutes femmes honnourer
Me fault en tous temps labourer ;
Orgueil fouyr ; cointe me tiengne,
Joly et resjouy deviengne ;
A larges estre m'abandonne ;
En ung seul lieu tout mon cueur donne.

Amours.

Certes , tu sçais bien ta leçon ;
Je n'en suis plus en suspeçon.
Comment t'est-il ?

L'Amant.

A douleur vif,
Puisque je n'ay pas le cueur vif.

Amours.

As-tu mes trois confors ?

L'Amant.

Nennin ;

Doux-regard fault, qui le venin
Me sçeust oster de ma douleur
Par sa très-doulcereuse oleur ;
Tous trois s'enfouyrent ; mais d'eulx
M'en sont arriere venus deux.

Amours.

As-tu Esperance ?

L'Amant.

Ouy, sire ;

Celle ne me laist desconfire ;

Tousiours s'est près de moy tenuë,

Encores point ne se remuë.

Amours.

Bel-Acueil qu'est-il devenu ?

L'Amant.

Il est en prison retenu

Le franc, le doulx, que tant aymoye.

Amours.

Or ne te chault, point ne t'ennoye ;

Encor l'auras-tu par mon œil

A ton plaisir et à ton vueil ;

Puis que tu sers si loyaulment,

Mes gens vueil mander promptement,

Pour le fort chastel assieger.

Les barons sont forts et legier ;

Ains que nous partons hors du siege,

Bel-Acueil sera hors du piege.

Comment Amours le bel et gent
Mande par ses lettres sa gent,
Et les baille à ung messagier
Qui les prent sans faire dangier.

Le Dieu d'Amours sans terme mettre
De lieu, ne de temps, ne de lettre,
Toute sa baronnye mande;
Aux ungs prie, aux autres commande,
Si que tantost ses lettres veües,
Et qu'iceux les auront receüs,
Qu'ilz viennent à son parlement.
Tous sont venuz sans tardement,
Prestz d'acomplir ce qu'il vouldra,
Selon ce que chascun pourra.
Briefment les nommeray sans ordre,
Pour plustost à ma ryme mordre.
Dame Oyseuse la jardiniere
Y vint à tout sa grant baniere,
Noblesse de cueur et Richesse,
Franchise, Pitié et Largesse,
Hardement, Honneur, Courtoisie,
Delict, Simplesse et compaignie,

Seurté, Déduyt, aussi Jeunesse,
Joliveté, Beaulté, Lyesse,
Humilité et Pacience,
Bien-celer, contrainte Abstinence
Qui Faulx-semblant avec luy maine;
Sans luy y venist-elle à paine.
Ceulx y sont avecques leur gent:
Chascun d'eulx a moult le corps gent,
Ne mais Abstinence contrainte,
Et Faulx-semblant à chiere-fainte;
Quelque semblant que dehors facent,
Barat en leurs pensées brassent.
Barat engendra Faulx-semblant
Qui va les cueurs des gens emblant;
Sa mere eut nom Ypocrisie,
La laronnesse; la honnye:
Ceste l'alaicta et nourrry
Ypocrisie au cueur pourry,
Qui attrait mainte region
Par habit de religion;
Et quant le dieu d'Amours l'eut veu,
Il en eut tout le cueur esmeu.
Qu'est-ce, dist-il? ay-je songié?

Dy, Faulx-semlant, par quel congié
Es-tu venu en ma presence ?
A tant sault contrainte Abstinence ;
Si print Faulx-semlant par la main :
Sire, dist-elle, o moy le main ;
Si vous pry qu'il ne vous desplaise,
Maint confort m'a fait et maint aise :
Cil me soustient et me conforte ;
S'il ne fust, de fain fusse morte ;
S'il n'el deveriez pas blasmer,
Tant ne vueille les gens amer ;
Si ay besoing qu'il soit amé
Et saint preud'homme reclamé :
Mon amy est, et moy s'amyé ;
Avec moy vient par compaignie.

Comment Amours dist à son ost
Qu'il veult faire ung assault tantost
Au chastel, et que c'est son vueil
Pour en mettre hors Bel - Accueil.

Adonc parla à tous ses gens,
Et leur dist : Soyés diligens
Pour Jalousie desconfire

Qui noz Amans met à martire :
Pour ce vous ay fait cy venir,
Car contre moy quiert à tenir
Ce fort chastel qu'elle a dressé ,
Dont j'ay treffort le cueur blessé,
Tant l'a fait de force habiller ,
Que moult y fauldra batailler
Ains que par nous puisse estre pris.
Si suis dolent et entrepris
De Bel-Acueil qu'el y a mys ,
Qui tant avançoit noz amys.
S'il n'en yst, mal je suis bailly,
Puisque Tibulus m'est failly
Qui congnoissoit si bien mes tesches,
Pour qui mort je brisay mes flesches ,
Cassay mes arcs, et mes curées
Détrainay toutes dessirées ;
Dont ay tant d'angoisses et telles ,
Qu'à son tombel mes lasses esles
Détrainay toutes desrompuës ,
Tant les ay de dueil debatuës ,
Pour qui mort ma mere pleura
Tant, que presque ne s'acueura.

Qui pour luy plourer nous eust veu,
N'est pas que pitié n'en eust eu ;
En noz pleurs n'est ne frains, ne brides :
Gallus, Catulus et Ovides,
Qui bien sçeurent d'amours traictier,
Nous eussent ores bien mestier ;
Mais chascun d'eulx gist mort pourris.
Voyés Guillaume de Lorris,
A qui Jalousie se contraire
Fait tant d'angoisse et de mal traire,
Qu'il est en péril de mourir.
Se ne pense le secourir.
Cil me conseillast volentiers ,
Com cil qui mien est tout entiers ,
Et droit ce fut ; car par luy-mesmes
En ceste paine nous nous meismes
De tous noz barons-assembler
Pour Bel-Acueil touldre et embler.
Mais il n'est pas ce dit si sage ;
Si seroit-ce moult grant dommage,
Se si loyal sergent perdoye ,
Com secourir le puisse et doye ,
Qui m'a si loyaulment servy,

Qu'il a bien vers moy desservy,
Que j'assaille et que je m'atour
A rompre les murs de la tour,
Et pour le fort chastel asseoir
A tout tant que j'ay de pouvoir.

Et plus encor me doit servir,
Car pour ma grace desservir
Doit-il commencer ung Rommans
Où seront mis tous mes commans,
Et jusques-là le fournira,
Que luy à Bel-Acueil dira
Qui languis ores en prison
Par douleur et par mesprison :
Moult durement suis esmayez
Que entr'oublié ne m'ayez ;
Si en ay dueil et desconfort ;
Jamais n'est riens qui me confort
Se je pers vostre bien-vueillance,*
Car je n'ay plus ailleurs fiance;

* Voyez ci-dessus page 260, vers 4149, et vous trouverez que Guillaume de Lorris n'avança son roman que jusqu'à l'endroit où vous lirez ces quatre vers, sçavoir, le 11031 et les trois qui suivent : après quoi Jean de Meung, dit Clopinel, commença au vers 4150 ci-dessus, tome j.

Et si l'ay-je perdu, j'espoir
A peu que ne m'en despoir.
Cy se reposera Guillaume
Dont le tombel soit plain de baume,
D'encens, de mirre, d'aloëz,
Tant m'a servy, tant m'a loëz.

Et puis viendra Jehan Clopinel
Au cueur gentil, au cueur ysnel,
Qui naistra sur Loire à Meun,
Quel et à saoul et à jeun
Servira toute sa vie,
Sans avarice et sans envie,
Rassera si très-saiges hom,
Qu'il n'aura cure de Rayson
Que mes oignemens hait et blasme,
Que plus flairent soef que basme;
Et s'il advient, comme qu'il aille,
Qu'il en aulcune chose faille,
Car il n'est nulz homs qui ne peche,
Tousiours a chascun quelque taiche,
Le cueur vers moy tant aura fin
Que tousiours au moins en la fin,
Quant en coulpe se sentira,

Du forfait se repentira,
Ne ne voudra pas lors tricher.
Cil aura le Rommant si chier,
Qu'il le voudra tout parfournir,
Se temps et lieu luy peut venir ;
Car quant Guillaume cessera,
Jehan si le recommencera
Après sa mort, que je ne mente,
Au trespasé plus de quarante ;
Et dira pour la mescheance
Pour paour de desesperance,
Qu'il n'ait de Bel-Acueil perduë
La bien-veillance avant euë :
Et si l'ay-je perduë, j'espoir
A pou que ne m'en desespoir ;
Et toutes les autres paroles,
Quelz qu'ilz soient, sages ou foles,
Jusqu'à tant qu'il aura cueillie
Sur la branche vert et feuillie
La très-belle Rose vermeille,
Ains qu'il soit jour et qu'il s'esveille.
Puis voudra si la chose espondre,
Que riens ne s'y pourra respondre ;

Et se bon conseil mectre y peussent,
Promptement conseillé m'en eussent.
Mais par Guillaume ne peut estre ,
N'aussi par Jehan qui est à naistre ;
Car cil n'est mye cy present :
Si est la chose si pesant ,
Que certes quant il sera né ,
Se je n'y viens tout empenné
Pour luy lire nostre sentence
Si-tost com il ystra d'enfance ,
Ce vous vueil jurer et pleuvir
Qu'il n'en pourra jamais chevir :
Et pour ce que bien pourroit estre
Que celui Jehan qui est à naistre ,
Seroit , je croy , bien empêché ,
Dont se seroit dueil et péchié
Et dommage aux fins amoureux ,
Car moult de bien fera pour eulx ,
Pry-je Lucyna la déesse
D'enfantement, qu'el doint qu'il naisse
Sans mal et sans encombrement ,
Si qu'il puist vivre longuement :
Et quant après à ce vendra

Que Jupiter vif le tendra ,
Et qu'il devra estre abeuvré
Dans le temps qu'il sera sevré ,
Des tonneaulx qu'il a ainsi doubles ,
Dont l'ung est cler et l'autre troubles ,
L'un est doux, et l'autre est amer
Plus que n'est suye ne la mer ,
Ou qu'il en berseau sera mis ,
Pour ce qu'il est tant mes amis ,
Je l'affubleray de mes esles ,
Et luy chanteray notes telles ,
Que puis qu'il sera hors d'enfance
Endoctriné de ma science ;
Si flageoleras noz paroles
Par quarefours et par escoles ,
Selon le langage de France ,
Par tout le regne en audience ,
Que jamais ceulx qui les orront
De doux maulx d'amer ne mourront ,
Pour qu'ilz le croyent seurement ;
Car tout en lira proprement ,
Que trestous ceulx qui ont à vivre
Devroient appeller ce livre

Le miroüier aux amoureux ,
Tant y verront de bien pour eulx ;
Mais que Rayson n'y soit pas creüe ,
La chétive , la malotrüe ;
Pour ce m'en veulz cy conseiller ,
Chascun m'en doit conseil bailler
D'entre vous , cy je prie et clame
Que ce las douloureux Guillaume
Qui si bien s'est vers moy porté ,
Soit secouru et conforté.

Et se pour luy ne vous prioie ,
Certes prier vous en devroye ,
Au moins pour Jehan alegier ,
Qu'il escrive plus de legier ;
Que cest avantaige lui faictes :
Car il naistra , je suis prophètes ;
Et pour les autres qui viendront ,
Qui dévotement entendront
A mes commandemens ensuivre ,
Qu'ilz trouveront escript au livre ;
Si qu'ilz puissent de Jalousie
Surmonter l'engueingne et l'envie ,
Et tous les chasteaulz despecer

Qu'elle osera jamais dresser.
Conseillez-moy que nous ferons,
Comment nostre ost ordonnerons;
Par quel part mieulx leur pourrons nuire,
Pour plus-tost leur chastel destruire.

L'Acteur.

Ainsi Amours à eulx parole,
Qui bien reçeurent sa parole.
Quant il eut sa rayson finie,
Conseilla soy la baronnie;
En plusieurs sentences se mirent;
Plusieurs diverses choses dirent:
Après plusieurs discors s'accordent,
Au dieu d'Amours l'accord recordent.

Les Gens du dieu d'Amours.

Sire très-chier, accordez sommes
Par l'accord de trestous vos hommes,
Fors de Richesse seulement,
Qui a juré par son serment
Que jà ce chastel n'assauldra,
Ne jà d'un seul coup n'y ferra

De dart, de lance, ne de hache,
Pour homme qui parler en sache,
Ne de baston, comme disoit;
Mais vostre entreprise desprisoit;
Et s'est de vostre ost départie,
Au moins quant à l'autre partie;
Tant a ce varlet en despit!
Et pour ce le blasme et despit;
Qu'oncques, ce dit cil, ne l'eust chière,
Et pour ce luy fait laide chière:
Si le hayt et hayra dès or,
Puisqu'il ne veult faire tresor:
Onc ne luy fist autre meffait;
C'est tout ce qu'il luy a forfait.
Bien dit sans faille que avant hier
L'a requist d'entrer au sentier
Qui trop-donner est appelez,
Et la flatoit illec de lez.
Mais povre fut quant l'en pria,
Pour ce l'entrée luy nya:
Encore n'a pas tant œuvré,
Qu'un seul denyer ait recouvré
Qui quitte demouré luy soit,

Comme Richesse nous disoit.
Et quant nous eut ce recordé,
Sans luy nous avons accordé.
Si trouvons en nostre acordance,
Que Faulx-semblant et Abstinence,
Avec tous ceulx de leur baniere,
Assauldront la porte derriere
Que Malle-Bouche tient et garde
Avec ses gens, que Mal-feu l'arde !
Avec eulx Courtoysie, Largesse,
Qui demonstreront leur proesse
Contre la vieille qui maistrie
Bel-Acueil, par dure maistrie.

Après, Délit et Bien-celer
Iront pour Honte escheveler;
Sur luy leur ost assembleront,
Et celle porte assiegeront.
Contre Paour ont aheurté
Hardement avec Seureté;
Là seront avecques leur suite
Qui ne sçeut oncques riens de fuite.
Franchise et Pitié s'offriront
Contre Dangier, et l'assauldront,

Dont est l'ost ordonné assez :
Par eulx sera le fort cassez,
Se chascun y met bien entente.
Mais que Venus y soit presente
Vostre mere qui moult est sage,
Et qui bien sçet de cet usage :
Sans elle, n'est ceci parfait
Ne par parole ne par fait :
Si fut bon que l'on la mandast,
Car la besoigne en amendast.

Amours.

Seigneurs, ma mere la déesse,
Qui est ma dame et ma maistresse,
N'est pas du tout à mon desir,
Ne n'en fait ce que je desir.
Si sçet-elle moult bien acourre,
Quant il luy plaist, pour me secourre
Et mes besoignes achever ;
Mais je ne la vueil pas grever.
Ma mere est ; je la crains d'enfance,
Et luy porte grant reverence.
Enfant qui craint et pere et mere,

Ne peut que bien ne le compere.
Mais non pourtant bien la sçaurons
Mander quant besoing en aurons ;
S'elle fust près, tost y venist,
Que riens ce croy ne la tenist.
Ma mere est de moult grant prouesse ;
Elle a prins mille forteresse
Qui coustoit bien mille besans ,
Où je ne fus jamais presens.
Si le me mettoit on assure ;
Mais je n'y entray en nulle heure ,
Ne ne me pleut oncques la prinse
De forteresse sans moy prinse :
Car il me semble, quoy qu'on die ,
Que ce n'est fors que marchandie.
Qui achapte un cheval cent livres ,
Paye-le, si en sera délivres ,
Ne n'en doit plus riens au marchant ,
Ne cil n'en va plus riens cherchant.
Je n'appelle pas vente, don ;
Car vente ne doit nul guerdon ,
N'y affiert grace ne merite ;
L'ung de l'autre se part tout quitte.

Si n'est-ce pas vente semblable ;
Car quant oïl a mis en l'estable
Son destrier, il le peut revendre,
Et prouffit et gaigne reprendre ;
Au moins ne peut-il pas tout perdre,
S'il se devoit au cuir aherdre ;
Le cuir si luy en demourroit,
Dont quelque chose avoir pourroit ;
Et s'il a si le cheval chier,
Qui le gard pour son chevauchier.
Tousiours est-il du cheval, Sire ;
Mais est par trop le marché pire
Dont Venus se veult entremectre :
Car nul n'y sçaura jà tant mectre,
Qu'il n'y perde tout le chaté
Et tout ce qu'il a achapté,
L'avoir, le pris et la vendure ;
Si que tout pert son achapture,
Que jà tant n'y mettra d'avoir
Qu'il en peust seigneurie avoir ;
Ne que jà il puisse empeschier,
Par son donner ne pas preschier,
Que malgré soy à tant n'en ayt

Ung estrange, s'il y venoit,
Pour donner tant, ou plus, ou mains,
Fust Breton, Angloys, ou Rommains.
Voire je croy tout pour neant,
Tant peut-il aller flaboyant,
Sont doncques sages telz marchans,
Non, mais bien folz, chetifz, meschans,
Qui chose à essient acheptent,
Où tout perdent ce qu'ilz y mettent,
Et ne leur peut pas demourer
Jà tant n'y sçauront labourer.
Nonobstant je n'y quiers nyer;
Ma mere n'en sçeut riens payer;
N'est pas si fole, ne si nice
Qu'elle se charge de tel vice;
Mais bien sachiez que tel la paye,
Qui puis se repent de la praye
Quant Povreté l'a en destresse,
Tant fust-il disciple à Richesse,
Qui pour moy est en grant esveil,
Et pour moy seuffre grant travail.
Mais, par sainte Venus ma mere,
Et par Saturnus son vieil pere

Qui jà l'engendra jeune touse ,
Non mye de sa femme espouse ,
Dont trestous les enfans mangea ,
Fors Jupiter, qui l'estrangea
De son regne, et tant le batit
Que jusqu'en enfer l'abatit ,
Luy coupa ce que vous sçavez ,
Car mainteffois ouy l'avez .
Mon bon pere puis monta seur
Venus, tant fust-elle sa seur ,
Et firent leur joliveté :
De là vint ma nativité ,
Dont je n'ay honte ny esclandre ,
Qui bien sçet mon lignage entendre ;
Car onc de meilleur ne fut nulz
Par mes trois oncles , Neptunus ,
Jupiter, Pluto , par mantin
Juno la vieille , que tant aym
Que je vouldroye qu'elle fust arse ;
Bien l'aym tant que Phebus fist Marse ,
Que Midas aux oreilles d'asne ,
Par jugement d'homme prophane
Chier comper à la fole verve .

Mal gist la buissine Minerve
Qu'el getta dedans le palu,
De buissiner ne luy chalu,
Pour ce que les deux si rioyent
De ses joës qui luy enfloyent,
Quant il buissinoit à leur table
Le Psalterion accordable ;
Non pour ce que la buissinoit,
Mais contre Phebus buissinoit,
Et buissinoit mieulx se disoit
Phebus, aussi mieulx se prisoit ;
Si firent du roy Midas juge,
Qui contre Psalterion juge,
A l'arbre pendu l'escorcha
Phebus tout vif, tant l'efforcha
Par une seule playe qu'il eust,
Que par tout le sang luy courust ;
Et croit, lasse pourquoy l'empris
N'est pas buisine à si grant pris,
Encor je vous vueil plus jurer,
Pour vous mieulx la chose asseurer ;
Par la foy que doit tous mes freres
Dont nul ne sçet nommer les peres ;

Tant sont divers, tant en y a,
Que tous ma mere à soy lya,
Encore vous en jure et tesmoing
Le palu d'enfer à tesmoing,
Que je ne buveray de piment
Pendant ung an, se je ne ment :
Car des dieux sçavez la coustume ;
Qui à les jurer s'acoustume,
S'il est ainsi qu'il se parjure,
Je vous dy bien et plus n'en jure,
N'en boit tant que l'an soit passez.
Or en ay-je juré assez,
Malement suis se me parjure ;
Mais jà ne m'en verrez parjure,
Puis que Richesse, si me fault,
Chier luy cuid vendre ce deffault ;
Car le comperra, s'il ne s'arme
Au moins d'espée ou de guisarme ;
Et puis qu'elle ne m'eust pas chier,
Quant elle sçeut que tresbuchier
La forteresse et tour devoie,
Mal tint-elle oncques ceste voye,
Se je puis riche homme baillier ;

Vous le me verrés si taillier ,
Qu'il n'aura jà tant marcs ne livres ,
Qu'il n'en soit en brief temps délivres ;
Voler feray tous ses deniers ,
S'ilz ne luy sourdent à greniers ;
Si le plumeront noz pucelles ,
Qu'il luy fauldra plumes nouvelles ,
Et le mettront à terre vendre
S'il ne s'en sçet moult bien deffendre.
Povres homs font de moy leur maistre ,
Tant ne m'ayent-ilz de quoy paistre ,
Je ne les ay pas en despit ;
N'est pas preud'homs qui les despit ;
Moult est Richesse infame et gloute ,
Qui les villaines chasse et boute
Mieulx avant que ne font les riches :
Les autres , les tenans , les chiches ,
Et font foy que doy aux ayaulx
Plus serviabes et loyaulx ;
Si me suffist à grant planté
Leur bon cueur et leur voulenté.
Mis ont en moy tout leur penser ,
A force me fault d'eulx penser ;

Tous les meisse en grandes haultesses,
Se je fusse dieu des richesses
Ainsi que je suis dieu d'amours :
Tel pitié me font leurs clamours !
Si convient que cestuy sequeure
Qui tant en moy servir labeure ;
Car s'il des maulx d'amours mouroit,
Ne pert qu'en moy point d'amours ayt.

Les Gens d'Amours.

Sire, font-ilz, c'est vérité
De tout ce qu'avez recité :
Bien est le sacrement tenable
Comme très-bon et convenable
Que fait avec des riches hommes :
Ainsi est-il, certain en sommes :
Se riches homs vous font hommage,
Ilz ne feront mye que sage ;
Car jà ne vous en parjurez,
Jà la paine n'en endurez,
Que piment en laissés à boyvre.
Dames leur brasseront tel poyvre,
Si peuvent-ilz en leurs lacz cheoir,

Qu'il leur en devra moult mescheoir.
Dames si courtoyses seront,
Que moult bien vous en vengeront :
Jà n'y querrés autres victoires ;
Car tant de blanches et de noires
Leur diront, ne vous esmavez,
Que vous entendrez a payez.
Jà ne vous en meslés sur elles ;
Tant leur conteront de nouvelles,
Et tant leur feront de requestes
Par flateries deshonestes,
Et leur donront si grans collées
De baiseries et d'acolées,
S'ilz les croient, certainement
Ne leur demourra tenement,
Qui ne vueille le meuble ensuivre
Dont ilz seront premier délivre.
Or commandés ce que vouldroys ;
Nous le ferons, soit tort soit droys.
Mais Faulx-semblant de ceste chose
Pour vous entremectre ne s'ose ;
Car il dit que vous le hées,
Ne sçet s'aggrever le bées :

Si vous supplions tous, beau Sire,
Que vous luy pardonnés vostre yre,
Et soit de vostre baronnie
Avec Abstinence s'amie :
C'est nostre accord, c'est nostre ottroy.

Amours.

Mes amys, je le vous ottroy ;
Je consens qu'il soit de ma court,
Car vienne vers moy tost et court.
Et il y vint et y acourt.

Comment le dieu d'Amours retient
Faulx-semblant, qui ses homs devient ;
Dont ses gens sont joyeux et baulx,
Quant il le fait roy des Ribaulx.

Faulx-semblant, par tel convenant
Seras à moy tout maintenant,
Qui à noz amys ayderas,
Et que jà nul n'en greveras ;
Ains penseras d'eulx eslever,
Et de noz ennemis grever.
Tien soit le pover et le baulx ;

Tu seras le roy des Ribaulx ;
Ainsi le veult nostre chapitre :
Car, sans faillir, tu es faulx traître
Et larron trop desmesuré.
Plus de cent foyz t'es parjuré :
Mais touteffois en audience,
Pour oster noz gens de doubtance,
Te commande que leur enseignes,
Au moins par generaux enseignes,
En quel lieu ilz te trouveroyent,
Se toy trouver besoing avoyent,
Et comment on te congnoistra ;
Car grant sens à te congnoistre a.
Dy nous en quel lieu tu converses.

Faulx-semblant.

Sire, j'ay mansions diverses
Que j'à ne convient reciter,
S'il vous plaist à m'en respiter ;
Car, se le vray vous en racompte,
J'en puis avoir dommaige et honte :
Se mes compaignons le sçavoyent,
Certainement ilz me hairoyent,

Et me procureroyent ennuy :
Doncques leur cruaulté congny ;
Car ilz veulent en tous lieux taire
Verité qui leur est contraire :
Ilz ne la querroyent à ouyr,
Trop en pourroyent mal jouyr,
Se je disoye deux parole
Qui ne leur fust plaisante et mole ;
Car la parole qui les point
Ne les embellit oncques point,
Se c'estoit le saint evangile
Qui les reprenist de leur guile,
Car trop sont cruelz malement.
Si sçay-je bien certainement,
Se je vous en dy nulle chose,
Jà si bien n'est vostre court close
Qu'ilz ne le saichent quoy qu'il tarde :
Des preudes hommes n'ay-je garde ;
Car jà riens sur eulx ne prendront
Preud'hommes quant ilz m'entendront ;
Mais cil qui sur soy le prendra
Pour soupeçonneulx se tiendra,
S'il ne veult démener la vie

De Barat et d'Ypocrisie
Qui m'engendrèrent et nourrirent.

Amours.

Moult bonne engendrure ilz en firent,
Dist Amours, et moult prouffitable ;
Car ilz engendrèrent le diable :
Mais touteffois, comment qu'il aille,
Comment il dit Amours sans faille,
Que cy tes mansions nous nommes,
Tantost oyant trestous noz hommes,
Et que ta vie nous descœuvre,
Il n'est pas bon que plus la cœuvre ;
Mais il convient que tu nous dye
De quoy tu sers et de ta vie,
Puisque céans t'es embatuz,
Et se pour vray dire es batuz :
Si n'en es-tu pas coustumier,
Tu ne seras pas le premier.

Faulx - semblant.

Sire, quant vous vient à plaisir,
Se j'en devoye mort gesir,

Je feray vostre voulenté ;
Du faire suis entalenté.
Faulx-semblant qui plus n'y atent,
Commence son sermon à tant,
Et dit à tous en audience :
Seigneurs, entendez ma sentence :
Qui Faulx-semblant voudra congnoistre ,
Si le quiere au monde ou en cloistre.
Nul lieu , fors en ces deux , ne mains ;
Mais en l'ung plus qu'en l'autre mains.
Briefment , je me vois hosteller
Là où je me puis mieulx celer :
C'est la celée bien plus seure
Que soubz la plus humble vesture.
Religieux sont moult couvers ;
Seculiers sont plus descouvers.
Si ne vueil-je mye blasmer
Religion , ne diffamer
En quelque lieu que je la truisse :
Jà religion que je puisse
Humble et loyal ne blasmeray ,
Mais pourtant jà ne l'aymeray.
J'entens de faulx religieux ,

Des felons et malicieux
Qui l'abit en veulent vestir ;
Mais leurs cueurs ne veulent mattir.
Religieux sont moult piteux ;
Jà n'en verrés ung despiteux.
Ilz n'ont cure d'orgueil ensuyvre ;
Tous se veulent humblement vivre :
Avec telz gens jà ne maindray.
Se je y demeure, me faindray :
Leur habit pourray-je bien prendre ;
Mais ainçois me laisseroye pendre
Que jà de mon propos yssisse,
Quelque chiere que j'en feisse.
Je suis avec les orgueilleux,
Les usuriers, les artilleux
Qui les mondains honneurs convoitent,
Et les grans besongnes exploitent,
Et vont querant les grans pitances,
Et pourchassent les acointances
Des puissans hommes, et les suyvent ;
Et se font povres, et se vivent
Des bons morceaulx délicieux,
Et boivent des vins précieux ;

Et la povreté ilz vous preschent ,
Et les grandes richesses peschent
Aux grans sannes et aux trainaulx.
Par mon chief ! ilz en ystra maulx.
Ne sont religieux, ne monde ;
Ilz font ung argument au monde
Où conclusion a honteuse :
C'ist à robe religieuse ,
Doncques est-il religieux.
Cest argument est vicieux ;
Il ne vault une vieille royne :
La robe ne fait pas le moyne.
Non pourtant nul n'y sçet respondre ,
Tant face hault sa teste tondre
Ou rere au rasouer de lanches ,
Qui Barat trenche en treze trenches ;
Nul ne sçet si bien distincter ,
Qu'il en ose ung seul mot tincter :
Mais en quelque lieu que je viengne ,
Ne comment que je me contiengne ,
Nul ne pense à barat, ny cas ,
Ne plus que dam Thibert le cas
N'entend qu'à souris et à ratz ,

N'entens-je riens fors à baratz.
Ne jà certes pour mon habit
Ne sçaurez en quel gens je habit :
Non ferez-vous pas aux paroles,
Jà tant soyent simples ou moles ;
Les œuvres regarder devez,
Se vous n'avez les yeulx crevez ;
S'ilz ne sont telz que ilz vous dient,
Certainement ilz vous conchient,
Quelconques robes qu'ilz en ayent,
Ne de conques estat qu'ilz soyent,
Soit clerc, soit lay, soit homme ou femme,
Soit sergent, soit abbesse ou dame.

L'Acteur,

Comme ainsi Faulx-semblant sermonne,
Amours derechief l'arraysonne,
Et dit, en rompant la parole,
Comme celle fut faulse et fole.

Le dieu d'Amours.

Qu'est-ce diable, es-tu effronté ?
Quelz gens nous as-tu cy compté ?

Peut-on trouver religion
En seculiere mansion ?

Faulx-semblant.

Ouy, Sire , et il ne s'ensuit mye
Que ceulx mainent mauvaise vie ,
Ne que pour ce leurs ames perdent ,
Qui aux draps du siecle s'aherdent ;
Car ce seroit trop grant douleur.
Bien peut en robe de couleur
Sainte religion flourir :
Plusieurs saintz a l'en vu mourir ,
Et maintes saintes glorieuses ,
Dévotes et religieuses
Qui draps communs tousiours vestirent ,
Oncques pour ce mains ne saintirent.
Et je vous en nommasse maintes ;
Mais bien presque toutes les saintes
Qui par églises sont priées
Furent chastes et mariées ,
Qui maintz beaulx enfans enfanterent ;
Les robes du siecle porterent ,
Et en celles mesmes moururent ,

Qui saintes sont, seront et furent ;
Mesmes les onze mille vierges
Qui devant Dieu tiengnent leurs cierges,
Dont on fait feste par eglises,
Furent en draps du siecle prises
Quant ilz receurent les martires :
N'encor n'en sont-elles pas pires.
Bon cueur fait la pensée bonne ;
La robe n'y toulte ne ne donne,
Et la bonne pensée l'œuvre,
Qui la religion descœuvre ;
Illec gist la religion
Selon la droite intention.

Qui de la toison du belin,
En lieu de mantel sebelin,
Sire Ysangrin affubleroit
Le loup, qui mouton sembleroit,
Puis o les brebis demourast ;
Cuidez qu'il ne les devourast ?
Jà de leur sang mains ne beuvroit,
Mais plus tost les déceveroit :
Car, puisqu'ilz ne le congnoistroient,
S'il fuyoit elles le suivroyent.

S'il est gueres de telz louveaulx
Entre ces apostres nouveaulx.
Eglise, tu es mal baillie,
Se ta cité est assaillie
Par les chevaliers de ta table.
Ta seigneurie est moult endable,
Se ceulx s'efforcent de la prendre
A qui la baillas à deffendre.
Qui la doit vers eulx garentir ?
Prinse sera sans coup sentir
De mangonnel, ne de perriere,
Sans desployer au vent baniere;
Et se d'eulx ne les vas rescourre,
Ainçois les laisse par tout courre,
Lasses mais se tu leur commandes,
Dont n'y a plus que tu te rendes,
Ou leur tributaire deviengnes
Par paix faisant, et d'eulx la tiengnes,
Se meschief ne te vient greigneur
Qu'ilz en soyent du tout seigneur.
Bien te sçaivent ores escharvir:
Par jour quierent les murs gravir;
Par nuyt ne cessent de miner,

Pensans d'ailleurs enraciner
Les entes où tu veulx fruyt prendre.
Là ne dois-tu pas attendre.
A tant me tais, si m'en retour;
Je n'en vueil plus dire à ce tour,
Se je m'en puis à tant passer,
Car trop vous pourroye lasser.

Mais bien vous vueil convenancer
De tous voz amys avancer,
Par quoy ma compaignye vueillent;
Si sont-ilz mors s'ilz ne m'accueillent,
Et m'ameye aussi serviront,
Ou jà par dieu n'en chevront;
Car, sans faillir, traistre suis-jé,
Et pour larron m'a Dieu jugé.
Parjure suis, et si ma fin
Sçait-on envys devant la fin:
Car plusieurs par moy mort reçurent,
Qui onc mon barat n'apperçurent;
Qui l'apparcevra, s'il est sage,
Garde s'en, ou c'est son dommage.
Mais tant forte est la decevance,
Que trop est grief l'apparcevance :

Car Protheus , qui se souloit,
Muer en tout ce qu'il vouloit,
Ne sçeut onc tant barat, ne guille
Que je fais ; car oncques en ville
N'entray où je fusse congneu ,
Tant y fusse n'ouy ne veu.

Comment le traistre Faulx-semlant
Si va les cueurs des gens emblant,
Pour ses vestemens noirs et gris,
Et pour son viz pasle amaisgris.

Trop sçay bien mes habitz changier,
Prendre l'ung et l'autre estrangier :
Or suis chevalier, or suis moyne ;
Or suis prélat, or suis chanoyne ;
Or suis clerc, et autre heure prestre ;
Or suis disciple, et or suis maistre ;
Or chastellain, or forestiers :
Briefment, je suis de tous mestiers.
Ores suis prince, or suis paiges ;
Or sçay par cueur triestous langaiges ;
Autre heure suis vieil et chenu ,
Or suis-je jeune devenu ;

Or suis Robert, or suis robin ;
Or cordelier, or jacobin.
Si prens pour faire ma compaigne
Qui me soulace et acompaigne,
C'est dame Abstinence contrainte,
Qui porte desguyseure mainte,
Si comme il luy vient à plaisir
Pour accomplir le sien desir.
Autre heure vestz robe de femme ;
Or suis damoiselle, or suis dame ;
Or suis nonnain, or suis abbesse ;
Or suis novice, or suis professe ;
Et vais par toutes régions
Cherchant toutes religions.
Mais de religion, sans faille,
J'en lais le grain et prens la paille ;
Pour gens embacler en abit,
Je n'en quiers sans plus que l'abit.
Que vous diroye ? en telle guyse
Comme il me plaist je me desguyse ;
Moult est en moy tourné le vers,
Trop sont les faitz auxditz divers.
Et si fais cheoir dedans mes pieges

Le monde par mes privileges ;
Et puis confesser et absouldre ,
Ce ne me peut nul prélat touldre ,
Toutes gens où que je les truisse ,
Ne sçay prélat nul qui ce puisse ,
Fors l'apostole seulement
Qui fit cest establissement.

Mais , pour ce que confès doit estre
Chascun et chascune à son prestre ,
Une fois l'an , dit l'escripture ,
Ains qu'on luy face sa droicture :
Car nous avons ung privilege
Qui de plusieurs faitz les allege ;
S'il luy plaist, il pourra lors dire :
En confession vous dy, Sire,
Que cil à qui je fuz confez
M'a allegé de tous mes faiz ,
Absolu m'a de mes pechiés
Dont je me sentoye entachiés ;
Ne je n'ay pas intencion
De faire autre confession
Que celle que je luy ay dicte :
Si m'en clamez pour celle quicte ,

Et vous en tenez appayés,
Quelque gré que vous en ayés ;
Car se bien vous l'avez juré ,
Je n'en craings prelat ne curé
Qui de confesser me contraigne
Autrement que je ne m'en plaigne ;
Car je m'en ay bien à qui plaindre :
Vous ne m'en povez pas contraindre ,
Ne faire force , ne troubler
Pour ma confession doubler :
Ne si n'ay pas affection
D'avoir double absolucion.
Assez en ay de la premiere ;
Si vous quicte ceste derniere ;
Deslyé suis, ne puis nyer ,
Ne me povez plus deslyer :
Car cil qui le pover y a ,
De tous lyens me deslya ;
Et se vous m'en osez contraindre ,
Si que de vous me voise plaindre ,
Jà les juges impériaux ,
Roys, prélatz, ne officiaux ,
Par moy ne tiendront jugement ;

Je m'en plaindray tant seulement
A mon bon confesseur nouvel,
Qui n'est pas mon frere Louvel:
Car forment se courrouceroit
Qui par tel nom l'appelleroit,
Ne jà n'en prendroit patience
Qu'il n'en print cruelle vengeance;
Son povoir au moins en feroit:
Jà pour Dieu ne me laisseroit;
Et, se jurer l'ose et pleuvir,
Se sçaura bien de vous chevir;
Et se m'aist Dieu et saint Jaques,
Se vous ne me voulez à Pasques
Donner le corps nostre Seigneur,
Sans vous faire presse greigneur,
Je vous lairray sans plus attendre,
Et l'iray tantost de luy prendre;
Car suis hors de vostre dangier,
Si me vueil de vous estrangier.
Ainsi le peut cil confesser
Qui veult son provoire laisser;
Et se le prestre me refuse,
Je suis prest que je l'en accuse,

Et de luy punir en tel guyse ,
Que luy feray perdre l'église :
Et qui de tel confession
Entend la consécucion ,
Jamais prestre n'aura puissance
De congnoistre la conscience
De celluy dont il n'a cure.
C'est contre la sainte escripture ,
Qui commande au pasteur honneste
Congnoistre le dueil de sa beste ;
Mais povres femmes , povres hommes ,
Qui de deniers n'ont pas grans sommes ,
Veulx-je bien aux prélatz laisser
Et aux curés à confesser ;
Car ceulx riens ne me donneroyent.

Le dieu d'Amours.

Pourquoy ?

Faulx-semblant.

Pour ce qu'ilz ne pourroyent ,
Comme chétives gens et lasses ;
Si que j'auray les brebis grasses ,
Et les pasteurs auront les maisgres ,
Combien que ce mot leur soit aigres.

Et se prélatz veulent groucer,
Car bien se devront courroucer
Quant si perdront leurs grasses bestes :
Tel coup leur donray sur les testes,
Que je leur feray telles bosses
Qu'ilz en perdront mitres et crosses.
Ainsi les ay tous conchiez,
Tant suis fort privilegiez.

L'Acteur.

Si se veult taire Faulx-semlant ;
Mais Amours ne fait pas semblant
Qu'il soit ennuyé de l'ouyr ;
Ains luy dit, pour eulx esjouyr :

Le dieu d'Amours.

Dy-nous plus speciaulment
Comment tu sers desloyaulment :
Ne n'ayes pas du dire honte ;
Car, com ton habit nous monstre,
Tu sembles estre ung saint hermite.

Faulx-semlant.

C'est voir, mais je suis ypocrite.

Le dieu d'Amours.

Et si vas preschant abstinence.

Faulx - semblant.

C'est voir, mais je remplis ma pense
De bons morceaulx et de bons vins,
Telz comme il affiert à devins.

Le dieu d'Amours.

Tu vas preschant la povreté.

Faulx - semblant.

Voire, et si suis riche à planté;
Mais, combien que povre me faigne,
Nul povre je ne contredaigne.
J'aymeroye mieulx l'acointance
Cent mille fois du roy de France
Que d'ung povre, par nostre Dame!
Posé qu'il eust aussi bonne ame.
Quant je voy tous nudz ces truans
Trembler, sur ces fumiers puans,
De froit, de fain crier et braire,
Ne m'entremetz de leur affaire.
S'ilz sont en l'ostel-Dieu portez,
Ne seront par moy confortez;
Car d'une ausmone toute seule
Ne me paistroyent-ilz pas la gueule.

Ilz n'ont pas vaillant une seiche :
Que donra qui son coutel leiche ?
Mais d'un riche usurier malade
La visitance est bonne et sade :
Celluy vois-je réconforter ,
Car j'en croy deniers apporter ;
Et se la male mort l'enosse ,
Je le conduys jusqu'en la fosse.
Et s'aucun vient qui me repreigne
Pourquoy du povre me refraigne ,
Sçavez-vous comment j'en eschappe ?
Je fais entendant par ma chappe ,
Que le riche est plus entachiés
Que n'est le povre de pechiés ,
Et a plus besoiing de conseil ,
Pour ce y vois luy donner conseil.

Mais quoy ! nonobstant la perté ,
Reçoit l'ame en sa poverté ,
Comme elle fait en grant richesse :
L'une et l'autre également blesse ;
Car ce sont deuz extremitéz
Que richesses et povretez.
Le moyen a nom Suffisance :

Là gist de vertu l'abondance ;
Car Salomon tout au délivre
Nous en escript en ung sien livre
Qui des Paraboles a tiltre ,
Tout droit au trentiesme chapiltre :
Garde - moy, Dieu, par ta puissance
De richesse et de mendiance.
Car riche homme, quant il s'adresse
A trop penser à sa richesse ,
Tant met son cueur en la folie ,
Que son créateur en oublie.
Cil que mendicité guerroye ,
De pechié comme le guerroye ,
Envys advient qu'il ne soit lyerres
Ou parjure, ou Dieu est mentierres;
Et Salomon dit de par luy
La lettre dont je vous parle huy ;
Et puis bien jurer sans délay ,
Qu'il n'est escript en nulle loy ,
(Au moins n'est-il pas en la nostre)
Que Jesu - Christ ne si apostre ,
Tant comme ilz allerent par terre ,
Fussent oncques veus leur pain querre ;

Car mendier pas ne vouloyent,
Et ains preschier bien souloyent.
Jadis par Paris la cité,
Les maistres en divinité
Si peussent-ilz bien demander
De plain povoir, sans truander;
Car, de par Dieu, pasteurs estoyent;
Et des ames la cure avoyent:
Mesmes après la mort leur maistre,
Si commencerent-ilz à estre
Tantost laboureurs de leurs mains;
De leur labeur, ne plus ne moins,
Reçoivoyent-ilz leur substance,
Et vivoyent-ilz en patience;
Et se demourant en avoyent,
Aux autres povres le donnoyent,
N'en fondoyent palais ne sales,
Ains gisoyent en maisons sales.

Puissant homs doit, bien le recors,
Aux propres mains du propre corps
En labourant querre son vivre,
S'il n'a dont il se puisse vivre,
Combien qu'il soit religieux,

Et de servir Dieu curieux :
Et aussi faire le convient,
Fors ès cas dont il me souvient,
Que bien racompter vous sçauray,
Quant temps du racompter auray.
Encore devroit-il tout vendre,
Et du labour sa vie prendre,
S'il est bien parfait en bonté:
Ce m'a l'escripture compté.
Car qui oyseus hante autrui table,
Il est flateur, ou sert de fable.
N'il n'est pas, ce sachiés raison,
D'excuser soy par oraison :
Car il convient en toute guise
Entrelaisser de Dieu servise
Pour les autres necessitez.
Mangier convient, c'est veritez,
Et dormir, et faire autre chose ;
Nostre oraison lors se repose :
Aussi se convient-il retraire
D'oraison pour son labour faire ;
Car l'escripture s'y accorde
Qui la vérité en recorde.

Et si deffend Justiniens
Qui fist noz livres anciens,
Que nul homme, en nulle maniere,
Puissant de corps, son pain ne quiere
Puisqu'il le treuve où en gaigner;
On le devroit mieulx enchaîner,
Ou en faire en appert justice,
Que soubstenir en tel malice.
Ne font pas ce que faire doyvent
Ceulx qui telz aumosnes reçoivent,
S'ilz n'en ont estroit privilege
Qui de la paine les allege;
Mais ne cuide qu'il soit à euz
Se le prince n'en est deceuz;
Ne si ne cudent pas sçavoir
Qu'ilz le puissent par droit avoir.
Si ne fais-je pas terminance
Du prince ne de sa puissance;
Ne par mon dit ne vueil comprendre
S'il le peut en ce cas entendre;
De ce ne me dois entremettre:
Mais je croy bien selon la lettre,
Les aumosnes qui sont deuës

Aux lasses gens povres et nuës,
Faibles et vieulx et meshaignez,
Par qui pains ne sont plus gaignez,
Pour ce qu'ilz n'en ont la puissance :
Et qui les mangue en leur grevance,
Il les mangue à son damnement,
Se cil qui fist Adam ne ment.

Et sachiez, quant que Dieu commande
Que preud'homme tant qu'il a vende
Et donne aux povres et le suive,
Pourtant ne veut-il pas qu'il vive
Pour luy servir en mendiance :
Ce ne fut oncques sa sentence ;
Mais entend que de ses mains œuvre,
Et qu'il le suive par bonne œuvre.
Car saint Pol commanda trouver
Aux apostres pour recouvrer
Leurs necessitez et leurs vies,
Et leur deffendoit truandies,
En disant : De voz mains œuvrez,
Jà sur autruy ne recourez.
Ne vouloit que riens demandassent
A quelzconques gens qu'ilz preschassent,

Ne que l'evangile vendissent :
Ains doubtoit que s'ilz requerissent ,
Qu'ilz ne tollissent au requerre ;
Car ilz sont maintz hommes en terre
Qui pour ce donnent , à voir dire ,
Qu'ilz ont honte de l'escondire ,
Ou le requerant leur ennuye ,
Et donnent pour ce qu'il s'enfuye.
Et sçavez que ce leur prouffite ;
Le don perdent et le merite.
Quant les bonnes gens cy oyoyent
Le sermon saint Pol, luy prioyent
Pour Dieu qu'il vouldist du leur prendre :
Jà n'y voulut la main tendre ;
Mais du labeur des mains prenoit
Ce dont sa vie soubstenoit.

Amours.

Dy-moy doncques comment peut vivre
Fort homs de corps qui Dieu veult suivre ,
Puisqu'il a tout le sien vendu
Et aux povres Dieu despendu ,
Et veult tant seulement orer

Sans jamais de mains labourer.
Le peut-il faire ?

Faulx-semblant.

Ouy.

Amours.

Comment ?

Faulx-semblant.

S'il entroit, selon le comment
De l'escripture, en abbaye
Qui fust de propre bien garnye ;
Comme sont ores ces blancs moynes,
Ces noirs et ces riglez chanoynes,
Ceulx de l'Hospital, ceulx du Temple :
Car j'en puis bien causer exemple ;
Et il y print sa soubstenance,
Car là n'a point de mendiance.
Non pourtant les moynes labeurent,
Et puis au Dieu service queurent ;
Et pour ce qu'il fust grant discorde
En ung temps dont je me recorde,
Sur l'estat de mendicité ;
Brief vous sera cy recité

Comment peut homs mendiant estre ,
Qui n'a dont il se puisse paistre :
Les cas en orrés tire à tire ,
Si qu'il n'y aura que redire ,
Malgré les felonnesses jangles ;
Car vérité ne quiert nulz angles ,
Si pourray - je bien comparer
Quant onc osay tel champ arer.

L' Acteur.

Faulx - semblant dit cy vérité
De tous cas de mendicité.

Cy sont les cas especiaulx ;
Car si l'homme est si bestiaulx
Qu'il n'ayt de nulle mestier science ,
Ne n'en desire congnoissance ,
A mendicité se peut traire
Tant qu'il saiche aucun mestier faire ,
Dont il puisse sans truandie
Bien loyaulment gagner sa vie ;
Ou se cil labourer ne sçeust
Pour la maladie qu'il eust ,
Ou pour vieillesse ou pour enfance ,

Trouver se peut en mendiance;
Ou s'il a trop par aventure
D'accoustumée nourriture
Vescu délicieusement,
Les bonnes gens piteusement
En doyvent lors prendre pitié,
Et le souffrir par amityé
Mendier et son pain querir,
Non pas laisser de fain mourir :
Ou s'il a d'ouvrer la science ,
Et le vouloir et la puissance ,
Prêt de labourer bonnement ,
Mais ne trouve pas prestement
Qui labourer faire le vueille
Pour riens qu'il saiche faire ou seulle ,
Bien peut lors par mendicité
Purchasser sa nécessité :
Ou s'il a son labeur gaigné,
Mais il ne peut de son gaigné
Suffisamment vivre sur terre ,
Bien se peut lors mettre à pain querre,
Et d'huys en huys partout tracer
Pour le remenant purchasser :

Ou s'il veult pour la fain deffendre
Quelque chevalerie emprendre,
Ou soit d'armes, ou de lectures,
Ou d'autres convenables cures,
Se povreté le va grevant,
Bien peut, comme j'ay dit devant,
Mendier tant qu'il puisse ouvrer
Pour ses necessitez trouver.
Mais qu'il ouvre de mains ytieulx,
Non pas de mains spiritueulx,
Mais de mains du corps proprement,
Sans mettre double entendement
En tous ces cas et en semblables,
Se plus en trouvez raisonnables
Sur ceulx que cy presens vous livre.
Qui de mendicité veult vivre,
Faire ne le peut autrement,
Se cil de Saint-Amour ne ment,
Qui disputer souloit et lire
Et preschier de ceste matire
A Paris, avec les devins
Jà ne mendiast pains ne vins,
S'il n'avoit en sa vérité

L'acord de l'université
Et du peuple communément,
Qui oyoyent son preschement.
Nul preud'homme doit refuser,
Vers Dieu ne se peut excuser.
Qui groucer en voudra si grouce,
Qui courroucer si s'en courrouce;
Car je n'en mentiroye mye
Se j'en devoie perdre la vie,
Ou estre mys contre droicture
Comme saint Pol en chartre obscure,
Ou estre banny du royaulme
A tort, comme fut maistre Guillaume
De Saint-Amour, que ypocrisie
Fist exiller, par grant envie.

Ma mere en exil le chassa,
Le vaillant homme tant brassa
Pour vérité qu'il soubstenoit.
Vers ma mere trop mesprenoit,
Pour ce qu'il fist ung nouvel livre
Où sa vie fist toute escrivre;
Et vouloit que je renyasse
Mendicité et labourasse,

Se je n'avoie de quoy vivre ;
Bien me povoit tenir pour yvre,
Car labourer ne me peut plaire,
De labour nul n'ay-je que faire :
Trop a grant paine à labourer ;
Mieulx veulz devant les gens orer,
Et affubler ma regnardie
Du mantel de papelardie.

Le dieu d'Amours.

Qu'est-ce , diable ! quel est ton dit ?
Qu'est-ce que tu as icy dit ?

Faulx-semblant.

Quoy ?

Amours.

Grans desloyaultez appertes.
Donc ne crains-tu pas Dieu ?

Faul-semblant.

Non, certes.

Qu'envis peut à grant chose attaindre
En ce siecle qui Dieu veult craindre ;
Car les bons qui du mal eschivent,
Et loyaulment du leur se vivent,

Et qui selon Dieu se maintiengnent,
Envys d'ung pain à autre viengnent.
Telz gens boyvent trop de mal aise :
N'est vie qui tant me desplaie.
Mais regardez que de deniers
Ont usuriers en leurs greniers,
Faulx monnoyers, attermoyeurs,
Baillifz, bedeaux, prevostz, mayeurs,
Et procureurs et advocatz,
Dont les aucuns en plusieurs cas
Vivent de mauvaise rapine.
Le menu peuple les encline ;
Et ceulx comme loupz les devourent,
Trestous sur les povres gens courent :
N'est qui despouiller ne les vueille,
Tous s'affublent de leur despueille,
Et tous de leurs substances hument,
Sans eschaulder tous vifz les plument.
Le plus fort le plus foible robe ;
Mais je qui vestz ma simple robe,
Lobe les lobez et lobez et lobeurs,
Robe les robez et robeurs.
Par ma lobe entasse et amasse

Maint tresor en tas et en masse,
Qui ne peut pour riens affondrer ;
Car, se j'en fais palais fonder,
Et acomplir tous mes délitz
De compaignies en délitz,
De tables plaines d'entremez,
Car je ne vueil autre vie, mès
Reçoy mon argent et mon or ;
Car, ains que soit vuyd mon tresor,
Deniers me viennent à resours ;
Ne fais-je bien tumber ses ours.
En acquerre est toute m'atente ;
Mieulx vault mon pourchas que ma rente.
S'on me devoit tuer ou battre,
Si me vueil-je par tout embatre ;
Et ne querroye-je jà cesser
De ces empereurs confesser,
Ou roys, ou ducz, barons ou contes :
Mais de povres gens sont-ce hontes ;
Je n'ayme tel confession,
Et n'est pour autre occasion
Que n'ay cure de povre gent ;
Leur estat n'est ne bel ne gent.

Ces emperieres, ces duchesses,
Ces roynes, et ces baronnesses ;
Ces autres dames palatines,
Ces abbesses et ces beguynes,
Ces baillives, ces chevalieres,
Ces bourgeoises cointes et fieres,
Ces nonnains et ces damoiselles
Pour qu'ilz soient jeunes et belles,
Soient nuës ou bien parées,
Jà ne s'en yront esgarées ;
Et pour le saulvement des ames,
J'enquiers des seigneurs et des dames,
Et de trestoutes leurs mesgnies,
Leurs proprietiez et leurs vies,
Et leur fais croire et metz ès testes,
Que leurs prestres curez sont bestes
Envers moy et mes compaignons :
Dont moult a de maulvais guygnons
A qui je sçay, sans riens celer,
Les secrets des gens réveler ;
Et eulx aussi tous me revelent
Qui riens du monde ne me celent.
Et pour les felons parcevoir

Qui ne font que gens décevoir,
Parole vous diray-je cy
Que nous lisons de saint Macy,
C'est assavoir l'evangelistre,
Au vingt et troisieme chapistre,
Sur la chaire de Moysi,
Car la glose le dit ainsi ;
C'est le testament ancien,
Ce dient Scribe et Pharisien,
Ce sont les faulses gens mauldictes
Que la lettre appelle ypocrites :
Faictes ce qu'ilz sermonneront,
Et non mye ce qu'ilz feront.
Du bien dire ne sont pas lent,
Mais du faire n'ont nul talent ;
Ilz lyent aux gens decevables
Griefz faiz qui ne sont pas portables,
Et sur leurs espaulles leur posent ;
Mais à leur doy nouer ne l'osent.

Amours.

Pourquoy non ?

Faulx-semblant.

Pour ce qu'ilz ne veullent,

Car les espaulles souvent seulent
Aux porteurs des faiz douloir;
Pour ce fuyent-ilz tel vouloir.
S'ilz font œuvres qui bonnes soyent,
C'est affin que les gens les voyent;
Leurs filatieres eslargissent,
Et leurs fimbries engrandissent,
Et aiment des sieges aux tables
Les plus haults et plus honorables,
Et les premiers des synagogues
Com sires orgueilleux et rogues,
Et aiment bien qu'on les salue
Quant ilz trespasent par la rue,
Et veulent estre appelez maistre,
Ce qu'ilz ne devroyent pas estre.
Car l'evangile va encontre
Qui leur desloyaulté démonstre.

Une autre coustume en avons
Sur ceulx qui contre nous sçavons;
Trop les voulons forment hayr,
Et tous par accord envahyr.
Ce que l'ung hayt, les autres héent,
Trestous à le confondre béent.

Se nous voyons qu'il puist conquerre
Par quelque gent honneur en terre ,
Prébendes ou pofessions,
A sçavoir nous estudions
Par quelque eschielle il peut monter;
Et pour le mieulx prendre et dompter,
Par trayson le diffamons
Vers tous, puis que point ne l'aymons :
De l'eschelle les eschellons
Luy coupons, ainsi les pillons
De ses amys, qu'il n'en sçaura
Jà mot quant perdu les aura.
Car s'en apert nous les grevions,
Pour certain blasmés en serions.
Et si fauldrions à nostre esme ;
Car se nostre entention pesme
Sçavoit cil, il se deffendrait,
Si que l'on nous en reprendrait.

Si l'ung de nous a grant bien fait ,
Pour nous tous le tenons à fait ;
Voyre par Dieu s'il le faignoît,
Ou sans plus vanter s'en daignoît
D'avoir avancés aucuns hommes,

Tous de ce fait parsonniers sommes,
Et disons, bien sçavoir devez,
Que telz sont par nous eslevez ;
Et pour avoir des gens louenges,
De riches hommes par losenges
Impetrons que lettre nous doignent,
Qui la bonté de nous tesmoygnent ;
Si que l'en croye par le monde
Que vertu tout en luy habonde,
Et tousiours pøvres nous faignons ;
Mais comment que nous nous plaignons,
Nous sommes, et vous fait sçavoir,
Ceulx qui tout ont sans riens avoir.
Se je m'entremetz de courtages,
Je faix paix, je joingtz mariages,
Sur moy prens excusations,
Et vois en procurations :
Messagier suis et fais enquestes
Qui ne me sont pas trop honnestes :
Les autres besoignes traictier
Ce m'est ung très-plaisans mestier ;
Et se vous avez riens à faire
Vers ceulx entour que je repaire,

Dictes-le moy, c'est chose faicte,
Si-tost que la m'aurez retraicte,
Pour ce que m'avez bien servy,
Mon service avez desservy.
Mais qui chastier me voudroit,
Tantost ma grace se touldroit :
Je n'ayme l'homme ne ne pris
Par qui je suis en riens repris.
Les autres vueil-je tous reprendre,
Mais ne vueil leur reprinse entendre ;
Car je qui les autres chasty,
N'ay mestier d'estranges chasty.

Si n'ay mès cure d'ermitages :
J'ay laissé desers et bocages ,
Et si quitte à saint Jean-Baptiste
Du desert et manoir et giste ;
Trop par estoye loing gettez.
Es bourgs, ès chasteaulx, ès citez
Fais mes sales et mes palais,
Où l'en peut courre à plain alays ;
Et dy que je suis hors du monde,
Mais je m'y plonge et m'y affonde,
Et m'y aise, et m'y baigne et noë

Mieulx que nul poisson de sa noë.
Je suis des varletz Antechrist,
Des larrons dont il est escript
Qui ont les habitz de saintise,
Et vivent en telle faintise ;
Dehors semblons aigneaulx pitables,
Dedans sommes loupz ravissables,
Si environs nous mer et terre
A tout le monde avons prins guerre,
Et voulons du tout ordonner
Quelle vie on y doit mener ;
S'il y a chasteaulx ne citez
Où bougres soyent recitez,
Mesmes s'ilz estoyent de Millan,
Car aussi les en blasme l'en :
Ou se mis l'homme oultre mesure
Vendre à terme on preste à usure,
Tant est d'acquérir envieux !
Ou s'il est trop luxurieux,
Ou larron, ou simoniaulx,
Soit prevost ou officiaulx,
Ou prélat de jolie vie,
Ou prestre qui tienne s'amie,

Ou vieilles putains hostellieres,
Ou maqueraulx ou bordellieres,
Ou reprins de quelconque vice
Dont on devroit faire justice :
Par trestous les saintz qui l'en proye ,
S'il ne se deffend de lemproye ,
De luz, de saumon ou d'anguille,
S'on les peut trouver en la ville,
Ou de tartres ou de flaons,
Ou de fromages angelons ,
Qu'aussi est se moult bel jouel ;
Ou la poire de caillouel,
Ou d'oysons gras ou de chappons
Dont par les gueulles nous frappons ;
Ou s'il ne fait venir en haste
Chevreaulx lardez, connils en paste ,
Ou de porc au moins une longe ,
Il aura de corde une alonge ,
A quoy on le menra brusler ,
Si que l'on l'orra bien hurler
D'une grant lieue tout entour :
Ou sera prins et mis en tour ,
Pour estre tousiours enyvré ,

S'il ne nous a bien procuré ;
Ou sera pugny du meffait,
Plus je croy qu'il n'aura meffait.

Mais il se tant d'engin avoit
Qu'une grant tour faire sçavoit,
Ne luy chaulsist jà de pierre,
Fust sans compas et sans esquierre,
Mesmes de motes ou de fust,
Ou d'autre chose quelque fust ;
Mais que cil eust dedans assez
De biens temporelz amassez,
Et dressast sur une pierriere,
Qui getast devant et derriere
Et de deux costes ensement
Encontre nous espesement,
Telz cailloux que m'oyez nommer,
Pour soy faire bien renommer ;
Et getast à grans mangonneaulx
Vins en bariz et en tonneaulx,
Ou grans sacz de centaine livre,
Tost en pourroit estre délivre ;
Et s'il ne trouve telz pitances,
Estudie en équipolences,

Et délaïsse lieulx et fallaces,
Si bien n'en cuyde avoir noz graces;
Ou tel tesmoing luy porterons
Que tout vif ardre le ferons,
Ou luy donrons tel pénitence
Qui vauldra pis que la pitance.

Jà ne les congnoistrez aux robes
Les faulx traistres tous plains de lobes:
Les faitz vous convient regarder,
Se d'eulx vous voulez bien garder;
Et se ne fust la bonne garde
De l'université qui garde
Le chief de la Crestienté,
Tout eut esté bien tormenté,
Quant, par maulvaise intention,
En l'an de l'incarnation
Mille deux cens cinq et cinquante,
(N'est homs vivant qui m'en démente)
Fut baillé, et c'est chose voire,
Pour prendre commun exemplaire
Ung livre de par le grant Diable,
Dit l'Evangile pardurable,
Que le saint Esperit ministre,

Si comme il apparut au tiltre,
Ainsi est-il intitulé,
Bien est digne d'estre brulé.
A Paris n'eust homme ne femme
Au parvis, devant Nostre-Dame,
Qui lors bien avoir ne le peust
A transcrire, se bien luy pleust :
Là trouva par grans mesprisons
Maintes telles comparaisons.
Autant que par sa grant valeur
Soit de clarté, soit de chaleur,
Surmonte le soleil la lune
Qui trop est plus trouble et plus brune,
Et le noyau des noys la coque.
Ne cuydez pas que je vous moque ;
Sur m'ame, le vous dy sans guille :
Tant surmonta ceste Evangille
Ceulx que les quatre evangelistres
Jesu - Christ firent à leurs tiltres.
De telz comparaisons grant masse
Y trovast-on, que je trespasse.
L'université, qui lors yere
Endormie, leva la chiere,

Du bruit du livre s'esveilla,
Donc puis gueres ne someilla ;
Ains s'arma pour aller encontre,
Quant apparçeut l'horrible monstre
Toute preste de batailler,
Et du livre au juge bailler.
Mais ceulx qui là le livre mirent,
Saillirent sus et le reprirent,
Et se hasterent de mussier;
Car ne le sçeurent tant mussier
Par espondre ne par gloser
A ce qu'il vouloit proposer,
Contre les paroles mauldictes
Qui en ce livre sont escriptes.
Or ne sçay qu'il en adviendra,
Ne quel chief ès livre tiendra,
Mais encor luy convient attendre
Tant qu'ilz le puissent mieulx deffendre.
Ainsi Antechrist attendrons,
Tous ensemble à luy nous rendrons :
Ceulx qui ne s'y voudront aherdre,
La vie leur conviendra perdre.
Les gens encontre eulx esmouvrons

Par les baratz que nous trouvrons,
Et les ferons desglavier,
Ou par autre mort devier,
Puisqu'ilz ne nous voudront ensuivre,
Qu'il est ainsi escript au livre,
Qui ce racompte et signifie
Tant comme Pierre ait seigneurie,
Que ne peut Jehan monstrier sa force.
Or vous ay dit du sens l'escorce
Qui fait l'intention mucer;
La nouvelle vous vueil noncer.
Par Pierre vueil le pape entendre,
Et les clercs séculiers comprendre;
Qui la loy Jesu-Christ tendront
Et garderont et deffendront
Contre trestous les empescheurs :
Et par Jehan entens les prescheurs
Qui diront qu'il n'est loy tenable
Fors l'Evangile pardurable,
Que le Saint-Esperit envoie
Pour mectre gens à bonne voye :
Par la force de Jehan entent
La grace dont se va vantant

Qui veult les prescheurs convertir
Pour eulx faire à Dieu revertir.
Moult y a d'autres diableries
Commandées et establies
En ce livre que je vous nomme ,
Qui sont contre la foy de Romme,
Et se tiennent à Antechrist,
Comme je treuve au livre escript.
Lors occiront et feront guerre
A ceulx de la partie Pierre ;
Mais jà n'aurons pover d'abatre,
Ne pour occire, ne pour batre
La loy pierre je vous plevis,
Qu'il n'en demeure assez de vifz
Qui tousiours bien la maintiendront,
Tant que tous en fin y viendront;
Et sera la loy confonduë
Qui par Jehan est jà entenduë.
Mais je ne vous en vueil plus dire,
Car trop esloingne ma matire :
Mais se ce livre fust passez
En greigneur estat, fusse assez;
Si ay jà moult de grans amys

Qui en grant estat m'ont jà mis.
De tout le monde emperiere
Barat mon seigneur et mon pere,
Ma mere en est empereïs.
Malgré qu'en ait le Saint-Espris,
Nostre puissant lignage regne :
Nous regnons ores en chascun regne ;
Et bien est droit que nous regnons,
Car trestout le monde tenons ,
Et sçavons si les gens déçoivre ,
Qu'on ne s'en peut apparçoivre ;
Ou s'il le sçet apparcevoir,
N'en ose-il descouvrir le voir :
Mais cil en l'yre Dieu se boute
Qui plus que Dieu mes freres doubte ;
N'est pas en foy bon champion
Qui craint tel simulation ,
Ne qui veult paine refuser,
Qui puist venir d'eulx accuser :
Tel homs ne veult entendre voir ,
Ne Dieu devant ses yeulx avoir ;
Si l'en punira Dieu sans faille.
Mais ne m'en chault comment il aille,

Puisque l'amour avons des hommes ,
Pour si bonnes gens tenuz sommes ,
Que de reprendre avons le pris ,
Sans estre de nulluy repris.

 Quelz gens doit-on donc honnorer ,
Fors nous qui ne cessons d'orer
Devant les gens apertement ,
Tant soit-il derriere autrement ?
Est-il plus grant forcenerie
Que d'exaucer chevalerie ,
Et d'aymer gens nobles et cointes
Qui robes ont gentes et cointes ?
S'ilz sont telz comme ilz apparent ,
Combien que nectement se parent ,
Que leur dit s'acorde à leur fait ,
N'est-ce grant dueil ne grant meffait ,
S'ilz ne veulent estre ypocrites ?
Telles gens soient maledictes ;
Jà certes ne les aymerons ,
Mais beguins à grans chapperons ,
Aux chieres basses et alizes ,
Qui ont ces larges robes grises
Toutes fretelées de crottes ,

Houseaulx francis et larges bottes,
Qui ressemblent bource à cailler :
A ceulx doivent princes bailler
A gouverner eulx et leurs terres,
Ou soit par paix, ou soit par guerres :
A ceulx se doit prince tenir
Qui veult à grant honneur venir ;
Et s'ilz sont autres qu'ilz ne semblent,
Qu'ainsi la grace du monde emblent,
Là me vueil embatre et fichier,
Pour décevoir et pour trichier.
Si ne vueil-je pas pour ce dire
Que l'en doye humble habit despire,
Mais que dessoubz orgueil n'abit :
Nul ne doit hayr pour habit
Les povres qui en sont vestuz ;
Mais Dieu ne prise deux festuz,
S'il dit qu'il a laissé le monde
Et de gloire mondaine habonde,
Et de delices veult user.
Qui peut tel beguin excuser,
Tel papelart quant il se rend
Puis va mondains délitz querant,

Et dit que tous les a laissiez,
Et il en veult estre engraissez :
C'est le matin qui gloutement
Retourne à son vomissement ;
Car à vous n'osay-je mentir,
Mais se je pouvoye sentir
Que vous point ne l'apparçussiez,
Là mensonge au poing vous eussiez,
Certainement je vous mocquasse,
Jà pour pechié ne le laissasse ;
Si vous pourroys-je bien faillir,
Se vous m'en deviez mal baillir.

L'Acteur.

Le dieu se rit de la merveille ;
Chascun d'eulx s'en rit à merveille ,
Et dient : Vecy bons sergens ,
Où bien se doyvent fier gens.

Le dieu d'Amours.

Faulx-semblant, dist Amours, dis-moy,
Puisque de moy tant t'aprivoy,
Qu'en ma court tant de pouvoir as,

Que roy des ribaulx y seras ,
Me tiendras-tu ta convenance ?

Faulx-semlant.

Ouy, je le jure, et convenance ;
N'onc n'eurent sergent plus loyal
Vostre pere ne vostre ayal.

Amours.

Comment ! c'est contre ta nature.

Faulx-semlant.

Mettez-vous en à l'avanture ;
Car se plaiges en requerez ,
Jà plus assure vous n'en serez ,
Non pas se j'en bailloye hostages ,
Ou lettres, ou tesmoings, ou gages ;
Car, à tesmoings vous en appel ,
On ne peut oster de sa pel
Le loup tant qu'il soit escorchié ,
Jà tant n'est batu ne torchié.
Cuidez que ne triche ne lobe ,
Pourtant que je vezz simple robe ,
Soubz qui j'ay maint grant mal œuvré ,
Jà par Dieu mon cueur n'en mouvré ;

Et se j'ay chiere simple et coye,
Que de mal faire me recroye,
M'amyie contrainte Abstinence
A besoing de ma pourveance:
Pieçà fust morte ou mal baillie,
S'elle ne m'eust en sa baillie;
Laissez-nous luy et moy chevir.

Amours.

Or soit : je t'en croy sans pleuvir.

L'Acteur.

Et le larron, en ceste place,
Qui de trahyson eust la face,
Blanc dehors et dedans noircy,
S'agenouilla et l'en mercy.

Le dieu d'Amours.

Donc n'y a fors de l'atourner,
Dist lors Amours, sans séjourner;
Sus à l'assault appertement.
Lors s'arment tous communément
De telz armes comme armer deurent.
Armez sont; et quant armez furent,
Si saillent sur tous abrivez.

Au fort chastel sont arrivez,
Dont jà n'entendent à partir
Tant que tous y seront martir,
Ou qu'il soit prins ains qu'ilz se partent.
Leur bataille en quatre parts partent :
Si s'en vont en quatre parties
Comme leurs gens eurent parties,
Pour assaillir les quatre portes
Dont les gardes n'estoyent pas mortes,
Ne malades ne paresseuses,
Mais treffortes et vigoureuses.

Comment Faulx-semblant cy sermonne
De ses habitz, et puis s'en torne,
Luy et Abstinence contrainte,
Vers Malle-Bouche, tout par fainte.

Or vous diray la contenance
De Faulx-semblant et d'Abstinence,
Qui contre Malle-Bouche vindrent ;
Encontre eulx ung parlement tindrent,
Sçavoir comment se contiendroyent,
Ou se congnoistre se feroient,
Ou s'ilz yroyent déguysé.

Si ont par accord advisé
Qu'ilz s'en yront en tapinage,
Ainsi comme en pelerinage,
Comme gent très-pieuse et sainte.
Tantost Abstinence contrainte
Vest une robe cameline,
Et s'atourne comme beguine,
Et eut d'ung large couvrechief
Et d'ung blanc drap couvert son chief :
Son pseaultier mye n'oublia.
Unes patenostres y a,
A ung blanc laqz de fil penduës
Qui ne luy furent pas venduës :
Données les luy eut ung frere
Qu'elle disoit estre son pere,
Et la visitoit moult souvent
Plus que les autres du couvent ;
Et il souvent la visitoit,
Maint bel sermon luy recitoit :
Jà pour Faulx-semblant ne laissast
Que souvent ne la confessast ;
Et par si grant dévotion
Faisoyent leur confession ,

Que deux testes avoyent ensemble
En ung chapperon ce me semble.
De belle taille est à devis ;
Mais ung pou fut pale de vis,
Et ressembloit la pute lice,
Le cheval de l'Apocalipse,
Qui signifie la gent male
D'ypocrisie taincte et pale ;
Car ce cheval sur soy ne porte
Nulle couleur, fors pale et morte.
De tel couleur alangourée
Fut Abstinence coulourée.
De son estat se repentoit,
Comme son viz representoit.
De larrecin eut ung bourdon
Qu'el reçeut de Barat par don,
De triste pensée roussi :
Escharpe eut plaine de soucy ;
Et avoit ceinte une ceinture
Tyssuë de Malle-Nature.
Quant preste sur elle s'en tourne
Faulx-semblant, qui bien se retourne,
Eut ainsi que pour essayer

Vestuz les draps frere Sohyer,
La chiere eut moult simple et piteuse,
Ne la regardure orgueilleuse
N'eut-il pas, mais doulce et paisible.
À son col portoit une bible;
Après s'en va sans escuyer;
Et pour les membres appuyer,
Eut ainsi que par impotance
De trahison une potance;
Et fist en sa manche glacier
Ung trenchant rasouer d'acier,
Qui fut forgé à une forge
Que l'en appelle coupe-gorge,
Et fut trempé sur un tyson
Que l'en appelle trahyson.
En tel guyse s'appareillerent :
En allant point ne sommeillerent;
Ains va chascun tant et s'aprouche
Qu'ilz sont venuz à Malle-Bouche,
Qui à sa porte se seoit,
Et tous les trespasans veoit.
Les pelerins choisit qui viennent,
Qui moult humblement se contiennent;

Comment Faulx - semblant, Abstinence,
Pour l'Amant s'en vont sans doubtaunce
Saluer le faulx Malle - Bouche
Qui des bons souvent dit reprouche.

Inclinés sont moult humblement.
Abstinence premierement
Le salue, et de luy va près
Faulx-semblant, le saluë après,
Et cil eulx : mais onc ne se meut,
Il ne les doubta ne cremeut ;
Car quant il les eut veuz au vis,
Bien les congneut : si luy fut vis
Que congnoissoit bien Abstinence,
Mais ne sçeut pas la contraignance,
Ne larronnesse vie fainte;
Ne sçavoit pas que fust contrainte,
Ains cuidoit qu'el venist de gré;
Mais descendoit d'autre degré,
Et celle le gré commença,
Faillit le gré dès lors en ça.
Semblant avoit autrefois veu,
Mais Faulx n'avoit-il pas congneu :

Faulx estoit, mais de faulseté
Ne l'eust-il jamais attesté ;
Car le semblant si fort ouvroit,
Que sa faulseté luy couvroit.
Mais se devant le cogneussiez,
Quant en ces draps veu vous l'eussiez,
Bien jurissiés le roi celestre ,
Que cil qui devant souloit estre
De la dance le beau Robin ,
Estoit devenu Jacobin.
Mais sans faille s'en est la sommes.
Les Jacobins sont tous preud'hommes :
Maulvaisement l'ordre tendroyent ,
Se telz menestrelz en estoyent ;
Et saichent tous les autres freres
Les celestins , tous ces beaulx peres
Les cordeliers et les barrés,
Tant soient-ilz gros et quarrés ;
N'est nul que n'apere preud'hom
Dont on peut bien dire abandon ,
Que jà ne verrés d'apparence
Conclurre bonne conséquence ,
En nul argument que l'en face ,

Ce de fault existence efface :
Tousiours y trouverez Sophime ,
Qui la conséquence envenime ,
Se vous avez subtilité
D'entendre la dupplicité.

L'Acteur.

Quant les pelerins venuz furent
A Malle-Bouche où venir deurent ,
Tous leurs harnois auprès d'eulx mirent ,
Delez Malle-Bouche s'assirent ,
Qui leur a dit : Or ça venez ,
De voz nouvelles m'apprenez ,
Et me dictes quel achoison
Vous amaine en ceste maison.
Sire, dist contrainte Abstinence ;
Pour faire nostre pénitence ,
De fins cueur netz et enterins
Sommes devenus pelerins :
Presques tousiours de pied allons ,
Pouldreux moult avons noz talons ;
Si sommes-nous deux envoyés
Parmy ce monde dévoyés ,

Donner exemple et preschier
Pour plus de grans pécheurs peschier ;
Autre peschaille ne voulons ;
Et pour Dieu , comme nous soulons ,
Hostel vous voulons demander ,
Et pour vostre vie amander.
Mais , qu'il ne vous en deust desplaire ,
Nous vousouldrions bien cy retraire
Ung bon sermon à brief parole.

Adonc Malle-Bouche parole :
L'hostel, dist-il, comme véez ,
Prenez, jà ne vous est nyés ;
Et dictes ce qu'il vous plaira ,
J'escouteray que ce sera.

Abstinence contrainte.

Grant mercy, Sire. Puis commence
Premierement dame Abstinence.

Comment Abstinence reprouche
Les paroles à Malle-Bouche.

Sire, la vertu primeraine,
La plus grant, la plus souveraine

Qu'homme mortel si puist avoir
Par science ne par avoir ,
C'est de sa langue refrener :
A ce se doit chascun pener ,
Car trop mieulx vault-il qu'on se taise
Que dire parole maulvaise ;
Et cil qui volentiers l'escoute
N'est pas preud'homs, ne Dieu ne doubte.
Sire, sur tous autres pechiés
De cestuy estes entachiés.
Une truffle pieçà vous distes,
Dont trop malement mesprenistes
D'ung varlet, qui cy repairoit ;
Car vous distes qu'il ne queroit
Fors à Bel-Acueil decevoir ;
Vous ne distes pas de ce voir,
Mais en mentistes cy devient :
Il ne va plus cy ne ne vient,
N'espoir jamais ne l'y verrez.
Bel-Acueil en est enserrez ,
Qui avecques vous se jouïoit
Des plus beaux jeux que mieulx pouoit,
Le plus des jours de la sepmaine ,

Sans nulle pensée villaine :
Or ne s'ose mais solacier;
Le varlet avez fait chacier,
Qui se venoit icy deduyre.
Qui vous esmeut à luy tant nuyre,
Fors que vostre male pensée,
Qui mainte mensonge a pensée,
Aussi vostre fole loquence
Qui brait et crie, noyse et tence,
Et les blasmes aux gens essieue,
Et les deshonnore et les griefve
Par chose qui n'a point de preuve,
Fors de cuidance et de contreuve ?
Dire vous vueil tout en appert
Qu'il n'est pas voir quant qu'il appert.
Si est pechié de controuver
Chose qui fait à réprouver;
Et vous-mesmes bien le sçavez,
Pourquoy plus grant tort en avez.
Mais non pourtant il n'en fait force,
Ne n'en donroit pas une escorce
De chesne, comment qu'il en soit:
Sachiés que nul mal n'y pensoit;

Car il y allast et venist,
Nulle essoigne ne le tenist.
Or n'y vient plus, ne n'en a cure :
Ce n'est par aucune avanture,
En trespasant moins que les autres,
Et vous guetiés jambes sur autres
A ceste porte sans sejour,
L'a musé si musart, toute jour,
La nuyt et le jour y veillez,
Par droit neant vous travaillez.
Jalousie, qui s'en attent
A vous, ne vous vauldra jà tant,
Si est de Bel-Acueil dommage
Qui sans riens accroire est en cage,
Sans forfait en prison demeure :
Là languist le chetif, et pleure
Nuyt et jour sans soy retarder ;
C'est grant pitié du regarder.
Se vous n'aviez pas plus meffait
Au monde que cestuy forfait,
Vous deust-on, et n'en doubtez mye,
Bouter hors de ceste baillie,
Mettre en chartre, ou lyer en fer,

Vous en yrez au feu d'enfer
Se vous ne vous en repentez.

Malle-Bouche.

Certes, ce dit-il, vous mentez,
Que mal soyez ores venuz.
Vous ay-je pour ce retenuz,
Pour moy dire honte et laidure ?
Par vostre grant mesadventure,
Me tenez-vous cy pour bergier ?
Or allez ailleurs hebergier,
Quant vous m'appellez cy menteur :
Vous estes ung droit enchanteur
Que m'estes cy venu blasmer,
Et pour vrai dire et entamer.
Qu'allez-vous cy en droit querant ?
A tous les grans diables me rent,
Et vous, beau Dieu, me confondez,
S'ains que le chastel fust fondez,
Ne passerent jour plus de dix
Qu'on le me dist; et je redis
Que celluy la Rose baisa :
Ne sçay se de plus s'en aisa.

Pourquoy me fist-on donc accroyre
La chose, s'elle ne fut voyre ?
Par Dieu, je dis et le diray,
Et croy que j'à n'en mentiray,
Et corneray à mes buisines,
Et aux voysins et aux voysines,
Comment par cy vint et par là.

L'Acteur.

Adoncques Faulx-semblant parla.

Comment Malle-Bouche escouta
Faulx-semblant, qui tost le mata.

Sire, ce n'est pas evangile
Tout ce qu'on dit parmy la ville :
Or n'ayez pas oreilles sourdes;
Prouver vous vueil que ce sont bourdes.
Vous sçavez bien certainement
Que nul n'ayme enterinement,
Pour tant qu'il le puisse sçavoir,
Tant ayt en luy peu de sçavoir
Homme qui mesdye de luy.
Or est vray, car oncques de luy

Ne fustes hay, mais aymé,
Et son très-chier amy clamé.
Tous amans volentiers visitent
Les lieux où leurs amours habitent;
Cil vous honnore et tient moult chier,
Et vous tient à amy très-chier :
Cil par-tout où il vous rencontre
Belle chiere et lye vous monstre,
Et de vous saluer ne cesse.
Si ne vous fait pas si grant presse,
Vous n'estes trop par luy lassez ;
Autres y viennent plus assez.
Sachiez, se son cueur bien pensast
A la Rose, il s'en appressast,
Et si souvent vous le veissiez,
Que tout prouvé le prenissiez ;
N'il ne s'en sçeust en riens garder,
S'on le devoit tout vif l'arder :
Il ne fust pas or en ce point.
Donc saichiez qu'il n'y pense point,
Non fait Bel-Acueil vrayement,
Tant en ayt-il mal payement.
Par Dieu, ce ilz bien le voulsissent,

Malgré vous la Rose cueillissent.
Quant du varlet mesdit avez
Qui vous ayme, bien le sçavez,
Sachiez, s'il y avoit beance,
Jà n'en soyez en mescreance,
Jamais nul jour ne vous aymast,
Ne son amy ne vous clamast,
Etouldroit penser et veiller
Du chastel prendre et exiller,
S'il fust vray et que bien le sçeust
Que quiconques ce dit luy eust :
De soy le peut-il bien sçavoir,
Puis qu'un autre n'y peut avoir
Si comme avant il avoit eu,
Tantost l'eust-il bien aperçeu.
Or le fait-il tout autrement;
Doncques avez oultréement
La mort d'enfer bien desservie,
Quant tel gent avez asservie.

L'Acteur.

Faulx-semblant ainsi ce luy preuve.
Cil ne sçet respondre à la preuve,

Et voit bien aucune apparance,
Près qu'il ne chiet en repentance,
Et leur dit :

Malle-Bouche.

Par Dieu, bien peut estre.
Semblant, je vous tiens à bon maistre,
Et Abstinence moult à sage :
Bien semblés estre d'ung courage.
Que m'ordonnez-vous que je face ?

Faulx-semblant.

Confez ferez en ceste place,
Et ce pechié sans plus direz :
De cestuy vous repentirez ;
Car je suis d'ordre, et si suis prestre
De confesser le plus grant maistre
Qui soit, tant que le monde dure ;
J'ay de tout le monde la cure.
Ce n'eut onc prestre ne curé,
Tant fust à son prelat juré ;
Et si ay, par la haulte Dame,
Cent foyz plus pitié de vostre ame

Que vos prestres paroissiaulx,
Jà tant vous soyent especiaulx :
Et si j'ay ung grant avantage.
Vostre prelat n'est pas si sage
Ne si lectré de trop com je :
J'ay de divinité congié;
Voyre, par Dieu, piecà l'ay eu
Pour confesser; et m'ont esleu
Le meilleur qu'on puisse sçavoir
Par mon sens et par mon sçavoir.
Se vous voulez cy confesser,
Et ce pechié tantost laisser,
Sans plus en faire mention,
Vous aurez absolution.

Comment la langue fut coupée,
D'ung rasouer, non pas d'une espée,
Par Faulx - semblant à Malle-Bouche,
Dont il cheut mort comme une souche.

Malle-Bouche tantost s'abaisse,
Si s'agenouille et se confesse
Comme contrit et repentant;
Car cil par la gorge le prent

A deux poins , l'estrainct et l'estrange ,
Et luy a tolluë la jangle ;
La langue d'ung rasouer luy oste.
Ainsi chevirent de leur hoste ,
Ne l'ont autrement enossé ,
Puis le tumbent en ung fossé ;
Sans deffense la porte cassent ;
Quassée l'ont, oultre s'en passent.
Si trouverent leans dormans
Trestous les souldoiers normans,
Tant ilz eurent beu à Gersay
Du vin que pas je ne versay :
Car eulx-mesmes l'eurent versé ,
Tant que tous furent enversé :
Ivres et dormans les estranglent ;
Jamais ne seront telz qu'ilz janglent.

Comment Faulx-semlant, qui conforte
Maint Amant, passa tost la porte
Du chastel, avecques Faintise,
Avec Largesse et Convoytise.

Adonc Courtoysie et Largesse
La porte passent sans paresse :
Si sont là tous quatre assemblez ,

Et bien secretement emblez.
La vieille qui ne s'en gardoit,
Qui Bel-Acueil leans gardoit,
Onc eust tous quatre ensemble veuë,
De la tour estoit descenduë ;
Si s'esbatoit parmy la boille
D'ung chapperon en lieu de voille,
Sur la guimple eust couvert sa teste,
Contre elle coururent en haste,
Et la saluerent tous quatre.
Si doubta que l'en l'alast battre,
Quant les veit tous quatre assemblés.

La Vieille.

Vrayment, dit-elle, vous semblés
Bonne gent, vaillant et courtoyse :
Or me dictes, sans faire noyse,
Si ne me tiens-je pas pour prise,
Que querez en ceste pourprise ?

Les quatre respondent :

Pour prise, douce mere tendre !
Nous ne venons pas pour vous prendre,
Mais tant seulement pour vous veoir ;

Et s'il vous peut tant plaire et seoir,
Nos corps offrons tout plainement
A vostre doulx commandement,
Et quanques nous avons vaillans,
Sans estre à nul jour deffaillans :
Et s'il vous plaisoit, douce mere
Qui oncques ne fustes amere ,
Nous vous requerons qu'il vous pleust ,
Sans ce que point de mal y eust ,
Que plus là dedans ne languist
Bel-Acueil, ainçois en yssist ,
Et vinst avecques vous jouier ,
Sans gueres ses piedz emboüier ;
Ou au moins vueillez qu'il parole
A ce varlet une parole ,
Et que l'ung l'autre reconfort :
Ce leur sera moult grant confort ,
Ne gueres ne vous coustera ;
Et cil vostre homs-lige sera
Et vostre serf, dont vous pourrez
Faire tout ce que vous vourrez ,
Ou pendre, ou vendre, ou engaigier,
Bon fait ung tel amy gaignier.

Et voyez cy de ces jouellez,
Ces fermeaulx d'or, ces nouvellez
Vous donne, aussi ung garnement
Vous donra-il prochainement.
Moult a franc cueur courtoys et large,
Et si ne vous fait pas grant charge :
De luy estes forment aymée,
Et si n'en serez jà blasmée,
Car il est moult sage et celez.
Si prions que vous le celez
Où qu'il aille, sans vilenie;
Si luy aurez rendu la vie.
Et maintenant ce chappelet
De par luy de fleurs nouvelet
A Bel-Acueil le presentez,
Et de par luy le confortez,
Et l'estrenés d'ung bel salu:
Ce luy aura cent mars valu.

La Vieille respond.

Se Dieu m'aist, se faire peust
Que Jalousie ne le sçeust,
Et jà nul blasme je n'en eusse,

Dit la vieille, faire le peusse ;
Mais trop est malement jangleur
Malle-Bouche et maulvais flateur ;
Jalousie l'a fait sa guette,
C'est celluy qui tous nous agaitte :
Il brait, il crie sans deffence,
Et jangle trestout ce qu'il pense,
Et contreuve de mal le pire
Quant il ne sçet de quoy mesdire.
S'il en devoit estre pendu,
N'en seroit-il pas deffendu.
S'il le disoit à Jalousie,
Ce larron il m'auroit trahie.

Les quatre respondent.

De ce, dient, ne fault doubter,
Jamais n'en peut riens escouter,
Ne riens veoir en nulle maniere ;
Mort gist dehors en lieu de bierre
En ces fossez à gueulle bée.
Sachiez, ce n'est chose faée,
Jamais d'eux deux ne janglera ;
Car pas ne resuscitera,

Se le diable ne fait miracle
Ou par venins ou par triacle ;
Jamais ne les peut accuser.

La vieille respond :

Donc ne quiers-je jà reffuser ,
Mes chiers amys , vostre requeste :
Mais dictes-luy que tost se haste ,
Et ne demeure longuement
Puis s'en vienne bien celéement ,
Quant je luy feray assavoir ;
Et gard son corps et son avoir
Que nulluy ne s'en apperçoive ,
Ne riens ne face qu'il ne doive ,
Bien die sa voullenté toute.

Les quatre.

Dame, ainsi fera-il, sans doubte,
Font-ilz; et chascun l'en merceye.
Ainsi ont ceste œuvre batye.

L'Acteur.

Mais comment que la chose soit,
Faulx-semblant qui ailleurs pensoit,

Dist à voix basse à part luy mesme :

Faulx - semblant.

Se celluy pour qui nous empreisme
Cest œuvre, de chose ne creust,
Mais que d'aymer ne se recreust;
Se ne vous y accordissiez,
Jà gueres vous n'y gagnassiez
Au long aller, au myen essient,
Que cil n'y entrast espiant,
S'il en eust le temps et le lieu.
On ne voit pas tousiours le leu,
Ains prent bien ou toul't la brebis,
Tant la garde-on par les herbis.
Une heure alissiez au monstier,
Vous y demourastes moult hyer,
Jalousie qui si le guille,
Rallast je croy hors de la ville;
Où que soit convient-il qu'il aille,
Il venist lors en repostaille,
Ou par nuyt devers les courtilz
Seul, sans chandelle et sans tortilz,
Sinon d'amours qui le gaitast,

Je croy si l'en admonestast
Par confort tost le conduisist,
Mais que la lune ne luy sist.
Car la lune par son cler luyre,
Seult aux amans mainteffois nuyre :
Ou il entrast par les fenestres,
Car il sçet de l'hostel les estres ;
Par une corde s'avalast,
Ainsi y venist et alast.
Bel-Acueil, je croy, descendist
Es jardins où il entendist,
Ou s'enfouist hors du pourpris
Où tenu l'avez maint jour pris,
Et venist au varlet parler
Se devers luy povoit aler ;
Ou quant bien endormis vous sçeust,
Si le temps et lieu avoir peust,
Les huy entr'ouvers luy laissast,
Ainsi du bouton s'aprouchast
Le fin Amant qui tant y pense ;
Et le cueillist lors sans deffence.
Si pourroit par autre maniere
Les autres portiers desconfire.

L'Amant.

Et moy qui guere loing n'estoye ,
Me pensay qu'ainsi le feroye ,
Se la vieille me veult conduyre ,
Ce ne me doit grever ne nuyre ,
Tout ainsi comme l'a promis
Aux quatre qui sont mes amis ;
Et se le veult j'y entreray
Par là où mieulx mon point verray ,
Comment Faulx-semblant l'eut pensé :
Du tout me tiens à son pensé.
La Vieille illec plus ne sejourne ,
Tout court à Bel-Acueil s'en tourne
Qui tout oultre son gré regarde
Qui bien se souffrist de tel garde.
Tant va, qu'elle vint à l'entrée
De la tour, où tost est entrée :
Les degrez monte lyéement ,
Plus tost que peut hastivement ,
Et luy trembloient tous les membres ;
Bel-acueil quiert parmy les chambres
Qui est aux creneaulx apuyé

De la prison, tout ennuyé ;
Pensif le treuve et triste et mourne,
De luy réconforter s'atourne.

La Vieille.

Beau filz, dist-elle, moult m'esmay
Quant vous treuve en si grant esmay.
Dictes-moy tout vostre penser :
Se de riens vous puis avancer,
Jà ne m'en verrez ung jour faindre.

L'Acteur.

Bel-Acueil ne s'ose complaindre,
Ne luy dire quoy ne comment ;
Il ne sçet s'el dit vray ou ment.
Trestout son penser luy nya ;
Car point de service n'y a,
De riens en luy ne se fioit,
Mesmes son cueur s'en deffioit
Qu'il avoit paoureux et tremblant,
Mais n'en osoit monstrar semblant ;
Tant l'avoit tousiours deboutée
La pute vieille redoubtée.

Garder se veult de mesprison ,
Car il a paour de traïson ;
Ne lui desclot pas sa mesaise ;
Mais en soy-mesmes se rapaise
Par semblant et lyée chiere.

Bel-acueil.

Certes, ma douce dame chiere,
Combien que sus mys le m'ayez,
Je ne suis de riens esmayez,
Fors sans plus de vostre demeure ;
Envis sans vous ceans demeure,
Car en vous moult grant amour ay.
Où avez-vous tant demouré ?

La Vieille.

Et par mon chief ! tost le sçaurez,
Et du sçavoir grant joye aurez.

Comment la Vieille à Bel-acueil,
Pour le consoler en son dueil,
Luy dist de l'amant tout le fait,
Et le grant dueil que pour luy fait.

Se point estes vaillant ne sage,
Car en lieu d'estrange message,

Le plus courtoys varlet du monde ,
Qui de toutes graces abonde ,
Plus de mille foys vous saluë ;
Car je le vy en une ruë ,
Ainsi qu'il trespasloit la voye.
Par moy ce chappel vous envoie :
Voulentiers ce dit vous verroit ;
Jamais plus vivre ne queroit ,
N'aura ung seul jour de santé ,
Se n'est pas vostre voulenté ,
Se Dieu le gard et sainte foys ;
Mais qu'une toute seule foys
Parler à vous, ce dit-il, peust
A loysir , mais que bien vous pleust :
Pour vous sans plus aymer sa vie ,
Tout nudzouldroit estre à Pavie ,
Par tel convenant qu'il sçeust faire
Chose qui-très bien vous peust plaire ,
Ne luy chauldroit qu'il devenist ,
Mais que près de luy vous tenist.

L'Acteur.

Bel-acueil enquier toutesvoye
Qui est cil qui ce luy envoie ,

Ains que reçoive le present,
Pour ce que doubtable se sent,
Et qu'il peut de tel lieu venir
Qu'il ne le voudroit retenir.
Et la Vieille sans autre compte,
Toute la vérité luy compte.

La Vieille.

C'est le Varlet que vous sçavez,
Dont tant ouy parler avez,
Qui pieçà tant vous agrea,
Que le blasme vous esleva
Feu Male-bouche de jadis :
Jà n'aille s'ame en paradis !
Maint prud'homme a desconforté ;
Or l'en ont diables emporté :
Il est mort, eschapez nous sommes :
Ne prise sa langue deux pommes ;
A tousjours en sommes délivre ;
Et s'il povoit encor revivre ,
Ne nous pourroit-il pas grever ,
Tant vous sçeust-il blasme eslever ;
Car je sçay plus que ne fist oncques.
Or me créez, et prenez doncques

Ce chappel, et si le portez
De tant aumoins le confortez,
Qu'il vous ayme, n'en doubtez mye,
De bonne amour sans villenie;
Et cil à autre chose tent,
Ne m'en desclot-il mye tant:
Mais bien vous y povez fier.
Vous luy sçaurez bien dénier,
S'il requiert chose qu'il ne doyve;
S'il fait folie, si la boyve;
Si n'est-il pas fol, mais est sage,
Que par luy ne fut fait outrage,
Dont mieulx le prise et si je l'ain,
N'il ne sera jà si vilain
Que luy de chose vous requiere
Qui à requerir ne s'affiere.
Loyal est sur tous ceulx qui vivent;
Ceulx qui sa compaignie suyvent
L'en ont tousjours porté tesmoing;
Et je mesmes vous le tesmoing.
Moult est bien de meurs ordonné:
Onc ne fut homs de mere né,
Qui de luy nul mal entendist,

Fors tant que Male-bouche en dist.
Si là ont tout mis en oubly,
Et je mesmes par moy l'oubly,
Ne me souvient plus des paroles,
Fors qu'ils furent faulses et foles;
Et le larron les controuva,
Qu'oncques mais jà ne les prouva.
Certes bien sçay que mourir l'eust
Fait le Varlet, se riens en sçeust,
Qui est preux et hardy sans faille :
En ce païs n'a qui le vaille ;
Tant a le cueur plain de noblesse,
Qu'il surmonteroit de largesse
Le roy Artus, voire Alexandre,
S'il avoit autant à despendre
D'or et d'argent comme ceulx eurent,
Qu'oncques ilz tant donner ne sçeurent,
Que cil autant plus en donnast ;
Par dons tout le monde estonnast,
Tant a bon cueur en soy planté,
S'il eust de l'avoir a planté,
De largesse sçeust bien apprendre.
Ce chappel si vous pryé à prendre,

Dont les fleurs sentent mieulx que basme.

Bel-acueil.

A certes j'en craindroys le blasme,
Dist Bel-acueil, qui tost fremist,
Et tremble, et tressault, et gemist,
Rougist, palist, pert contenance.
Et la Vieille en sa main luy lance,
Et luy veult faire à force prendre :
Car il n'osoit la main y tendre,
Mais dist pour soy mieulx excuser,
Que mieulx luy vaulsist refuser;
Si le vouldist-il jà tenir,
Quoy qu'il luy en deust advenir.
Moult est bel et gent ce chappeaulx;
Mais mieulx m'y vouldroit mes drapeaulx
Avoir tout ars et mis en cendre,
Que de par luy l'osasse prendre.
Mais, supposé que je le praingne,
A Jalousie la griffaingne
Que pourrions-nous en ores dire ?
Bien sçay qu'elle enragera d'ire,
Et sur mon chief le dessirra
Pièce à pièce, et puis m'occira,

S'el sçet qu'il soit de-là venu;
Lors seray prins, et pis tenu
Qu'oncques en ma vie ne fuy;
Et se je luy eschappe et fuy,
Quelle part m'en pourray fouyr?
Tout vif me verrez enfouyr,
Se je suis prins après la fuite;
Si croy-je que j'auroye suyte;
Et se seroys prins en fuyant,
Tout le monde m'iroit huant.
Ne le prendray.

La Vieille.

Si ferez, certes.

Jà n'en aurez blasmes ne pertes.

Bel-acueil.

Et s'el m'enquiert dont il vint?

La Vieille.

Responses aurez plus de vingt.

Bel-acueil.

Touteffoys, s'elle me demande,
Que puis-je dire à sa demande?
Se j'en suis blasmé ne repris,

Quel part luy diray où l'ay pris ?
Car il me convient luy respondre,
Ou quelconque mensonge escondre.
S'elle sçavoit, je vous pleuviz,
Mieulx vouldroye estre mort que viz.

La Vieille.

Que vous direz ? se n'el sçavez,
Se meilleur response n'avez,
Dictes que je le vous donnay.
Bien sçavez que tel renom ay,
Que n'aurez blasme ne vergogne
De prendre riens que je vous donne.

Comment, tout par l'enbortement
De la Vieille, joyeusement
Bel-acueil reçeut le chappel,
Pour erres de vendre sa pel.

Bel-acueil, sans dire autre chose,
Prend le chappel, et si le pose
Sur ses crins blonds, et puis s'asseure,
Et la Vieille luy rit, et jure
S'ame, son corps, ses oz, sa pel,
Qu'onc si bien ne luy fist chappel.

Bel-acueil souvent se remire ,
Dedans son mirouer se mire ,
Sçavoir s'il est si bien seans.
Quant la Vieille voit que leans
N'avoit qu'eulx deux tant seulement ,
Lez luy s'assiet tout bellement ,
Et si luy commence à preschier .

La Vieille.

Haa , Bel-acueil ! tant vous ay chier ,
Tant estes bel et tant valez ,
Mon joliz temps est tout alez ,
Et ly vostres est à venir .
Pou me pourray mais soubstenir
Fors à bastons ou à potence ;
Vous estes encor en enfance ,
Si ne sçavez que vous ferez ;
Mais bien sçay que vous passerez ,
Quunque ce soit, ou tost ou tart ,
Parmy la flamme qui tout art ,
Et vous baignerez en l'estuve
Où Venus les dames estuve .
Bien sçay, le brandon sentirez ,
Si vous dys que vous attirez ,

Ains que là vous allez baigner,
Comme vous m'orrez enseigner;
Car perilleusement se baigne
Jeunes homs, s'il n'a qu'il l'enseigne;
Mais se mon conseil ensuivez,
A bon port estes arrivez.

Saichiez, se je fusse aussi sage
Quant j'estoye de vostre âge,
Des jeux d'amours que je sçay ores;
Car de trop grant beaulté fus lores;
Mais or me fault plaindre et gemir,
Quant mon viz effacier remir,
Et voy que froncer le convient,
Quant de ma beaulté me souvient
Qui ces Varletz faisoie triper,
Tant les faisoie desfriper.
Ce n'estoit que merveille, non :
J'estoye lors de grans renom;
Par tout alloit ma renommée
De ma grant beaulté renommée.
Telle alée eut en ma maison,
Qu'onques telle ne vit mès hom :
Moult fut mon huys la nuyt hurté;

Trop leur faysoye de durté,
Quant leur failloye de convent;
Et ce m'avenoit bien souvent,
Car j'avoye autre compaignie;
Faicte en estoit mainte folie,
Dont j'avoye courroux assez :
Souvent estoyent mes huys cassez,
Et faictes maintes telz meslées,
Qu'ainçoys quelz fussent desmeslées,
Membres y perdoyent et vies,
Tout par haynes et par envyes :
Tant y advenoit de contemps,
Que maistre Argus le bien contens
Y vouldist bien mettre ses cures,
Et venist o ses dix figures.
Parquoy tout certiffie en nombre,
Si ne peust-il mye le nombre
Des grans contemps certifier,
Tant sçeust-il bien multiplier.
Lors fut mon corps fort et delivres :
J'eusses ores plus de mille livres
De blancs esterlins que je n'ay;
Mais trop nicement me menay.

Belle fuz , jeune , nice et fole :
N'onc d'amours ne fuz à l'escole ,
Où on y l'eust de theorique ;
Mais je sçay tout par la pratique ,
Expressement m'en ont fait sage
Que j'ay hanté tout mon ââge :
Or en sçay jusqu'à la bataille ,
Si n'est pas droit que je vous faille
Des biens aprendre que je sçay ,
Puis que tant esprouvez les ay .
Bien fait qui jeunes gens conseille .
Sans faulte ce n'est pas merveille
Si n'en sçavez quartier ne aulne ,
Car vous avez le bec trop jaune ;
Mais tant y a que ne finay ,
Que la science en la fin ay .
Dont puis-je bien en chaire lire ,
Ne fait à fouyr , n'a despire
Tous ceulx qui sont en grant ââge ;
Là trouve l'en sens et usage .
Cela feust esprouvé de maint ,
Qu'au moins en la fin leur remaint
Usage et sens pour le chaté ,

Quelque pris qu'ilz l'ayent achapté ;
Et puisque j'ay sens et usage,
Que je n'ay pas sans grans dommage,
J'ay maint vaillant homme deceu,
Quant en mes latz l'ay trouvé cheu :
Mais avant fuz de mains deceuë,
Que je ne m'en fusse appercuë.
Ce fut trop tard, lasse dolente !
J'estoys jà hors de ma jouvente ;
Mon huys qui si souvent ouvroit,
Car par nuyt et par jour ouvroit,
Se tient adez près de l'huyssier :
Nul n'y entra, ne huy, ne hier.
Pensay à moy, lasse chétive !
En tristeur convient que je vive ;
De dueil me vout le cueur partir.
Si voulu du païs partir,
Quant veis mon huys en tel repos,
Et j'eus perdu tous mes suppos ;
Plus ne peus la honte endurer,
Comment y peusse jà durer,
Quant ces jolis Varletz venoyent,
Qui jà si chiere me tenoyent,

Qu'ilz ne s'en povoyent lasser;
Et je les veoye trespasser,
Qui me regardoyent de costes;
Et jadis furent mes chiers hostes,
Lez moy s'en alloient saillant,
Sans moy priser un œuf vaillant.
Et cilz qui jadis plus m'amoient,
Vieille ridée me clamoyent,
Et pis disoit chascun d'assez,
Ains qu'il s'en fust oultre passez.

D'autre part, mon enfant jolis,
Nul s'il n'est très-bien ententis
Ou grans dueilz essayés n'auroit,
Ne penseroit, ne ne sçauroit
Quel douleur au cueur me tenoit,
Quant en pensant me souvenoit
Des beaulx dons plaisans et legiers,
Des doulx déduitz, des doulx baisiers,
Et des plaintes et acollées
Qui s'en furent tantost allées.
Allées ! voire, et sans retour.
Mieulx me vaulsist en une tour
Estre à tousjours emprisonnée,

Que d'avoir esté si-tost née.
Dieu ! en quel soucy me mettoient
Les beaulx dons qui faillis m'estoyent !
Et ce que laissé leur estoit ,
En quel torment me remettoit !
Lasse ! pourquoy si-tost nasqui ?
A qui me doy-je plaindre, à qui ,
Fors à vous , filz que j'ay tant chier ?
Ne m'en puis pas bien despeschier ,
Que par aprendre ma doctrine.
Pour ce , beau filz , vous endoctrine ;
Et quant endoctriné serez ,
De ces ribaulx me vengerez :
Car , se Dieu plaist , quant là viendra ,
De ce sermon vous souviendra ;
Car sachiés que du retenir ,
Si qu'il vous en puist souvenir ,
Aurez-vous moult grant advantage ,
Par la raison de vostre âge.
Car Platon dit , c'est chose voire ,
Que plus tenable est la memoire
De ce qu'on aprent en enfance ,
De quiconques soit la science.

Certes, chier filz, tendre jouvente,
Se ma jeunesse fust presente
Si comme est la vostre orendroit,
Ne pourroit estre escript à droit
La vengeance que j'en prenisse;
Car tous à honte les tenisse,
Et lors feisse tant de merveilles,
Qu'oncques n'ouystes les pareilles,
Des ribaulx qui si pou me prisent,
Et me ledengent et desprisent,
Et si vilment près moy s'en passent;
Et eulx et autres comperassent
Leur grant orgueil et leur despit,
Sans avoir pitié ne respit:
Car, au sens que Dieu m'a donné,
Comme je vous ay sermonné,
Sçavez-vous en quel point les meisse?
Tant les plumasse et tant prenisse
Du leur à tort et à travers,
Que devourer les feisse aux vers,
Et gesir tous nudz en fumiers;
Et mesmement ceulx les premiers
Qui de plus loyal cueur m'aymassent,

Et plus loyaulment se penassent
De moy servir et honnourer,
Ne le laissasse demourer
Vaillant ung ail, se je le peusse,
Que tout en ma bourse je n'eusse;
A grant povreté tous les meisse,
Et trestous après moy les feisse
Par vive rage tripeter.
Mais riens n'y vault le regreter:
Qui est allé, ne peut venir.
Jamais n'en pourray nul tenir;
Car tant ay ridée la face,
Qu'ilz n'ont garde de ma menace.
Pieçà bien ilz le me disoyent
Les ribaulx, qui me desprisoyent;
Si me prins à plourer des ores.
Par Dieu ! si me plaist-il encores:
Quant je me suis bien pourpensée,
Moult me délicte en ma pensée,
Et me ribauldissent mes membres,
Quant de mon bon temps me remembres,
Et de la joliette vie
Dont mon cueur a si grant envye

Tant me resjouvenist le corps
Quant j'y pense et je le recors;
Tous les biens du monde me fait,
Quant me souvient de tout le fait :
Aumoins ay-je bien ma joye euë ,
Combien qu'ilz m'ayent moult deceuë.
Jeune dame n'est pas oyseuse,
Quant elle tient vie joyeuse ;
Et mesmement celle qui pense
D'acquerre à faire sa despense.

Lors m'en vins en ceste contrée ,
Où j'ay vostre dame encontrée ,
Qui cy m'a mise en son servise ,
Pour vous garder en sa pourprise.
Dieu, qui sire est et tout engarde,
Doint que j'en face bonne garde !
Si feray-je certainement,
Pour vostre bel contentement ;
Mais la garde est si perilleuse,
Pour la grant beaulté merveilleuse
Que nature a dedans vous mise ,
S'elle ne vous eust tant aprise
Prouesse, sens, valeur et grace,

Et pource que temps et espace
Vous est or venu si apoint,
Que de destourbier n'y a point,
De dire ce que nous voulons
Ung pou mieulx que nous ne soulons,
Tout vous doy-je bien conseiller.
Ne vous devez pas merveiller,
Se ma parole ung pou recoup :
Je vous dy bien avant le coup,
Ne vous veuil pas en amour mettre;
Mais se vous voulez entremettre,
Je vous monstraray volentiers
Et les chemins et les sentiers
Par où je deusse en estre allée,
Ains que ma beaulté fust allée.

L'Amant.

Lors se taist la Vieille , et souspire ,
Pour ouyr ce qu'il voudra dire;
Mais n'y va gueres attendant :
Car , quant le veit bien entendant ,
A escouter et à soy taire ,
A son propos se prend à traire ,

Et se pense sans contredit
Tout ottroyé, qui mot ne dit,
Quant il luy plaist à escouter.
Lors a recommencé sa verve ,
Et dist , com faulse Vieille et serve ,
Qui me cuida par ses doctrines
Faire leschier miel sur espines,
Quant vult que fusse amy clamé ,
Sans estre par amours amé.
Si comme cil me racompta ,
Qui tout retenu le compte a ;
Car s'il fust à tel qu'il la creust ,
Certainement moult trahy l'eust ;
Mais pour nulle riens qu'elle dist ,
Tel traïson ne me meffist :
Ce me fiançoit et juroit ,
Ne autrement ne m'asseuroit.

La Vieille.

Beau très-doux filz, belle chair tendre,
Des jeux d'amours vous vueil aprendre,
Que vous n'y soyés point deceuz ,
Quant vous les aurez bien receuz ,

Selon mon art vous confôrmez;
Car nul, s'il n'est bien informez,
Ne peut passer sans beste vendre.
Or pensez doncques bien d'entendre,
Et de mettre tout à memoire;
Car j'en sçay trestoute l'hystoire.

Comment la Vieille sans tençon,
Lyt à Bel-accueil sa leçon,
Laquelle enseigne bien les femmes
Qui sont dignes de tout diffames.

Beau filz, qui veult jouyr d'aimer
Des doulx maux, qui tant sont amer,
Les commandemens d'Amours saiche;
Mais gard qu'Amours à soy ne saiche!
Et aussi trestous les vous deisse,
Se certainement je ne veisse
Que vous en aurez par nature
De chascun à comble mesure,
Autant que vous devez avoir;
Et se ceulx vous voulez sçavoir,
Dix en y a qui bien les nombre;
Mais moult est fol cil qui s'encombre
Des deux qui sont au derrenier,

Qui ne vallent ung faulx denier.
Bien vous abandonne les huit.
Mais qui les autres deux en suit,
Il pert son estude et s'affole :
On n'en doit pas lyre en l'escole.
Trop malement les amans charge,
Qui veult qu'amant ait le cueur large,
Et qu'en ung seul lieu le doit mettre;
C'est faulx texte, c'est faulse lettre :
Cy ment Amours le filz Venus;
De ce ne le doit croire nulz :
Qui l'en croit, chier le comperra,
Ainsi comme enfin appairra.

Mon beau filz, avers ne soyés;
En plusieurs lieux le cueur ayés;
En ung seul lieu ne le mettez,
Ne le donnez, ne le prestez,
Mais le vendez bien chierement,
Et tousjours par enchierement;
Et gardez que nul qui l'achapt,
N'y puisse faire bon achapt.
Pour riens qui doint jà point n'en aye;
Mieulx s'arde, ou se pende, ou se naye.

Sur toutes riens gardez ces poins :
A donner ayés clos les poings ,
Et à prendre les mains ouvertes.
Donner est grant folie certes ,
Se n'est ung pou , pour gens attraire ,
Quand on en cuide son preu faire ;
Qu pour le don tel chose attendre
Qu'on ne la puisse pas moins vendre ;
Tel donner je vous abandonne.
Bon est donner , où cil qui donne ,
Son don si multiplie et gaigne ,
Qu'il est bien certain de sa gaigne ,
Ne se peut du don repentir :
Tel don vueil-je bien consentir.

Après de l'arc et des cinq flesches
Qui sont tant plains de bonnes taches ,
Et tant frappent subtilement ,
Traire en sçavez si sagement ,
Qu'oncques Amours le bon archiër ,
Des flesches que tire l'arc chier ,
Ne tira mieulx , beau filz , que faictes :
Car mainteffois les avez traictes ;
Mais vous n'avez pas tousjours sçeu

Quelle part chascun coup est cheu ;
Et quant l'en trait à la volée,
Tel peut recevoir la colée,
Dont l'archier ne se donne garde.
Mais qui vostre maniere esgarde,
Si bien sçavez et traire et tendre,
Que riens ne vous en puis apprendre :
Tel en pourra estre navrez,
Dont grant preu, se Dieu plaist, aurez.
Si ne fault jà que je m'atour
Pour vous en apprendre le tour.
Des robes, ne des garnemens,
Dont vous ferez vos paremens,
Pour sembler aux gens mieulx valoir,
Il ne vous en peut jà chaloir,
Quant par cueur la chanson sçavez,
Que tant ouy chanter avez;
Si comme jouer allion
De l'ymage Pymalion,
Et prendrez garde à vous parer,
Plus en sçaurez que beuf d'arer :
De vous apprendre ce mestier,
Ne vous est besoing ne mestier.

Et se ce ne vous peut souffire,
Aucune chose m'orrez dire
Cy-après, si voulez entendre,
Ou bien pourrez exemple prendre;
Mais cecy vous puis-je bien dire :
Se vous voulez amy eslire,
Bien vueil que vostre amour soit mise
En beau Varlet, qui tant vous prise,
Mais n'y soit pas trop fermement :
Aymez des autres sagement ;
Et je vous en querray assez,
Dont grans biens seront amassez.
Bon acointer fait hommes riches,
S'ilz n'ont les cueurs avers et chiches :
S'il est qui bien plumer les saiche,
Bel-acueil ce qu'il veult en saiche,
Mais qui donne à chascun entendre,
Qu'il ne voudroit autre amy prendre
Pour mille marcs de fin or moulu,
Et jure que s'il eust voulu
Souffrir que la Rose fust prise
Par autre qui bien l'a requise,
D'or fust chargié et de joyaulx ;

Mais tant est son fin cueur loyaulx,
Que jà nul la main n'y mettra,
Fors cil seul qui lors la tiendra.
S'ilz sont mil, à chascun doit dire :
La Rose avez tout seul, beau sire;
Jamais autre n'y aura part;
Faille-moy Dieu se je la part.
Ce leur jure et la foy luy baille,
S'el se parjure, ne luy chaille;
Car Dieu se ryt de tel serment,
Et le pardonne lyement.
Jupiter et les Dieux ryoyent,
Quant les Amans se parjuroyent;
Et mainteffois se parjurèrent
Les Dieux qui par amours aymerent.
Car quant Jupiter asseuroit
Juno sa femme, et luy juroit
Le palu d'enfer haultement,
Il se parjuroit faulusement.
Ce devroit-il moult asseurer
Les fins Amans de parjurer
Saintz et Saintes, moustiers et temples,
Quant les Dieux leur donnent exemples;

Mais moult est fol se Dieu m'amant,
Qui pour jurer croit nul Amant;
Car ilz ont les cueurs trop muables:
Jeunes gens ne sont pas estables,
Non sont les vieulx souveneffois,
Ains parjurent serment et foy.
Et sachiés une chose voire:
Cil qui le Sire est de la foyre,
Doit par tout prendre son toulin;
Et qui ne peut à ung moulin,
Aille à l'autre trestout le cours.
Moult a souris povre recours,
Et met en grand peril la druge,
Qui n'a qu'ung partuys à refuge.
Tout ainsi est-il de la femme,
Qui de tous ses marchiés est dame:
Qui chascun fait par luy avoir,
Prendre doit partout de l'avoir;
Car moult auroit fole pensée,
Quant bien se seroit pourpensée,
S'el ne vouloit amys fors ung;
Car, par saint Lyeffroy de Meun!
Qui s'amour en ung seul lieu livre,

N'a pas son cueur franc ne delivre,
Ains l'a malement asservy :
Bien a tel femme desservy,
Qu'elle ait assez ennuy et paine,
Qui d'ung seul homme aymer s'apaine.
S'elle fault à luy de confort,
El n'a nul qui la reconfort ;
Et sont celles qui plus y faillent,
Qui leur cueur en ung seul lieu baillent :
Toutes enfin trestous les fuyent,
Quant las en sont et s'en ennuyent :
N'en peut femme à bon chief venir.

Comment la Royne de Cartage
Dido, par le villain outrage
Qu'Eneas son amy luy fist,
De son espée tost s'occist ;
Et comment Philis se pendit,
Pour son amy qu'elle attendit.

Onc ne peut Eneas tenir
Dido, la royne de Cartage,
Qui tant luy eut fait d'avantage.
En povreté l'avoit receu,
Et revestu, chaussé et peu,

Las et fuytif du beau pays
De Troye, dont il fut nays.
Ses compaignons moult honnoroit,
Car en luy grant amour avoit;
Et fist ses nefz toutes refaire,
Pour le servir et pour luy plaire;
Luy donna pour s'amour avoir
Sa cité, son corps, son avoir;
Et celluy si l'en assura,
Qui luy promist et luy jura
Que sien fut tousjours et sera,
Ne jamais ne la laissera.
Mais celle gueres n'en jouyt;
Car le maulvais si-tost s'enfuyt,
Et sans congié par mer navye,
Dont la belle perdit la vie,
Et s'en occist ains lendemain
D'une espée à sa propre main,
Qu'elle luy donna en sa chambre.
Dido, qui son amy remembre,
Et voit que s'amour est perduë,
L'espée prent, et toute nuë
La dresse encontremont la pointe.

Soubz ses deux mamelles la pointe,
Sur l'espée se laissa cheoir.
Or ce fut grant pitié à veoir,
Et qui tel fait faire luy veist,
Dur fust qui grant pitié n'en preist.
Quant ainsi fut Dido la belle
Sur la pointe de l'alumelle,
Parmy le corps se la ficha;
Tel dueil eut, dont il la tricha.

Philis aussi tant attendit
Demophon, qu'elle se pendit
Pour le terme qu'il trespassa,
Dont serment et foy il cassa.

Que fist Pâris de Henoné,
Qui cueur et corps luy eut donné ?
Et cil s'amour luy redonna,
Tantost retolu le don a,
Si l'en eust-il en l'arbre escriptes
A son coutel lettres petites
Dessus la rive, au lieu de chartre,
Qui ne valurent une tartre.
Ces lettres en l'escorce estoyent
D'ung pouplier, et representoyent

Que Xantus s'en retourneroit
Si-tost comme il la laisseroit.
Or fut Xantus à la fontaine,
Qui la laissa puis pour Helene.
Que refist Jason de Medée,
Qui vilement fut lobée,
Que le faulx sa foy luy menty,
Puis qu'elle eut de maulx guaranty,
Quant ses thoreaulx, qui feu jettoient
Par leur gueulle, et puis qui venoyent
Jason ardoir ou despecier ?
Sans feu sentir et sans blecier,
Par ses charmes le délivra,
Et le serpent luy enyvra,
Si qu'il ne se peut esveiller,
Tant le fist forment sommeiller :
Des chevaliers de terre nez
Bataillereux et forcenez,
Qui Jason vouloyent occiere,
Quant il entr'eulx jetta la pierre ;
Fist-elle tant qu'ilz s'entreprirent,
Et qu'iceulx mesmes s'entr'occirent,
Et luy fist avoir la toyson

Par son art et par sa poyson.
Puis fist Eson resjouvenir,
Pour mieulx Jason entretenir.
Ne riens de luy plus ne vouloit,
Fors qu'il l'amast comme il souloit,
Et ses merites regardast,
Pource que mieulx sa foy gardast.
Puis la laissa le mal tricherres,
Le faulx, le desloyal, le lyerres,
Dont ses enfans quant elle sçeut,
Pource que de Jason les eut,
Estrangla de dueil et de rage;
Dont elle ne fist pas que sage,
Quant délaissa pitié de mere,
Et fist pis que marastre amere.
Mil exemples dire en sçauroye,
Mais trop grant compte à faire auroye;
Briefment, tous les mocquent et trichent,
Tous sont ribaulx, partout se fichent:
Si les doit-on aussi tricher,
Non pas son cueur en ung ficher.
Fole est femme qu'ainsi l'a mys;
Ains doit avoir plusieurs amys,

Et faire se peut que tant plaise,
Que tous les mette à grant mal-aise :
Se grace n'a, si les acquiere,
Et soit tousjours vers eulx plus fiere,
Qui plus pour s'amour desservir
Se peneront de la servir,
Et de ceulx accueillir s'efforce
Qui de s'amour ne feront force.
Saiche bien des jeux et chançons,
Et fuye noyses et tençons.
Se belle n'est, si se cointait;
La plus laide atours plus coints ait;
Et s'elle se voit trop décheoir,
Dont grant dueil en seroit à veoir
Les beaulx crins de sa teste blonde;
Ou s'il convenoit qu'on les tonde
Pour aucune grant maladie,
Dont beaulté est trop enlaydie;
Ou s'il advient que par courroux
Les ait aucun ribaulx desroux,
Si que de ceulx ne puisse ouvrir
Pour grosses tresses recouvrer,
Face tant que l'en luy apporte

Cheveux de quelque femme morte,
Ou soye blonde de bourreaux,
Et boute tout en ses fourreaux;
Sur les oreilles ait telz cornes,
Que ne cerf, ne beuf, ne licornes,
S'ilz se devoient effronter,
Ne puissent telz cornes porter;
Et s'ilz ont mestier d'estre tainctes,
Taigne-les en jus d'herbes painctes;
Car moult ont force en medecines
Fruyt, fust, escorces et racines.

Et s'elle perdoit sa couleur,
Dont moult auroit au cueur douleur,
Face qu'elle ait oingtures moistes
En sa chambre dedans ses boettes,
Tousjours pour soy farder repostes:
Mais garde que nul de ses hostes
Ne les puist ne sentir, ne veoir;
Trop luy en pourroit mal mescheoir.
S'elle a beau col et gorge blanche,
Garde que cil sa robe trenche,
Si très-bien la luy escolette,
Que sa chair parait blanche et nette,

Demi pied derriere et devant ;
Si en sera plus decevant.
Et s'elle a trop grosses espaulles,
Pour plaire à dances et à baulles,
De délyé drap robe port ;
Si sera de moins lait de port.
S'elle n'a mains belles et nettes,
Ou de cirons, ou de bubettes,
Gard que laisser ne les y vueille,
Face-les oster à l'esgueille,
Ou ses mains dedans ses gans mette ;
Si ne perra nulle bubette.
Et s'elle a trop grosses mamelles,
Prengne couvrechief ou touailles,
Dont sur le pis se face estraindre,
Et tout autour ses cottes ceindre,
Puis atachier, couldre et nouer ;
Lors se peut bien aller jouer.
Et comme bonne bachelette,
Tienne la chambre Venus nette ;
S'elle est sage et bien enseignée,
N'y laisse entour nulle iraignée
Qu'elle n'arde, arrache ou ne housse,

Si qu'il n'y puisse cueillir mousse.
S'elle a lais piedz, estroit se chausse,
Et grosse jambe a tenuë chausse.
Brief, s'elle sçait sur soy nul vice,
Couvrir le doit se moult n'est nice.
Et s'elle avoit maulvaise alaine,
Ne luy doit estre grief ne paine
De soy garder que point ne jeune,
Ne qu'elle ne parole jeune ;
Et si garde si bien sa bouche,
Que près du nez aux gens ne touche.
Et s'il luy prent de ryre envye,
Si bel et si sagement rye,
Qu'elle descouvre deux fossettes
Des deux costés de ses jouettes.
Ne par ris n'enfle trop ses jouës,
Ne ne restraigne pas ses mouës ;
Jà ses levres par ris ne s'euvrent,
Mais repoignent les dens et cueuvrent.
Femme doit rire à bouche close ;
Car ce n'est mye belle chose
Quant elle ryt bouche estenduë,
Car trop semble large et fenduë :

S'elle n'a dens bien ordonnées,
Mais laides et sans ordre nées,
Se les monstroît par sa risée,
Moins en pourroit estre prisée.
Au plourer affiert-il maniere :
Mais chascune est bien coutumiere
De pleurer en quelconque place;
Car, jaçoit ce qu'on ne leur face
Ne grief, ne honte, ne molestes,
Tousjours ont-elles larmes prestes :
Toutes pleurent et pleurer seulent
En telle guyse qu'elles veulent;
Mais homme ne se doit mouvoir
S'il veoit telles larmes plouvoir
Aussi espès comme oncques pleut :
Onc à femme tel pleur ne pleut,
Ne telz dueiulx, ne telz marrimens,
Que ce ne fusse conchimens.
Pleur de femme n'est fors qu'agait,
Lors n'est barat qu'elle n'agait;
Mais gard que par fait, ne par œuvre,
Riens de son penser ne descueuvre.
Il affiert bien que soit à table

De contenance convenable;
Mais ains qu'elle se voise seoir,
Face soy par tout l'hostel veoir,
Et à chascun entendre donne
Qu'elle fait la besongne bonne,
Aille et vienne avant et arriere,
Et se siée la derreniere;
Et se face ung petit attendre,
Ains qu'elle puisse à eulx entendre.
Et quant sera à table assise,
Face s'el peut à tous servise;
Devant les autres doit tailler,
Et du pain entour soy bailler;
Et doit pour grace desservir,
Devant le compaignon servir
Qui doit mangier en son escuelle.
Devant luy mette cuisse, ou esle,
Ou beuf, ou porc devant luy taille,
Selon ce qu'ilz auront vitaille,
Soit de poisson, ou soit de chars :
N'ait jà cueur de servir eschars,
Si n'est que souffrir ne luy vueille;
Et bien se gard qu'elle ne moeille

Ses doys au brouet jusqu'ès jointes,
Ne qu'elle n'ayt ses levres oingtes
De souppe, d'aulx, ne de chair grasse,
Ne que trop de morceaulx n'entasse,
Ne trop gros ne mette en sa bouche.
Du bout des doys le morcel touche,
Que devra moiller en la sausse,
Soit verd, ou camelline, ou jausse;
Si sagement port sa bouchée,
Que sur son pied goutte n'en chée
De souppe, ne de saulse noyre.
Et si doit si sagement boyre,
Que sur soy n'en espande goutte;
Car pour trop rude ou pour trop gloute
La pourroit bien aucun tenir,
Qui celluy verroit advenir.
Et garde que hanap ne touche
Tant qu'elle ait morcel en sa bouche,
Et doit si bien sa bouche terdre,
Tant qu'el n'y laisse gresse aherdre,
Au moins en la levre desseure;
Car quant gresse en elle demeure,
Ou vin emperent les maillectes,

Qui ne sont ne belles ne nectes;
Et boyve petit à petit,
Combien qu'elle ait grant appetit;
Ne boyve pas à une alaine,
N'à hanap plain ne coupe plaine,
Mais boyve petit et souvent,
Que ne voit chascun esmouvant
A dire que trop en engorge,
Et que trop boyt à gloute gorge,
Mais deliéement le coule:
Le bort du hanap trop n'engoule,
Et comme font maintes nourrisses,
Qui sont si gloutes et si nices
Qu'ilz versent vin en gorge creuse,
Tout ainsi comme en une heuse;
Et tant à grans gors en entonnent,
Qu'ilz se desvoyent et estonnent.
Bien se garde que ne s'enyvre,
Car en femme ne en homme yvre
Ne peut estre chose celée;
Car, puisque femme est enyvree,
El n'a point en soy de deffence,
Et jangle tout ce qu'elle pense,

Et est à tous abandonnée
Quant à tel meschief est donnée.
Et se gard de dormir à table,
Trop en seroit moins agreable :
Moult de laides choses adviennent
A ceulx qui tel dormir maintiennent.
Il n'est pas bel de sommeiller
Es lieux establis à veiller ;
Plusieurs en ont esté deceuz,
Et mainteffoys en sont bien cheuz
Devant, ou derriere, ou de coste,
Eulx brisant bras, ou teste, ou coste.
Gard que tel dormir ne la tienne :
De Palamirus luy souviene,
Qui gouvernoit la nef Enée :
Veillant l'avoit bien gouvernée ;
Mais quant dormir l'eut envaï,
Du gouvernail en mer cheï,
Et des compaignons noya près,
Qui moult le plourerent après.
Si doit la dame prendre garde
Que trop à loïer ne se tarde,
Car elle pourroit tant attendre :

Que nul n'y voudroit la main tendre :
Querir doit d'amours le deduit,
Tant que jeunesse la deduit ;
Car quant vieillesse femme assault,
D'amours pert la joye et l'assault.
Le fruit d'amours, se femme est sage,
Cueille en la fleur de son âge ;
Car tant de son temps pert la lasse,
Comment sans oyr d'amours passe.
S'elle ne croit ce mien conseil
Que pour commun prouffit conseil,
Saiche que s'en repentira
Quant vieillesse la flaitrira.
Mais bien sçay qu'elles me croyront,
Aumoins ceulx qui sages seront,
Et se rendront aux rigles nostres,
Et diront maintes patenostres
Pour m'ame quant je seray morte,
Qui les enseigne et les conforte :
Car bien sçay que ceste parole
Sera moult leüe en mainte escole.

Beau très-doux filz, se vous vivez,
Car bien sçay que vous escrivez

Au livre du cueur voulentiers
Tous mes commendemens entiers;
Puis quant de moy departirez,
Se Dieu plaist, encor en lirez,
Si en serez maistre, com jé,
Du livre vous donne congié,
Malgré trestous les chanceliers,
Et par chambres et par celiers,
En prez, en jardins, en gaudines,
Soubz pavillons et soubz courtines;
Et d'en former les escoliers
Par garderobes et soliers,
Par despenses et par estables,
Se n'avez lieux plus delectables.

Mais que ceste leçon soit leuë,
Quant vous l'aurez bien retenuë,
Gardez que trop ne soit enclose;
Car quant plus à l'ostel repose,
Moins elle est de toutes gens veuë,
Et sa beaulté est moins congneuë,
Moins convoitée et moins requise.
Souvent voise à la mere eglise,
Et face visitations

Aux nopces, aux processions,
Aux jeux, aux festes, aux caroles;
Car en telz lieux tient ses escoles,
Et chante à ses disciples messes
Le dieu d'Amours et les déesses.
Mais bien se soit ainçoys mirée,
Sçavoir s'elle s'est bien mirée;
Et quant à point se sentira,
Et par les ruës s'en yra,
Si se marche de belle allure,
Non pas trop molle ne trop dure,
Trop eslevée ne trop courbes,
Mais biens plaisans en toutes tourbes:
Les espauls, les costez meue
Si noblement, que l'en ne treuve
Nulle de plus bel mouvement;
Et marche joliettement
De ces beaulx soleretz petis,
Que faire aura fait si fetis,
Qui joindront au pied si à point
Que de fronce n'y aura point.
Et de sa robe longue treine,
Qui près du pavement s'encline,

Si la lieuë à coste ou devant,
Comme pour prendre ung peu de vent,
Ou pour se que faire le sueille;
Aussi com recoursier se vueille,
Pour avoir le pas plus délivre,
Lors gard que si le pas délivre,
Que chascun qui passer la voye,
La belle forme du pied voye.

Et se telle est que mentel porte,
Si le doit porter de tel sorte
Que point trop la veuë n'encombre
Du gent corps à qui il fait ombre;
Et affin que le corps mieulx pare,
Et le tissu dont el se pare,
Qui n'est ne trop gros ne trop gresles,
D'argent doré à menuës perles,
Et l'aumosniere toutesvoye,
Qu'il est bien droit que l'en la voye;
A deux mains doit le mentel prendre,
Les bras eslargir et estendre
Soit par belle voye, ou par boë:
Et luy souviennne de la roë
Que le paon fait de sa queue;

Face aussi du mentel la seuë,
Si que la penne vaire ou grise,
Ou telle qu'on y aura mise,
Tout le gent corps en appert monstre
A ceulx qu'el voit muser encontre.

S'elle n'est belle de visaige,
Atourner doit s'y comme saige
Ses belles tresses, blondes chierres,
Et tout le haterel derrieres;
Car plus en sera advenante.
C'est une chose moult plaisante,
Que la beaulté de la chevelure.

Tousjours doit femme mettre cure
Qu'el puist la louve ressembler,
Quant el veult la brebis embler,
Qui de paour qu'el ne puist faillir,
Pour une en va mil assaillir;
Et ne sçet laquelle prendra,
Devant que prinse la tiendra.
Ainsi doit femme par tout tendre
Ses retz pour tous les hommes prendre;
Car pour ce qu'el ne peut sçavoir
Des quelz elle puist gracie avoir,

Aumoins pour ung à soy cherchier,
A tous doit son croc atachier ;
Lors ne devra pas advenir
Que n'en doye aucun pris tenir
Des folz entre tant de milliers,
Qui luy frotera les illiers,
Voyre plusieurs par adventure ;
Car art ayde moult à nature.

Et s'elle plusieurs en accroche
Qui mettre la vueillent en broche ;
Garde comment la chose queure,
Qu'elle ne boute à deux une heure ;
Car pour deceuz moult se tiendroyent,
Quant plusieurs ensemble viendroyent ;
Si la pourroyent bien laisser :
Cela pourroit moult abaisser,
Ou aumoins luy eschapperait
Ce que chascun emporteroit.
Elle ne leur doit riens laisser
Dont ilz se puissent engreisser,
Mais mettre à si grans povretez
Qu'ilz meurent las et endebtez ;
Et elle en soit riche manans,

Car perdu est le remenans.
D'aymer povre homme ne luy chaille :
Il n'est riens que povre homme vaille ;
Et, fust-il Ovide ou Hommer,
Ne vouldroit-il pas ung gomer.
Ne ne luy chaille d'aymer hoste ;
Car, ainsi comme il met et oste
Son corps en divers hebergeages,
Ainsi leur est le cueur volages.
Hoste aymer ne luy conseil pas ;
Mais touteffois en son trespas
Se deniers ou joyaulx luy offre,
Prenne tout et mette en son coffre,
Et face lors cil son plaisir,
Ou tout en haste ou à loysir.
Et bien garde qu'elle ne prise
Nul homme de trop grant cointise,
Ne qui de sa beaulté se vante ;
Car c'est orgueil qui si le tente.
Si s'est en l'ire Dieu boutez
Homs qui se plaist, jà n'en doubtez,
Car ainsi le dit Ptholomée,
Par qui fut moult science aymée.

Tel n'a povoir de bien aymer,
Tant a mauvais cueur a amer ;
Et ce qu'il aura dit à l'une,
Autant dira-il à chascune ;
Et plusieurs en yra lober,
Pour les despouiller et rober.
Maintes complaints j'en ay veuës,
Et maintes pucelles deceuës.

Et s'il vient aucun prometteur,
Soit loyal homme ou hoqueleur,
Qui la vueille d'amour prier,
Et par promesse à soy lier ;
Et celle aussi luy repromette,
Mais gard bien qu'elle ne se mette
Pour nulle riens en sa manaye,
S'el ne tient ainçois la monnoye.
Et s'il mande riens par escript,
Gard se cil faintement l'escript,
Ou s'il a bonne intention
De fin cueur sans deception ;
Après luy rescrive en peu d'heure,
Mais ne soit pas fait sans demeure.
Demeure les Amans atise,

Mais que trop longue ne soit prise;
Et quant elle orra la requeste
De l'Amant, gard que ne se haste
De s'amour de tout octroyer;
Ne ne luy doit du tout nyer,
Mais le doit tenir en balance,
Qu'il aye paour et esperance.

Et quant cil plus la requerra,
Et celle moins luy offrera
S'amour, qui si formant l'enlace;
Et se garde bien que tant face
Par son engin et par sa force
Que l'esperance luy renforce,
Et petit à petit s'en aille
La paour, tant qu'elle deffaille,
Et qu'ilz facent paix et concorde.
Celle qui puis à luy s'accorde,
Et qui tant sçet de guilles fainctes,
Doit Dieu jurer, et saintz et saintes,
Qu'oncques ne le vult octroyer
A nul, tant la sçeust-il pryer;
Et dire : Sire, c'est la somme,
Foy que doy saint Pierre de Romme,

Par amour à vous m'abandon ;
Mais ce n'est pas pour vostre don.
N'est nul homme pour qui le feisse,
Ne pour nul don , tant grand le veisse.
Maint vaillant homme ay refusé ;
Plusieurs en ont à moy musé :
Si croy que m'avez enchantée
Par la leçon qu'avez chantée.
Lors le doit estroit accoller,
Et baiser pour mieulx l'affoller.
Mais s'el veult mon conseil avoir,
Ne tende à riens fors à l'avoir.
Fole est qui son amy ne plume
Jusques à la dernière plume ;
Car qui mieulx plumer le sçaura,
C'est celle qui meilleur l'aura,
Et plus chiere sera tenuë ,
Quant plus chiere se sera venduë.
Car ce que l'en a pour neant,
Est-on de tant plus villenant,
Et ne le prise-on une escorce :
Se l'en le pert, on n'y fait force,
Aumoins si grant ne si notée,

Que qui l'auroit chier achaptée.

Mais au plumer raffiert maniere :

Son varlet et sa chamberiere ,

Aussi sa sœur et sa nourrice ,

Et sa mere , se moult n'est nice ,

Puisqu'ilz consentent la besoingne ,

Facent tous tant que cil leur doigne

Surcotz ou robe , ou gans ou moufles ;

Et si ravissent comme escoufles

Ce qu'ilz en pourront attrapper ,

Si que cil ne puist eschapper

De leurs mains en nulle maniere ,

Tant qu'il ait faicte sa derniere ;

Comme cil qui jouë aux noyaulx ,

Tant leur donne argent ou joyaulx.

Moult est plus-tost proye achevée ,

Quant par plusieurs mains est levée.

Autre foyz luy redient : Sire ,

Puisque le vous convient à dire ,

A ma dame une robe fault ;

Comment souffrez-vous tel deffault ?

S'el vouldist faire , par saint Gille !

Pour tel a-il en cette ville ,

Comme une royne fust vestuë
De robe richement tyssuë.
Dame , pourquoy tant attendez,
Que vous ne la luy demandez ?
Trop estes-vous vers luy honteuse ,
Quant si vous laissez souffreteuse.
Et celle , combien qu'ilz luy plaisent ,
Leur doit commander qu'ilz se taisent ;
Que tant espoir en ont levé ,
Que trop malement l'ont grevé.
Et s'elle voit qu'il s'apparçoyve
Qu'il luy donne plus qu'il ne doyve ,
Et que formant grevé cuide estre
Des grans dons dont il la sçeut paistre ,
Et sentira que de donner
Ne l'ose-elle mais sermonner ,
Lors luy doit prier qu'il luy preste ;
Et puis luy jure qu'elle est preste
De luy rendre à tel jour dicté ,
Tel comme il luy aura presté :
Mais bien est par moy deffendu
Que jamais riens n'en soit rendu.
Et se son autre amy revient ,

Aumoins qui pour tel bien se tient,
Mais en nul d'eulx son cueur n'aïst mys,
Tant les clame-elle ses amys;
Si se complaigne comme sage,
Que sa meilleur robe est en gage,
Chascun jour courant à usure;
Dont elle est en si grant arsure,
Et tant est son cueur à mesaise,
Que riens ne fera qui luy plaise
S'il ne rachapte tous ses gages :
Et le varlet, se moult n'est sages,
Puisque pecune luy est sourse,
Mettra tantost main à la bourse,
Ou fera quelque chevissance
Dont ly gage aura délivrance,
Qui n'ont de délivrer raison :
Car je croy sont en la maison
Pour le bachelier enserrez
En aucuns coffres bien barrez ;
Et ne luy chault je croy s'il cherche
Dedans sa huche ou à sa perche,
Pour estre de luy tant mieulx creüe,
Tant qu'icelle ait la pecune eüe.

Le tiers reserve d'autel lobe,
Ou crespine, ou chappel, ou robe,
Ou guimple vueil qu'elle demande;
Et puis deniers qu'elle despende;
Et s'il ne luy a que porter,
Et jure pour la conforter,
Et fiance de pied et main
Qu'il luy apportera demain,
Face-luy les oreilles sourdes;
Ne croye riens, car se sont bourdes;
Car ilz sont tous appers menteurs.
Plus m'ont menty ribaulx flateurs,
Et faulsé leurs sermens jadis,
Qu'il n'a de saintz en paradis.
Aumoins puisqu'il n'a que payer,
Face au vin son gage envoyer
Pour deux deniers, pour trois, pour quatre,
Ou voise hors ailleurs esbattre.

Si doit femme, s'el n'est musarde,
Faire semblant d'estre couarde,
De trembler et d'estre paoureuse,
D'estre destrainte et angoisseuse,
Quant son amy veult decevoir;

Et luy fasse entendre de voir,
Qu'en trop grant peril le reçoit,
Quant son mary pour luy deçoit,
Ou ses gardes, ou ses parens ;
Et se la chose estoit parens
Qu'elle veult faire en ripostaille,
Morte seroit sans nulle faille.
Jure qu'el ne peut demourer,
S'on la devroit vive escueurer :
Puis demeure à sa volenté,
Quant elle l'aura enchanté.

Si luy doit très-bien souvenir,
Quant l'autre amy devra venir,
S'el voit que nul ne l'apparçoyve,
Par la fenestre le recoyve,
Tant le puist faire par la porte ;
Jure qu'elle destruite ou morte,
Et que de luy seroit neans,
Se l'en sçavoit qu'il fust leans :
Nel garderoit ames esmoluës,
Heulmes, haulbers, ne massuës,
Ne husches, ne soliers, ne chambres,
Que fendu ne soit par les membres.

Puis doit la dame souspirer,
Et par semblant à soy yrer,
L'assaillir et luy courir seure;
Et dye que si grant demeure,
N'a-il pas faicte sans raison,
Et qu'il tenoit en sa maison
Autre femme, où se deduysoit,
Dont le soulas moult luy plaisoit;
Et qu'elle est ores bien trahye,
Quant il l'a pour autre enhaïe;
Et doit estre lasche clamée,
Quant elle ayme sans estre amée.
Et quant orra ceste parole,
Cil qui l'a pensée aura fole,
Si cuydera certainement
Que celle l'ayme loyaulment,
Et que plus de luy soit jalouse
Qu'onc ne fut de Venus s'espouse,
Vulcanus, quant il l'eut trouvée
Avec Mars, et prise et prouvée
Es latz qu'il eut d'airain forgiés,
Les tenoit tous deux en fors gyés,
Au jeu d'amours joinctz et lyés,

Tant les eut le fol espyés.

Comment Vulcanus espya
Sa femme, et moult fors la lya
D'ung latz avec Mars, ce me semble,
Quant couchiés les trouva ensemble.

Si-tost que Vulcanus ce sçeust,
Que prins prouvé eulx deux les eust
Es latz qu'entour le lit posa,
Moult fut fol quant faire l'osa :
Car cîl a moult pou de sçavoir,
Qui seul cuide sa femme avoir.
Les Dieux si fist venir en haste,
Qui moult rirent et firent feste,
Quant en tel point les apparceurent :
De la beaulté Venus s'esmeurent
Tous les plusieurs des dames Dieux,
Qui moult faisoit plaintes et deulx,
Comme honteuse et courroucée,
Qu'ainsi estoit prise et lassée,
Qu'onc n'eust honte à ceste pareille.
Si n'est-ce pas trop grant merveille,
Se Venus o Mars se mettoit;
Car Vulcanus si lait estoit,

Et si charbonné de sa forge,
Par mains, par visage et par gorge,
Que pour riens Venus ne l'aymast,
Combien que mary le clamast.
Non pas, par Dieu ! se ce fust ores
Absalon à ses tresses sores,
Ou Páris fils au roy de Troye,
Ne luy portast-elle pas joye :
Car bien sçavoit la debonnaire,
Que toutes femmes sçavent faire.
D'autre part, ilz sont franchises nées ;
Loy les a condicionnées,
Qui les oste de leurs franchises
Où nature les avoit mises :
Car nature n'est pas si sote
Qu'elle face naistre Marote
Tant seulement pour Robichon,
Se l'entendement y fichon,
Ne Robichon pour Mariette,
Ne pour Agnès, ne pour Perrette :
Ains nous a fait, beau filz n'en doubtes,
Toutes pour tous et tous pour toutes,
Chascune pour chascun commune,

Et chascun commun pour chascune.
Si que quant eulx sont affiées,
Par loy prinses et mariées,
Pour oster dissolucions,
Contemps, noises, discensions,
Et pour aider les nourritures
Dont ilz ont ensemble les cures,
Si s'efforcent en toutes guyses
De retourner à leurs franchises
Les dames et les damoiselles,
Quelz qu'ilz soient, laides ou belles.
Franchise à leur povoir maintiennent,
Dont trop de maulx viendront et viennent,
Et vindrent à plusieurs jadis,
Dont en nommeroye jà dix,
Voire cent; mais je les trespasse,
Car j'en seroye toute lasse,
Et vous d'ouyr tout encombrez,
Ains que je les eusse nombrez :
Car quant chascun jadis veoit
La femme qui mieulx luy seoit,
Maintenant ravyr la vouldist,
Se plus fort ne la luy touldist,

Et la laissast, se bien luy pleust,
Quant son vouloir or fait en eust;
Si que jadis s'entretuoyent,
Et les nourritures laissoyent,
Ains que l'en fist nuls mariages,
Par le conseil des hommes sages.
Et qui vouldroit Horaces croire,
Bonne parole en dit et voire,
Car moult bien sçeut lire et ditter:
Si la vous vueil cy reciter;
Car sage femme n'a pas honte,
Quant bonne auctorité racompte.

Jadis au temps Helene furent
Batailles, que les cons esmeurent,
Dont ceulx à grand douleurs perirent,
Qui pour eulx les batailles firent:
Mais les morts n'en sont de riens sçeuës,
Quant en escript n'en sont pas leuës;
Car ce ne fut pas le premier,
N'onc ne sera-ce le dernier,
Par qui guerres viendront et viennent
Entre ceulx qui tiendront et tiennent
Leurs cueurs mys en amour de femme,

Dont maint ont perdu corps et ame ,
Et perdront, si le siecle dure.
Mais prenez bien garde à nature ;
Car, pour plus clairement y veoir
Comme elle a merueilleux pouvoir,
Maints exemples vous en puis mettre,
Qui bien font à veoir en la lettre.

Cy nous est donné par droicture
Exemple du pouvoir nature.

L'oyssel du jolys vert boschage ,
Quant il est pris et mis en cage ,
Et nourry ententivement
Leans délicieusement ,
Et chante tant que sera vifz ,
De cueur gay, ce vous est advis ;
Si desire-il les boys ramez ,
Qu'il a naturelement amez ,
Et voudroit sur les arbres estre :
Jà si bien ne le sçait-on paistre ,
Tousjours y pense , et s'estudie
A recouvrer sa franche vie.
Sa viande à ses piedz demarche ,

Pour l'ardeur que son cueur luy fache,
Et va par sa cage trassant ,
A grant angoisse pourchassant
Comment fenestre ou partuys truisse,
Par où voler au boys s'en puisse.
Aussi sachiez que toutes femmes,
Soyent damoiselles ou dames ,
De quelconque condicion,
Ont naturelle intencion ,
Qu'elles chercheroient volentiers
Par quelz chemins, par quelz sentiers
A franchise venir pourroyent :
Car tousjours avoir la vouldroyent.
Aussi vous dy-je que ly hom
Qui se met en religion ,
Et vient après qu'il s'en repent
Par pou que de dueil ne se pend ,
Et se complaint et se demente ,
Si que tout en soy se tormente ,
Tant luy print grand desir d'ouvrer
Pour sa franchise recouvrer ,
Et se repent qu'oncques s'y mist.
Là fault que sa vie finist ,

Qu'il ne s'en peult plus revenir,
Pour honte qu'il luy fait tenir,
Et contre son gré y demeure :
Là vit à grant mesaise , et pleure
La franchise qu'il a perduë,
Qui ne luy peut estre renduë ,
Se n'est que Dieu grace luy face
Que sa mesaise luy efface ,
Et le tienne en obedience
Par la vertu de pacience ;
Car , quant se met illec en muë ,
Sa voulenté point ne se muë
Pour nul habit qu'il puisse prendre ,
En quelque lieu qu'il s'aille rendre.
C'est le fol poisson qui s'en passe
Parmy la gorge de la nasse ;
Et quant il s'en veult retourner ,
Malgré soy là fault sejourner
A tousjours en prison leans ,
Car du retourner est neans.
Les autres qui dehors demeurent ,
Quant ilz le voyent si aqueurent ,
Et cuyde que cil s'esbanoye

A grant déduyt et à grant joye,
Quant là le voyent tournoyer,
Et par semblant esbanoyer.
Et pour la cause mesmement
Qu'ilz voyent bien appertement
Qu'il y a leans assez viande
Telle comme chascun demande,
Moult volentiers y entreroyent;
Si vont entour, et tant tournoyent,
Tant y heurtent, et tant y aguettent,
Que le trou trouvent et s'y jettent:
Mais quant ilz sont dedans venus,
Ilz sont tous prins et retenus,
Puis ne se peuvent-ilz tenir
Qu'ilz ne s'en vueillent revenir:
Là les convient à grant dueil vivre
Tant que la mort les en délivre.

Toute telle vie va querant
Le jeune homme, quant il se rend;
Car jà si grans souliers n'aura,
Ne jà tant faire ne sçaura
Grant chapperon, ne large aumuce,
Que nature au cueur ne se muce:

Lors est cil très-mal accueilly,
Quant franc estat luy est failly,
S'il ne fait de nécessité
Vertu , par grant humilité.
Mais nature ne peut mentir,
Qui franchise luy fait sentir :
Car Horaces si nous racompte ,
Qui bien sçet que tel chose monte ,
Qui voudroit une force prendre
Pour soy de nature deffendre ,
Et la boutteroit hors de soy,
Reviendrait-elle, bien le sçay.
Tousjours nature retourra :
Jà pour habit ne demourra,
Que vault, se toute créature
Veult retourner à sa nature :
Jà ne lairra pour violence ,
Pour force , ne pour convenance.
Ce doit moult Venus excuser,
Quant vouloit de franchise user ,
Et toutes dames qui se jouent ,
Combien que mariage vouent ;
Car ce leur fait nature faire ,

Qui les veult à ceste fin traire,
Trop est forte chose nature,
Car elle passe nourriture.

Qui prendroit, beau filz, ung chaton
Qui oncques rate ne raton
Veu n'auroit, puis fust-il nourris
Sans jamais veoir ratz ne souris,
Long-temps par ententive cure
De délicieuse pasture,
Et après veit souris venir,
Il n'est riens qui le peust tenir,
Se l'en le laissoit eschapper,
Qu'il ne l'alast tantost happer :
Trestous ses metz en laisseroit ;
Jà si familleux ne seroit ;
Il n'est riens qui paix entr'eulx feist,
Pour paine que nulluy y meist.

Qui nourrir ung poulain sçauroit
Qui jument nulle veu n'auroit,
Jusqu'à tant qu'il fust grant destriers
Pour souffrir selle et estriers,
Et après veit jumens venir,
Lors vous l'orriés tantost hannir :

Et voudroit encontre elles courre ,
Sinon que l'en luy peut recourre ,
Non pas morel contre morelle
Seulement, mais contre fauvelle ,
Contre grise ou contre liarde ,
Se frain ou bride ne le tarde ;
Qu'il n'en n'a nulle espiées ,
Fors qu'il les treuve desliées ,
Ou qu'il puisse sur eulx saillir ,
Toutes les voudroit assaillir .
Et qui morelle ne tiendrait ,
Tout le cours à morel viendrait ,
Voyre à fauvel ou à liart ,
Comme sa voulenté luy art .
Le premier qu'elle trouveroit ,
C'est cil qui son mary seroit ,
Qu'elle n'en a nul espié ,
Mais que le treuve deslié .
Et ce que je dy de morelle ,
Et de fauvel et de fauvelle ,
Et de liart et de morel ,
Dis-je de vache et de torel ,
Et de brebis et de mouton :

Car de ceulx mye ne doubton ;
Qu'ilz ne veulent leurs femmes toutes.
Ne jà de ce, beau filz, n'en doubtes,
Que toutes ainsi tous ne vueillent,
Toutes volentiers les recueillent.
Ainsi est-il, beau filz, par m'ame !
De tout homme et de toute femme,
Quant à naturel apetit,
Dont loy les retraits ung petit.
Ung petit ! mais trop ce me semble ;
Car quant loy les a mis ensemble,
Et veult soit varlet soit pucelle,
Que cil ne puisse avoir que celle,
Aumoins tant qu'elle soit en vie,
Ne celle aultre pour nulle envie ;
Mais touteffoys sont-ilz tentez
Du fait de franche volentez.
Car bien sçay que tel chose monte,
Si s'en gardent aucuns pour honte,
Et les autres pour paour de paine :
Mais nature ainsi les demaine
Comme les bestes que cy dismes ;
Et je le sçay bien par moi-meismes,

Car je me suis tousjours penée
D'estre de tous hommes amée ;
Et se je ne doubtasse honte
Qui refraint maint cueur et le dompte,
Quant par ces ruës m'en aloye ,
Car tousjours aller y vouloye
D'aournemens enveloppée
Proprement comme une poupée,
Ces varletz qui tant me plaisoyent ,
Quant ces doux regards me faisoient.
Doux Dieu ! que pitié m'en prenoit
Quant ce regard à moy venoit !
Tous ou plusieurs de ceulx receusse ,
Se bien leur pleust et je le peusse ,
Tous les voulsisse tire à tire ,
Se bien je peusse à tous suffire.
Aussi me sembloit que s'ilz peussent ,
Très volentiers tous me receussent :
Jà n'en metz hors prelatz, ne moynes ,
Chevaliers, bourgeois, ne chanoynes,
Ne clerc, ne lay, ne fol, ne sage ,
Puisque il fust de puissant âge ,
Et des religions saillissent :

S'ilz ne cuidassent qu'ilz faillissent
Quant requise d'amours si me eussent :
Mais se bien noz pensées sçeussent,
Et noz conditions trestoutes,
Ilz n'en fussent pas en telz doubtes.
Et croy que se plusieurs osassent,
Leurs mariages en laissassent,
Et de foy ne leur souvenist,
Se nul à privé les tenist.
Nul n'y gardast condicion,
Foy ne veu de religion,
Se ne fust aucun forcené
Qui d'amours fust anchifrené,
Et loyaulment s'amyé amast.
Cil je croy quicte me clamast,
Et pensast à la sienne avoir,
Dont il ne prendroit nul avoir.
Mais est-il peu de telz amans.
Se m'aide Dieu et saint Amans,
Comme je croy certainement,
S'il parlast à moy longuement,
Quoy qu'il en dist, mensonge ou voir,
Je le feisse bien esmouvoir,

Quel qu'il fust, séculier ou d'ordre,
Fust ceint de cuir rouge ou de corde,
Quelque chapperon qu'il portast;
A moy ce croy se deportast,
S'il cuidast que je le voulsisse,
Ou que sans plus je le souffrisse.
Ainsi nature nous justise,
Qui noz cueurs à délict atise;
Par quoy Venus de Mars amer
A moins desservy à blasmer.

Ainsi comme en tel point estoyent
Mars et Venus qui s'entreamoyent,
Des Dieux y eut maints qui voulsissent
Que les autres Dieux se risissent
En tel point comme font de Mars;
Mieulx voulsist puis deux mille mars
Avoir perdu dam Vulcanus,
Que de leur œuvre sçeust jà nulz :
Car ces deux en eurent tel honte,
Que les Dieux firent d'eulx leur compte ,
Et tant publierent la fable,
Qu'el fut par tout le ciel notable.
S'en fut Vulcanus plus yré;

Car le fait fut plus empyré,
N'oncques puis n'y peut conseil mectre,
Ainsi que tesmoigne la lectre.
Mieulx luy vaulsist avoir souffert,
Qu'avoir au lit les latz offert,
Et que jà point ne s'en esmeust ;
Mais bien faingnist que riens n'en sçeust,
S'il vouldsist avoir belle chiere
De Venus, que tant avoit chiere.

Icy devroit bien prendre garde
Cil qui sa femme et s'amye garde,
Et par son fort agaict tant œuvre,
Que son forfait si luy descœuvre ;
Car sachiez que pis en fera,
Quant prinse prouvée sera ;
Ne nul qui du mal felon art,
Que si la prinse par son art,
Jamais n'en aura puis la prinse,
Ne beau-semblant, ne bon servise :
Trop est fort mal que jalousie,
Qui les amans art et soucyé.
Mais ceste est jalousie fainte,
Qui faiblement fait tel complainte,

Et allume ainsi le musart,
Quant plus l'allume et cil plus art.
Et cil ne se daigne escondire,
Ains dye pour luy mettre en yre,
Qu'il a voyrement autre amye,
Gard qu'elle s'en course mye;
Jà soit ce que semblant en face,
Se cil autre amye pourchasse,
Jà ne luy soit à ung bouton
De la ribaulde au vil glouton;
Mais face tant que cil recroye,
Affin que d'amer ne recroye,
Qu'el vueille autre amy pourchasser,
Et ne fait ce, fors pour chasser
Celluy dont'elle veut le change;
Car c'est droit qu'elle s'en estrange,
Et dye : Trop m'avez meffait,
Vengier me fault de ce meffait;
Car, puisque vous m'avez fait coupe,
Je vous feray de tel pain soupe.
Lors sera cil en pire point,
Qu'oncques ne fut s'il l'ayme point,
Ne ne s'en sçaura déporter;

Car nul n'a pouvoir de porter
Grant amour ardamment ou pis,
S'il n'a paour d'estre acoupis.
Lors ressaille la chamberiere,
Et face paoureuse sa chiere,
Et dye : Lasse ! mortes sommes,
Mon seigneur; on ne sçet quelz hommes
Sont entrés dedans nostre court.
Là convient que la Dame court
Et delaisse toute besongne,
Mais le Varlet ainçoys repongne,
Et court en estable ou en huche,
Jusques à tant qu'elle le huche,
Quant sera arriere la veüë :
Cil qui desire sa venuë
Vouldroit lors estre ailleurs espoir,
De paour et de desespoir.

Et lors se c'est ung aultre amis
A qui la Dame aura promis,
Dont elle n'aura esté sage,
Qu'elle n'en porte le musage,
Combien que de l'autre luy membre;
Mener le doit en quelque chambre,

Et face lors ce qu'il vourra,
Cil qui demourer n'y pourra,
Dont moult aura pesance et yre.
Car la Dame luy pourra dire :
Du demourer est-ce neans,
Puisque mon seigneur est ceans,
Et quatre miens cousins germains :
Ainsi m'aïst Dieu et saint Germain !
Quant autre foyz venir pourrez ;
Je feray ce que vous vurrez ;
Mais souffrir vous convient à tant.
Je m'en revoys, car on m'attent.
Mais ainçoys le doit hors bouter,
Qu'elle ne puisse riens doubter.

Lors doit la Dame retourner,
Qu'elle ne face sejourner
Trop longuement l'autre à mesaise,
Pour ce que trop ne luy desplaise ;
Et affin qu'il n'ayt desconfort,
Luy doit donner nouvel confort.
Si convient que de prison saille,
Et que couchier avec luy faille
Entre ses bras dedans sa couche ;

Mais face que s'en paour n'y touche :
Face-luy bien entendre et dye,
Qu'elle est trop fole et trop hardye;
Et jure par l'ame de son pere ,
Que l'amour de luy chier compere
Quant se met en telle aventure;
Jà soit ce qu'elle soit plus seure,
Que ceulx qui vont à leur talant
Par champs et par vigne balant.
Car délit en seureté pris
Moins est plaisans, moins est de pris.
Et quant aller voudront ensemble ,
Garde que cil à luy n'assemble ,
Combien qu'il la tienne à sejour,
Qu'elle ne voye cler ne jour ,
Et qu'elle cloe la fenestre ,
Et que bien soit umbrageux l'estre.
Que s'elle a quelque vice ou tache
Sur sa chair, que cil ne le sache ,
Gard que nulle ordure n'y voye;
Car tantost se mectroit en voye ,
Et s'enfueroit couë levée,
Dont seroit honteuse et grevée.

Et quant se seront mis en œuvre,
Gard que chascun sagement œuvre,
Et si bien à point, qu'il convienne
Que le délict ensemble vienne
De l'une et de l'autre partie,
Ains que l'œuvre soit départie;
Et s'entredoyvent entr'atendre
Pour ensemble leur délict prendre.
L'ung ne doit pas l'autre laisser,
De nager ne doyvent cesser
Tant qu'ilz viennent ensemble au port;
Lors auront enterin deport.

Et se jeu ne luy embellit,
Faindre doit que moult s'y délict,
Et faigne et face tous les signes
Qu'elle sçet estre au délict dignes,
Si qu'il cuide qu'elle en gré praigne
Ce que ne prise une chataigne.

Et se, pour eulx mieulx asseurer,
Peut vers la Dame procurer
Qu'elle vienne à son propre hostel,
Si ayt la Dame propos tel
Le jour qu'elle y devra entendre,

Que se face ung petit atendre,
Si que celluy ayt grant desir
Ains que la tienne à son plaisir.
Jeu d'amours est, quant on demeure,
Plus agréable qu'à droite heure :
Si en sont mains entalentez,
Qui les ont à leurs voulentez.
Quant elle est à l'hostel venuë,
Où tant sera chiere tenuë,
Lors luy jure et luy face entendre
Qu'aux jaloux se fait trop attendre,
Qu'elle en fremist et tremble toute,
Et que trop durement se doubte
D'estre ledengée et batuë
Quant à l'hostel sera venuë.
Mais comment qu'elle se démente,
Combien que dye voir, ou mente,
Prenne en paour bien seurement
Seureté paoureusement,
Et facent en leur priveté
Trestoute leur joliveté.
Et s'elle n'a loysir d'aler
En son hostel à luy parler,

Ne recevoir au sien ne l'ose ,
Tant la tient jalousie enclose ;
Alors le doit-elle enyvrer ,
Se mieulx ne n'en sçet délivrer.
Et se de vin ne peut estre yvre ,
D'herbes peut avoir une livre ,
Ou plus ou moins, dont sans dangier
Luy peust faire boyre ou mangier :
Adonc dormira si formant ,
Qu'il luy lairra faire en dormant
Toute chose qu'elle voudra ;
Car destourner ne l'en pourra.
De sa mesgnie , s'ella-la ,
Envoye l'ung çà, l'autre là ,
Ou par legiers dons les deçoyve ,
Et son amy par ce reçoÿve.
On les peut bien tous abuvrer ,
Se du secret les veult sevrer.
Ou , s'il luy plaist , au jaloux die :
Sire , ne sçay quel maladie ,
Ou goute , ou fievre , ou apostume ,
Tout le corps m'embrase et alume ;
Si convient que voyse aux estuves.

Tant ayons-nous ceans des cuves ,
Riens n'y vauldroit bain sans estuves ;
Pour ce faut-il que je m'estuves.
Quant le villain aura songié ,
Luy donra-il espoir , congié ,
Combien que face laide chiere ;
Mais que maine sa chamberiere ,
Ou aucune sienne voysine ,
Qui sçaura toute sa convine ;
Et son amy aussi aura
Sa voysine qui tout sçaura.
Lors s'en ira chez l'estuvier :
Mais jà ne cuve ne cuvier
Par aventure n'y querra ;
Mais o son amy se gerra ,
Se n'est pour ce que bon leur semble
Que baignier se veulent ensemble ;
Car il la peut leans attendre ,
S'il sçet que doit celle part tendre.

Nul ne peut mettre en femme garde ,
Si elle-mesme ne se garde :
Et fust Argus qui la gardast ,
Qui de ses cent yeulx resgardast ,

Dont l'une des moitiés veilloit
Et l'autre moitié sommeilloit,
Quant Jupiter luy fist trenchier
Le chief, pour Ino revenchier
Qu'il avoit en vache muée,
De forme humaine desmuée;
(Mercurius le luy trencha
Quand de Juno se revencha)
N'y vauldroit sa garde mesriens :
Fol est qui garde tel mesriens.

Mais gard qu'elle ne soit si sote,
Pour riens que clerc ne lay luy note,
Que jà riens d'enchantement croye,
Ne sorcerie, ne charmoye,
Ne Balenus, ne sa science,
Ne magique, ne nigromance,
Que par ce puist homme esmouvoir
A ce qu'il l'aimt par escouvoir,
Ne que pour luy nulle autre hée :
Oncques ne peut tenir Medée
Jason par nul enchantement;
Ne Circé ne tint ensement
Ulixes qu'il ne s'enfouist,

Pour nulz sortz que faire luy puist.
Garde femme qu'à nul amant,
Tant l'aille son amy clamant,
Ne donne don qui gueres vaille :
Bien donne couvrechief ou touaille,
Ou oreillier, ou aumoniere,
Mais qu'elle ne soit pas trop chiere,
Asguillettes, latz, ou ceintures,
Dont peu en vallent les ferrures,
Ou ung beau petit coustelet,
Ou de fil ung biau linselet,
Comme font nonnains par coustume :
Mais fol est qui les acoustume.
Mieux vault femmes du siecle amer ;
L'en ne s'en fait pas tant blasmer,
Et vont mieulx à leurs volentez :
Leurs marys et leurs parentez
Sçavent bien de parole paistre ;
Et jà soit ce que ne puisse estre,
Que l'ung et l'autre trop ne coust,
Si nonnains de greigneur coust.
Mais l'homme qui sage seroit,
Tous dons des femmes doubteroit ;

Car dons de femmes, à dire voir,
Ne sont fors latz à decevoir;
Et contre sa nature peiche
Femme qui de largesse a taiche.
Laisser devons largesse aux hommes;
Car quant nous femmes larges sommes,
Ce sont meschances et grans vices.
Diables nous font ores si nices :
Mais ne m'en chault; ilz n'en sont gaires
Qui de don soyent coustumieres,
Fors des dons que j'ay dit devant.
Mais que ce soit en decevant,
Beau filz, povez-vous bien user,
Pour mieulx les musars amuser.
Et gardez-bien ce qu'on vous donne;
Et vous souviene de la bourne
Où trestoute jeunesse tent,
Se chascun povoit vivre tant :
C'est de vieillesse, qui ne cesse
Qui chascun jour de vous s'apresse,
Si que quant là serez venu
Ne soyez pas pour fol tenu;
Mais soyez d'avoir si garny,

Que point ne soyez escharny :
Car acquerir, s'il n'y a garde,
Ne vault pas ung grain de moustarde.
Mais certes ce n'ay-je pas fait,
Dont suis povre par mon meffait.

Les grans dons que ceulx me donnoient
Qui tous à moy s'abandonnoient,
Au mieulx aimé abandonnoye.
L'en me donnoit, et je donnoye,
Si que n'en ay riens retenu.
Donner m'a mis au point menu :
Ne me souvenoit de vieillesse,
Qui or m'a mis en tel destresse.
De povreté ne me tenoit :
Le temps ainsi comme il venoit
Laissoye aller, sans prendre cure
De despens faire par mesure.
Se j'eusse esté sage, par m'ame !
Trop dussé-je estre riche dame ;
Car de moult grans gens fus aointe,
Quant j'estoye mignote et cointe,
Et bien en tenoye aucuns pris ;
Mais quant j'avoye des uugz pris,

Foy que doy Dieu et saint Tybault,
Trestout donnoye à ung ribault
Qui trop de honte me faisoit,
Mais sur tous autres me plaisoit.
Les autres doulx amys clamoye,
Mais luy tant seulement amoye.
Et sachiez qu'il ne me prisoit
Ung poys, et bien me le disoit.
Maulvais estoit, onc ne vis pire;
Onc ne fina de me despire :
Putain commune me clamoit
Le ribault, qui point ne m'amoit.
Femme a trop povre jugement,
Et je suis femme droictement.
Onc n'aymay homme qui m'amast;
Mais se cil ribault m'entamast
L'espaule, ou ma teste eut cassié,
Sachiez que l'eusse mercié.
Ne il ne me sçeust jà tant battre,
Que sur moy ne le feisse embatre;
Il sçavoit trop bien sa paix faire,
Jà tant ne m'eust-il fait contraire;
Ne jà tant ne m'eust mal menée,

Ne fort batuë, ne traisnée,
Ne mon viz blessé ne norcy,
Qu'ainçoys ne me criast mercy,
Que de la place jà se meust,
Jà tant de honte dit ne m'eust,
Que de paix ne m'amonestast,
Et que lors ne me rafaitast;
Puis avions et paix et concorde.
Ainsi m'avoit prinse à sa corde,
Car trop estoit fort affaiteur,
Le faulx traistre larron menteur,
Mais sans celluy ne peusse vivre,
Et le vouldisse tousjours suivre:
S'il fouist, bien l'alasse querre
Jusqu'à Londres en Angleterre,
Tant me pleut et tant m'embelly,
Qu'à honte me mist, et je luy;
Car il menoit les grans aveaux
Des dons qu'il eut de moy tant beaux:
Ne n'en mettoit riens en espergues;
Tout mist au dez et aux tavernes;
N'oncques n'aprint autre mestier,
N'il n'en estoit lors nul mestier,

Assez luy livroye à despendre ;
Car je l'avoye bien où prendre.
Tout le monde estoit mes rentiers ,
Et il despendoit volentiers ;
Et tout alloit en ribauldie ,
En lecherie et gourmandie :
Tant avoit-il la bouche tendre ,
Que ne vouloit à nul bien tendre ,
N'onc vivre ne luy abellit ,
Fors en oyseuse et en delit.
Et la fin me vey mal bailliz ,
Quant les dons nous furent failliz :
Pour ce devins à pain querant ,
Et je n'euz vaillant ung harant ;
N'oncques nul seigneur n'espousay :
Lors m'avint , comme dit vous ay ,
Par ces buissons gratant mes temples.
Ce mien estat vous soit exemples ,
Beau doulx filz , et le retenez ;
Si sagement vous démenez ,
Que mieulx vous soit de ma maistrie :
Quant voz rose sera fletrie ,
Et les chanes vous assauldront ,

Certainement les dons fauldront.

L'Acteur.

Ainsi la Vieille a sermonné
Bel-acueil, qui mot n'a sonné ;
Très-voulentiers tout escouta.
De la Vieille moins se doubta
Qu'il n'avoit oncques fait devant :
Et quant se va appercevant ,
Que ce ne fust pour Jalousie
Et ses portiers où tant se fie ,
Aumoins les troys qui luy demeurent,
Qui tousjours par le vergier queurent
Tous forcenez pour le défendre ,
Legier fust le chastel à prendre :
Mais ne peut estre com cil cuide ,
Tant y mettent ceulx grant estuide.
De Malle-bouche qui mort fut,
Nul de ceulx desplaisir en eut ,
Car n'estoit point leans amez ;
Tousjours les avoit diffamez
Vers Jalousie, et tous trahys,
Si qu'il estoit si fort hays,
Qu'il ne fust d'ung ail rachapté,

Pour nul qui leans eust esté,
Se non je croy de Jalousie,
Qui aymoît trop sa janglerie,
Voulentiers luy prestoit l'oreille ;
Si restoit triste à grant merveille,
Quant le larron chalemeloit,
Qui nulle riens ne luy celoît,
Dont il luy peust bien souvenir,
Dont mal en peust bien advenir.
Mais de ce trop grant tort avoit,
Qu'il disoit plus qu'il ne sçavoit,
Et tousjours par ses flateries
Adjoustoit aux choses ouyes :
Tousjours accroissoit les nouvelles,
Tant ne fussent bonnes ne belles ;
Et les bonnes apetissoit,
Ainsi Jalousie atissoit,
Comme cil qui toute sa vie
Usoit en jangle et en envie.
N'oncques messe chanter n'en firent,
Tant furent liez quant mort le virent :
Riens n'ont perdu, comme leur semble ;
Car, quant mis se seront ensemble,

Garder cuide si la pourprise,
Qu'el n'aura garde d'estre prise,
S'il y avoit cinq cens mille hommes.

Les troys Portiers.

Certes, dient, peu puissans sommes,
Se sans ce larron ne sçavons
Garder tout ce que nous avons.
Ce faulx traître, ce faulx truant,
Voyt s'ame au feu d'enfer puant
Qui la puist ardoir et destruire !
Oncques ne fist que ceans nuyre.

L'Acteur.

Ce vont les troys Portiers disant ;
Mais , quoy qu'en aillent devisant ,
Ilz en sont fort affoybloyé.
Quant la Vieille eut tant flaboyé ,
Bel-acueil reprent la parole ,
Qui point ne fut laide ne fole ,
Et dit com bien morigenés :

Bel-acueil.

Madame , quant vous m'enseignés
Vostre art tant debonnairement ,

Je vous en mercy humblement ;
Et quant parlé m'avez d'amer
Du doulx mal , où tant a d'amer ,
Ce m'est trop estrange matire.
Riens n'en sçay fors par ouyr dire ,
Ne jamais n'en quier plus sçavoir.
Quant vous me reparlez d'avoir
Qui soit par moy grant amassez ,
Ce que j'ay me suffist assez ,
D'avoir belle maniere et gente ;
Là vueil-je bien mettre m'entente,
Or de magique l'art du diable ,
Je n'en crois riens , soit voir ou fable ;
Mais du Varlet que vous me dictes ,
Où tant a bontez et merites
Que toutes graces y acqueurent ;
S'il a graces , si luy demeurent ,
Ne vueil tendre que soyent moyes :
Je le quitte ; mais toutesvoies
Ne le hay pas certainement ,
Ne ne l'aime pas fermement.
Tant ay-je prins cy son chappel ,
Que pour ce mon amy l'appel ,

Se n'est de parole commune,
Comme chascun dit à chascune :
Bien puissiez-vous venir amy,
Amy de Dieu soyez beny,
Ne que je l'ayme par amour,
Ce n'est en bien et en honnour.
Mais puisqu'il le m'a présenté,
Et que receu son present ay,
Ce me doit bien plaire et bien seoir :
S'il le peut, qu'il vienne veoir.
S'il a de moy veoir le talent,
Il ne me trouvera jà lent
De le recevoir volentiers ;
Mais que se soit en dementiers
Que Jalousie est hors la ville,
Qui forment le hayt et aville,
Si doubte, comment qu'il advienne,
S'el estoit hors qu'el ne revienne.
Car puisqu'el a fait emmaller
Tous les harnois pour hors aller,
Et que remains par son congié,
Quant sur le chemin a songié,
Souvent demy chemin retourne,

Et tous nous tempeste et bestourne ;
Et s'elle revient d'avanture ,
Tant est vers moy creuse et dure ,
S'elle le peut ceans trouver ,
Tant n'en puist-elle plus prouver ,
Se sa cruaulté remembrez ,
Je seray tout vif desmembrez.

L'Acteur.

Et la Vieille moult luy assure.

La Vieille.

Sur moy, dist-elle , soit la cure
De luy trouver est ce neans ,
Et fust Jalousie ceans ;
Car je sçay plus de repostaille ,
Que plutost en ung tas de paille ,
Ainsi m'aist Dieu et saint Remy ,
Trouveroit-on œuf de formy
Que celluy, quant mussé l'auroye ,
Tant bien musser le je sçauroye.

Bel-acueil.

Dont vueil-je bien, dist-il, qu'il vienne ;

Mais que sagement se contienne ,
Et qui se gard de tout outrage.

La Vieille.

Certainement tu dis que sage ,
Comme preux et bien appensés ,
Filz, qui tant vault et qui tant sçés.

L'Acteur.

Leurs paroles à tant faillirent ,
Et d'illecques se départirent.
Bel-acueil en sa chambre va ,
Et la Vieille aussi se leva
Pour besongner en sa maison.
Quant vint le lieu , temps et saison
Que la Vieille peut seul choisir ,
Bel-acueil si que par loysir
Peust-on à luy très-bien parler ,
Les degrez prent à devaler ,
Tant que de la tour est yssuë :
N'oncques ne cessa puis l'yssuë
Jusques vers l'Amant de trotter ,
Pour la besongne luy noter ;
Vers luy s'en vint lasse et tainans.

La Vieille.

Viens-je, dist-elle, à temps aux gans,
Se je vous dis bonnes nouvelles,
Toutes fresches, toutes nouvelles ?

L'Amant.

Aux gans ! Dame, ains vous dy sans lobe,
Que vous aurez mantel et robe,
Et chapperon à panne grise,
Et argent à vostre devise,
Se me dictes chose qui vaille.
Lors me dit la Vieille que j'aïlle
Seul au chastel, où l'en m'attent :
Ne s'en vult pas tenir à tant,
Ains m'apprent d'entrer la maniere.

Comment la Vieille la maniere
D'entrer au fort par l'huys derriere
Enseigna l'Amant à bas ton,
Par ses promesses sans nul don ;
Et l'instruisit si sagement,
Qu'il y entra secretement.

Vous entrerez par l'huys derriere,
Dist-elle ; je le vois ouvrir,
Pour mieulx la besongne couvrir.

:

Celluy passage est moult couvert :
Sachiés que l'huys ne fut ouvert
Plus a de deux moys et demy.

L'Amant.

Dame , par le corps de saint Remy !
Coustast l'aulne dix francs ou vingt,
(Car moult bien d'amys me souvint
Qui me dist que bien je promisse ,
Mesmes de payer je ne puisse)
Bon drap aurez ou pers ou vert,
Si je puis trouver l'huys ouvert.

La Vieille à tant de moy se part.
Je m'en revoys de l'autre part
A l'huys derrier que dit m'avoit,
Priant Dieu qu'à bon port m'envoît.
A l'huys m'en vins sans dire mot,
Que la Vieille deffermé m'ot ,
Et le tint encor entrecloz :
Quant fuz leans , si le recloz ;
Si en fusmes plus seurement ,
Et aussi de mesmement
Que je sçeuz Malle-bouche mort,
Dont je n'euz nul dueil ne remort.

Illec vey la porte cassée :
Je ne l'euz pas plustost passée ,
Qu'Amours trovay devant la porte ,
Et son ost qui confort m'apporte.
Dieu ! quel advantage me firent
Les vassaulx qui la desconfirent !
De Dieu et du bon saint Benoist
Puissent-ilz tous estre benoist !
Ce firent Faulx-semblant le traistre ,
Filz de Barat le faulx ministre ,
Et dame Ypocrisie sa mere ,
Qui tant est aux vertus amere ,
Et dame Abstinence contrainte ,
Qui de Faulx-semblant est enceinte ,
Preste d'enfanter l'Antechrist ,
Comme je treuve au livre escript.
Ceulx-là desconfirent sans faille ;
Si pry pour eulx vaille que vaille.
Seigneur qui moult traistre veult estre ,
Face de Faulx-semblant son maistre ;
Et contrainte Abstinence prengne ,
Double soit , et humble se faigne.
Quant celle porte que j'ay dicte ,

Fut ainsi prinse et desconfite ,
Je trouvay l'ost armé leans ,
Prest d'assaillir. Tout ce veans ,
Se j'euz joye, nul ne demand.
Lors pensay moult parfondement
A la beaulté que je veoye,
Si que parler je ne povoye :
En tel point elle m'avoit mis ,
Que presque perdy mon advis
De l'ost que vey tant bel et gent ,
Et de si amoureuse gent.
Quant je les vey tant m'esjouy ,
Qu'à poy que ne m'esvanouy.
Moult fut joyeux de ma venuë
Doulx Regard, quant il la congneuë ,
Tantost à Bel-acueil me monstre ,
Qui sault sus et me vint encontre ,
Comme courtois et de grans pris ,
Car sa mere l'ot bien apris.
 Comment l'Amant en sa chambrette
 De la tour, qui estoit secrette ,
 Trouva par Semblant Bel-acueil
 Tout prest d'acomplir tout son vueil.
Je le saluay de venuë ;

Et aussi me ressaluë ,
Et de son chappel me mercye.
Sire , dys-je , ne vous poist mye ,
Ne me devez pas mercyer ;
Mais je vous doy remercier
Cent mille fois , quant vous me feistes
Tant d'honneur que vous le prenistes.
Sçachiez , s'il vous vient à plaisir ,
Du tout suis à vostre desir
Pour faire tout vostre vouloir ,
Qui que s'en deust plaindre et douloir ,
Tant me vueil à vous asservir ,
Pour vous honnorer et servir :
Se me voulez riens commander ,
Ou sans commandemens mander ,
Ou s'autrement le puis sçavoir ,
J'y mettray le corps et l'avoir ,
Voire certes l'ame en balance ,
Sans nul remors de conscience :
Et que plus certain en soyés ,
Je vous pry que vous l'essayés ;
Et se j'en fail , je n'aye joye
De corps , ne de chose que j'aye.

Bel-acueil.

Vostre mercy, dit-il, beau Sire :
Je vous le vueil aussi bien dire ,
S'il a ceans riens qui vous plaise ,
Bien vueil que vous en ayés aise :
Prenez ce que povez choisir ,
Et en faictes vostre plaisir.

L'Amant.

Sire, Dieu vous doint bonne vie !
Cent mille foyz je vous mercye ,
Quant puis ainsi voz choses prendre ,
Dont n'y quiers-je jà plus attendre ;
Quant avez la chose si preste ,
Dont mon cueur fera si grant feste
Que de tout l'argent d'Alexandre.
Lors m'avance pour la main tendre
A la chose que tant desir ,
Pour acomplir tout mon desir :
Si cuiday bien à noz paroles ,
Qui tant estoyent doulces et moles ,
Et noz très-plaisans acointances ,
Plaines de belles coutenances ,
Que tout fust fait appertement ;

Mais il m'avint bien autrement.

Comment l'Amant se voulut joindre
Au Rosier pour la Rose atteindre ;
Mais Dangier qui bien l'espia,
Lourdement et hault s'escria.

Moult remaint de ce que fol pense :
Trop y trouvay cruel deffense ,
Si comme celle part tendy ,
Dangier le pas me deffendy ,
Le villain , que maulx lous l'estrange !
Si s'estoit mussé en ung angle ,
Par derriere et nous aguettoit ,
Et mot à mot toutes mettoit
Noz paroles en son escript ;
Lors n'attend plus qu'il ne m'escrit :

Dangier parle à l'Amant.

Fuyés , vassal , fuyés , fuyés ,
Fuyés d'icy ; trop m'ennuyés :
Diables vous ont cy amenez ,
Les maulvais et les forcenez ,
Qui à ce beau servise partent ;
Mais tous prennent ains qu'ils se partent ;
Jà n'y vienne sainte , ne saint.

Vassal , vassal , point ne me faint
A pou que je ne vous affronte.
Lors sault Paour et acourt Honte ,
Quant ilz ouyrent le paisant ,
Fuyés , fuyés , fuyés disant.
N'encor pas à tant ne se teust ,
Mais les diables y ramenteust ,
Et saintz et saintes en osta.
Hé Dieu ! que si felon oste a ,
Si s'en courroucent et forcenent ,
Tous troys par ung accord me prennent ,
Et me lient derrier mes mains.
Jà n'en aurez , font-ilz , més moins ,
Mais trop plus qu'ores n'en n'avez :
Malement entendre sçavez
Ce que Bel-acueil vous offrit ,
Quant parler à luy vous souffrit.
Ses biens vous offrit lyéément ,
Mais que ce fust honnestement :
De l'honnesteté cure n'eustes ,
Mais l'offre simple vous receustes ,
Non pas au sens qu'on la doit prendre ;
Car sans dire est-il à entendre ,

Quant preud'homs offre son servise ,
Que ce n'est fors en bonnes guyse ,
Ainsi l'entend le promettiere.
Mais or nous dictes , dam trichierre ,
Quant ces paroles vous ouystes ,
Pourquoy en droit sens ne les pristest ?
Les prendre si villainement
Vous vient de rude entendement ,
Où vous avez appris d'usage
A contrefaire le fol sage.
Il ne vous offrit pas la Rose ,
Car ce n'est mye honneste chose ,
Ne que requerir luy deussiez ,
Quelque trubert que vos fussiez .
Et quant vos choses luy offristes ,
Tel offre , comme l'entendistes ,
Fut-ce pour le venir loper ,
Et de sa robe le rober ?
Trop bien le tuffez et boulez ,
Qui ainsi servir le voulez ,
Pour estre privé ennemys :
Jà n'est-il pas en livre mys ,
Qui tant puist nuyre , ne grever ,

Se vous deviez de dueil crever.
S'il n'el vous convient pas cuider,
Ce pourpris vous convient vuyder.
Mauffez vous y font revenir;
Il vous doit très-bien souvenir
Qu'autrefois en fustes chassez :
Or tost ailleurs vous pourchassez,
Certes celle ne fust pas sage,
Qui quist à tel musart passage ;
Mais ne sçeut pas vostre pensée,
Ne la trahyson pourpensée :
Sçachiez que jà quise ne l'eust,
Se vostre desloyaulté sçeust.
Moult a esté certes deceu
Bel-acueil est bien desporveu,
Quant vous receut en sa pourprise :
Il vous cuidoit faire servise,
Et vous tendez à son dommage.
Vous n'aurez cy nul avantage,
Quant tel outrage vous desvoye ;
Si querez ailleurs vostre voye,
Et hors de ce pourpris allez.
Nos degrez tantost devallez

Debonnairement et de gré ;
Ou jà n'y compterez degré ;
Car tel pourroit icy venir ,
S'il vous peut trouver et tenir ,
Qui les vous fera mescompter ,
S'il vous y devoit affronter.

Sire fol , trop outrecuidé ,
De toute loyaulté vuidé ,
Bel-acueil que vous a forfait ?
Pour quel pechié , pour quel forfait
L'avez si-tost prins à hayr ,
Qui le voulez ainsi trahyr ?
Et maintenant luy offriez
Trestous les biens que vous avyez !
Est-ce pource qu'il vous receipt ,
Et luy et nous pour vous deceut ?
S'il vous offrist le damoiseaulx
Tantost ses chiens et ses oiseaulx ,
Dont folement se demena ,
Et de tant comme fait en a
Pour ores et pour autreffoys ,
Se nous gard Dieu et sainte Foy ,
Il sera mys en tel prison

Qu'en si forte n'entra prins hom :
En telz anneaulx sera rivez ,
Que jamais tant comme vivez
Ne le verrez aller par voye ,
Quant ainsi nous trouble et desvoye.
Mal l'eussiez-vous oncques tant veuz ;
Car par luy sommes tous deceuz.

L'Acteur.

Lors me prennent et tant me batent ,
Que fuyant en la tour m'embatent ,
Où ilz m'ont dit trop de laidures ,
Et soubz trois paires de serreures ,
Sans me mettre en fers ne en enclos ,
En la tour l'ont tout seul enclos ;
Et alors plus ne le greverent ,
Ce fut pource qu'ilz se hasterent ,
Et luy promirent de pis faire ,
Quant seront venus au repaire.

Comment Honte , Paour et Dangier
Prindrent l'Amant à ledengier ,
Et le battent tres-rudement ,
Cryant mercy tres-humblement.

Ne se sont pas à tant tenuz ;

Sur moy sont tous troys revenuz,
Qui dehors estoye demourez,
Tristes, dolens et esplourez,
Si me rassailent et tormentent :
Or vueil Dieu qu'ilz s'en repentent !
Du grant oultrage qu'ilz me font,
Presque mon cueur de dueil se fond ;
Car je me voulsisse bien rendre,
Mais vif ne me vouloyent prendre.
D'avoir leur paix moult m'entremys,
Et voulsisse bien estre mys
Avec Bel-acueil en pryson.
Dangier, dy-je, beau gentilz hom,
Franc de cueur et vaillant de corps,
Piteux plus que je ne recors,
Et vous, Honte et Paour les belles,
Tressages, courtoises pucelles,
En faitz, en ditz bien ordonnées,
Et du lignage raison nées,
Souffrez que vostre serf devienne,
Par convenant que pryson tienne
Avec Bel-acueil en la tour,
Sans en faire jamais retour ;

Et loyaulment vous vueil promettre,
Se m'y voulez en pryson mettre,
Que je vous y feray servise
Qui vous plaira bien à devise.
Certes, se j'estoye larron,
Ravissant en boys ou quarron :
Ou d'aucun meurtre achoysonné,
Ne voulsisse estre emprisonné :
Parquoy la pryson je requisse,
Ne cuydé pas que j'y faillisse,
Voyre certes trop sans requerre
Me mettroit-on en quelque serre,
Pour que l'en m'y peust bien baillier,
S'on me devoit tout détaillier,
Ne me laisseroit l'en eschapper,
Se l'en me povoit attrapper.
La pryson pour Dieu vous demant
Avec luy pardurablement ;
Et se tel puis estre trouvé,
Quant je serai bien esprouvé
Que de bien servir je défaille,
En aultre pryson tousjours aille.
Si n'est-il pas hom qui ne peche ;

Tousjours a chascun quelque tache ;
Mais se par moy y a deffault ,
Pour moy punir de ce deffault ,
Faictes - moy trousser mes paneaulx
Et saillir hors desdits aveaulx ;
Car se jamais vous faiz courroux ,
Puny je soye et le corps roupx.
Je me mets à vous à refuge ,
Mais que nul fors vous ne me juge.
Hault et bas sur vous me retrais ,
Mais que nous ne soyons que troys ,
Et soit avec vous Bel-acueil ;
Car celluy pour le quart j'acueil.
Le fait luy pourons recorder ;
Et se ne pouvons accorder ,
Aumoins souffrez qu'il nous accord ,
Et le croyez , ou aurez tort ;
Car pour battre , ne pour tuer ,
Ne m'en vouldroye remuer.

Dangier.

Tantost Dangier se rescria :
He Dieu ! quel requeste cy a ,

De vous mettre en pryson o ly,
Qui avez le cueur si joly,
Et le sien est tant débonnaire ?
Ne seroit autre chose faire,
Fors que par amourettes fines
Mettre le coq o les gelines.
Or tost ailleurs vous pourchassez :
Bien savons que vous ne trassez
Fors que nous faire honte et laidure.
N'avons de tel service cure :
Si estes-vous de sens vuydez ,
Quant juge faire le cuydez.
Juge ! par le doulx roy celestre !
Comment peut homme juge estre ,
Ne prendre sur soy nulle mise
Personne jà jugée et prise ?
Bel-acueil est prins et jugiés ,
Et tel dignités luy jugiés
Qu'il en puisse estre arbitre et juge !
Ains sera venu le déluge ,
Qu'il ysse plus de nostre tour,
Mais sera destraint au retour ;
Car il l'a moult bien desservy ,

Pource sans plus qu'il s'asservy
De tant qu'il vous offrit ses choses.
Par luy pert-on toutes les Roses :
Chascun musart les veult cueillir,
Quant il se voit bel acueillir;
Mais qui bien le tiendrait en cage,
Nul n'y feroit jamais dommage,
Ne n'emporteroit nul vivant,
Non plus qu'en emporte le vent,
S'il n'estoit tel que tant mesprit,
Que vilennye et force y fist :
Si pourroit-il bien tant mesprendre,
Qu'il s'en feroit bannir ou pendre.

L'Amant.

Certes, dy-je, moult se meffait
Qui destruyt homme sans meffait,
Et qui sans raison l'emprisonne ;
Et quant si très-vaillant personne
Com Bel-acueil et si honneste,
Qui fait à tout le monde feste,
Pource qu'il me fist belle chiere,
Et qu'il eut m'acointance chiere,

Sans autre achoison prins tenez ,
Malement vers luy mesprenez ;
Car par grant raison estre deust
Hors de la pryson , s'il vous pleust.
Si vous pryé donc qu'il en ysse ,
Et de la besongne chevisse ;
Trop avez vers luy jà mespris ;
Gardez qu'il ne soit jamais pris.

Dangier, Paour et Honte.

Certes , font-ilz , ce fol nous truffe ,
Bien nous veult or paistre de truffe ,
Quant il le veult desprisonner ,
Et nous bouler par sermonner.
Il requiert ce qui ne peut estre :
Jamais par huys , ne par fenestre ,
Ne mettra hors mesmes le chief.

L'Amant.

Lors m'assaillent tous derechief ;
Chascun à me hors bouter tend :
Il ne me grevast mye tant
Qui me vouldist crucifier.
Lors je commençay à crier

Mercy, non pas à trop grant cry ,
Mais en voix basse , com descry
A ceulx qui secourir me deurent ,
Tant que les guettes m'apparceurent ,
Qui l'ost devoient eschauguetter ,
Quant m'ouyrent si mal traicter.

Comment tous les barons de l'ost
Si vindrent secourir tantost
L'Amant , que les Portiers battoient
Si fort, qu'irés ilz l'estrangloyent.

Or sus , or sus , font-ilz , barons :
Se tantost armez n'apparons
Pour secourir ce fin Amant ,
Perdu est à Dieu le commant ;
Les Portiers le fustent et lyent ,
Batent , tuent , ou crucifient ;
Devant eulx brait à voix serie ;
A si bas cry mercy leur crye ,
Qu'envi peut-on ouyr le brait ;
Car si bassement crye et brait ,
Qu'advis nous est , si vous louez ,
Que de braire soit enruez ,
Ou que la gorge luy estraignent

Si qu'ilz l'estranglent ou mehaignent.
Jà si luy ont la voix enclose ,
Que hault crier ne peut ou n'ose :
Ne sçavons qu'ilz entendent faire ,
Mais ilz luy font trop de contraire :
Mort est se tantost n'a secours.
Fouy s'en est trestout le cours
Bel-acueil, qui le confortoit :
Or convient qu'autre confort ait,
Tant qu'il le puisse recouvrer ;
Dès or convient d'armes ouvrir.

L'Amant.

Et eulx sans faille tué m'eussent ,
Se ceulx de l'ost venuz n'y fussent.
Les barons aux armes saillirent ,
Quant ouyrent , sçeurent et virent
Que j'euz perdu joye et soulas.
Je qui estoye prins aux latz
Ou Amours les amans enlasse ,
Sans moy remuer de la place
Regarday le tournoyement
Qui commença moult asprement :

Car si - tost que les Portiers sçeurent
Que si très-grant ost contre eulx eurent,
Ensemble tous troys s'entrallient,
Et s'entrejurent et affient,
Qu'à leur povoir s'entraïdront,
Ne jà pour riens ne se fauldront
Jour du monde jusqu'à la fin.
Et je qui de garder ne fin
Leur semblant et leur contenance,
Fus moult dolent de l'alliance.
Et ceulx de l'ost quant ilz revirent
Que ceulx telle alliance firent,
Si s'assemblent et s'entrejoygnent,
N'ont pas talent qu'ilz s'entresloygnent;
Mais jurent que tant y feront
Que morts en leur place gerront,
Ou desconfis seront et pris,
Ou de l'estour auront le pris,
Tant sont enragiez de combattre
Pour l'orgueil des Portiers abatre,
Qui aux amans font trop mal traire,
Tant leur font et mal et contraire.
Car par ces troys sont moult souvent

Amans à grant dueil et torment.
Dès or sçaurez de la bataille
Comment chascun hault et bas taille.

Comment l'Acteur muë propos
Pour son honneur et son bon loz,
Garder en priant qu'il soit quictes
Des paroles qu'il a cy dictes.

Or entendez cy loyal Amant,
Que si dieu d'Amours vous amant
Et doint de voz amours joyr,
En ces boys si pourrez oyr
Les chiens glatir, se m'entendez,
Et le connin prendre où tendez
Par le furet, qui sans faillir
Le doit faire ès reseaulx saillir.
Notez ce que cy voys disant,
D'amours aurez art suffisant;
Et se vous y trouvez riens double,
J'eselarciray ce qui vous trouble,
Quant le songe m'orrez espondre,
Lors sçaurez bien d'amours respondre.
S'il est qui vous vueil opposer,
Quant le texte m'orrez gloser,

Et sçaurez lors par cest escript
Ce que j'auray devant escript,
Et ce que je tendz à escrire.
Mais ains que plus m'en oyés dire,
Ailleurs vueil ung petit entendre,
Pour moy de male gent deffendre;
Non pas pour vous faire muser,
Mais pour moy ung peu excuser.

Cy dit par bonne intencion

L'Acteur son excusacion.

Si vos pry seigneur amoureux,
Pour les jeux d'amours savoureux,
Que se vous y trouvez paroles
Semblans trop bauldes ou trop foles,
Pourquoy saillent les mesdisans,
Qui de moy aillent mal disans,
Pour les choses à dire ou dictes,
Que courtoisement les desdictes;
Et quant vous les aurez desditz,
Blasmez ou retardez leurs ditz,
Se mes ditz sont de tel maniere
Qu'il soit droit que pardon requiere,
Vous pry que le me pardonnez,

Et de par moy leur responnez
Ce que requeroit la matire
Qui vers telz paroles m'attire.
Par les propriétés le sçay,
Et pour ce telz paroles ay ;
Car chose est droicturiere et juste ,
Selon l'auctorité Salluste ,
Qui nous dit par sentence voire ,
Tout ne soit-il semblable gloire
De celluy qui la chose fait ,
Et de l'escrivain qui le fait
Veult mettre proprement en livre ,
Pour mieulx la vérité descrivre.
Si n'est-ce pas chose legiere ,
Ains est de moult fort grant maniere ,
Mettre bien le fait par escript :
Car quiconques la chose escript ,
Se du voir ne vous veult embler ,
Le dit doit le fait ressembler ;
Car les voix aux choses voisines
Doyvent estre à leurs faitz cousines.
Si me convient ainsi parler ,
Se par le voir m'en vueil aller.

Comment l'Acteur moult humblement
S'excuse aux dames du Rommant.

Si vous pry, toutes vaillans femmes ,
Soyent damoiselles ou dames ,
Amoureuses ou sans amys ,
Que se motz y trouvez jà mys
Qui semblent mordans ou chennins
Encontre les meurs femenins ,
Que ne m'en vueillés pas blasmer,
Ne m'escripture diffamer ,
Qui tout est pour enseignement.
Onc n'y dy riens certainement,
Ne volenté n'ay pas de dire ,
Ne par yvresse , ne par yre ,
Par hayne , n'aussi par envie
Contre femme qui soit en vie.
Car nul ne doit femme despire ,
S'il n'a cueur des mauvais le pire ;
Mais pour ce en escript les meismes ,
Pour que nous et vous de nous meismes
Peussions bien congnoissance avoir ,
Car il fait bon de tout sçavoir.
D'autre part , dames honnorables ,

S'il vous semble que je dis fables ,
Pour ce menteur ne me tenés ,
Mais aux Acteurs vous en prenés ,
Qui en leurs livres ont escriptes
Les paroles que j'en ay dictes,
Et ceulx avec que j'en diray ,
Car jà de riens n'en mentiray ,
Se les preud'hommes ne mentirent ,
Qui tous les anciens livres firent ,
Et tous à ma raison s'accordent ,
Quant les meurs femenins recordent ;
N'ilz ne furent ne folz ne yvres ,
Quant ilz les mirent en leurs livres.
Cilz les meurs femenins sçavoyent ,
Car tous esprouvés les avoyent ,
Et tieulx ès femmes les trouverent ,
Que par divers sens esprouverent ;
Pourquoy mieulx m'en devés quitter :
Je n'y fais riens fors reciter ,
Se par mon jeu qui peu vous couste
Quelque parole n'y adjouste ,
Comme font entre eulx les poètes ,
Quant chascun la matiere traictes ,

Dont il leur plaist s'en entremettre.
Car, comme témoigne la lettre,
Profit et delectacion
C'est toute leur intencion.

Et se gens encontre moy groucent,
Et se troublent et se courroucent,
Qui sentent que je les remorde
Par ce chapitre où je recorde
Les paroles de Faulx-semblant,
Et pource saillent assemblant
Que blasmer ou punir me vueillent,
Pource que de mon dit se dueillent;
Je fais bien protestacion,
Qu'oncques ne fut m'entencion
De parler contre homme vivant,
Sainte religion suivant,
Ne qui sa vie use en bonne œuvre,
De quelque robbe qu'il se cueuvre.
Ains prins mon arc si l'entesoye,
Et quelque pescheur que je soye,
Si fis ma sajette voler
Generalement pour affoler,
Pour affoler, mais pour congnoistre,

Fussent seculiers ou de cloistre,
Les desloyaulx gens les mauldites,
Que Jesus appelle ypocrites.
Dont maintz pour sembler plus honnestes
Laissent à mangier chair de bestes,
Tout temps sous nom de penitence;
Et font ainsi leur abstinence,
Si comme en caresme faisons;
Mais tous vifz ilz menguent les homs,
O les dens de detraction
Par venimeuse intention.
Onc d'aulture sang ne fis bersault,
Là vois et vueil que mon fer fault,
Si traict sur eulx à la volée;
Et se, pour avoir la colée,
Advient que dessoubz la sajette
Aulcun hom de son gré se mette
Qui pour orgueil si se deçoive,
Qui dessus soy le coup reçoive,
Puis se plaint que je l'ay navré,
Coulpe n'en n'ay, ne jà n'auré;
Non pas s'il en devoit perir;
Car je ne puis nulluy ferir.

Qui de coup se vueille garder,
S'il scet son estat regarder.
Mesmes cil qui navré se sent
Par le fer que je luy present,
Gard que plus ne soit ypocrite,
Si sera de la playe quitte :
Et non pourtant qui que s'en plaigne,
Combien que preud'homme se faigne,
Onc riens n'en dy au mien essiant,
Combien qu'il m'est contrariant
Qui ne soit en escript trouvé,
Et par experiment prouvé,
Ou par rayson aux moins prouvable
A qui que soit desagréable,
Et s'il y a nulle parolle
Que sainte eglise tienne à folle,
Prest suis qu'à son vouloir l'amende,
Se je puis suffire à l'amende.

Cy reprent son propos sans faille
L'Acteur, et vient à la bataille
Où dame Franchise combat
Contre Dangier qui fort la bat.

Franchise vint premierement

Contre Dangier moult franchement,
Qui trop est fel et oultrageux,
Par semblant fier et courageux.
En son poing tient une massuë,
Fierement la paumoye et ruë
Entour soy à coups périlleux,
Qu'escu, s'il n'est trop merveilleux,
Ne peult tenir qu'il ne pourfende,
Et que cil vaincu ne se rende
Qui contre luy se met en place,
S'il est bien atteint de sa masse,
Ou qu'il ne l'en fonde ou escache,
S'il n'est tel que trop d'armes sache.
Il la print au bois de refus,
Le lait villain, que je Refus,
Sa targe fut d'escoutoyer,
Bordée de gens viltoyer.
Franchise si fut bien armée
Moult seroit envis entamée,
Mais qu'elle se sçeust bien couvrir
Franchise pour la porte ouvrir.
Contre Dangier avant se lance,
En sa main tenoit forte lance,

Qu'elle apporta belle et polie
De la forest de Thuërie :
Il n'en croist nulle telle en biere.
Le fer fut de doulce priere.
Si eust par grant dévotion
De toute suplication
Escu , qu'oncques ne fut de mains ,
Bordé de jointures de mains ,
De promesses et convenances ,
Par grans sermens et par fiances ,
Coulouré trop mignottement.
Vous eussiez dit certainement
Que Largesse le luy bailla ,
Et le paignit et entailla ,
Tant sembloit bel estre son œuvre.
Et Franchise qui bien s'en cueuvre ,
Brandist la hante de sa lance ,
Et contre le vilain la lance ,
Qui n'avoit pas cueur de couart ;
Ains sembloit estre renouart
Au tinel qui fut revestu ,
Tout fut pourfendu son escu :
Mais tant est fort à desmesure ,

Qu'il ne craignoit aulcune armure ,
Si que du coup si se couvry ,
Qu'oncques sa panse n'en ouvry.
Le fer de la lance brisa ,
Par quoy le coup moins en pris.
Moult fort fut d'armes angoissé ,
Le villain fel et aoursé :
La lance print , si la despiece
O sa massuë piece à piece ;
Puis esma ung coup grant et fier.
Qui me tient que je ne te fier ,
Dist-il , orde garce ribaulde ?
Comment as-tu esté si baulde ,
Qu'ung prud'homme osas assaillir ?
Sur son escu fiert sans faillir ;
La preux , la belle , la courtoyse ,
Bien l'a fait saillir une toyse
D'angoisse , à genoulx si l'abat ,
Moult la ledenge , moult la bat ,
Et croy qu'à ce coup morte en fust ,
S'elle eust fait son escu de fust.
Autrefois vous ay-je trop creuë ,
Dame orde garce moult recreuë ,

Dist-il, n'onc bien ne m'en chēy,
Vostre losenge m'a trahy.
Par vous souffris-je le baisier,
Pour le ribauldel à aisier;
Bien mē trouva si debonnaire,
Diables le me firent bien faire :
Certainement mal y venistes,
Quant nostre chastel assaillistes;
Si vous convient perdre la vie.

L'Acteur.

Et la belle mercy luy crye
Pour Dieu que pas ne la cravant,
Quant plus n'en peut mais en avant.
Et le villain croulle sa hure,
Et se forcene, et sur saintz jure
Qu'il l'occira sans nul respit.
Moult en eut Pitié grant despit,
Qui pour sa compaignie secourre,
Au villain se hastoit de courre.

Pitié, qui à tout bien s'accorde,
Tenoit une miséricorde
En lieu d'espée en piteux termes,

Decourant de pleurs et de larmes.
Ceste-cy, se l'Acteur ne ment,
Perceroit la pierre d'ayment,
Pourtant qu'elle fust d'elle pointe,
Car elle a moult ague la pointe;
Son escu est d'alegement,
Bordé de doux gémissement,
Plain de souspirs et de complaints.
Pitié, qui plouroit larmes maintes,
Poingt le villain de toutes pars,
Qui se deffend comme liepars;
Mais quant elle eut bien arrousé
De larmes le villain housé,
Si luy convint amolyer :
Advis luy fut qu'il dust noyer
En ung fleuve tout estourdis.
Oncques mais par faitz ne par ditz
Ne fut si lourdement heurté;
Du tout failloit la durescé,
Foible et vain il tremble et chancelle.
Four s'en veult; Honte l'appelle,

Honte.

Et dist : Dangier villain prouvé,

Se recreant estes trouvé
Que Bel-acueil puisse eschapper,
Vous nous ferez tous attrapper;
Car tantost baillera la Rose
Que tenons cy-dedans enclose:
Et tant vous dis-je bien sans faille,
Si aux gloutons la Rose baille,
Sachiez qu'elle en pourra bien estre
Blesmye ou pâle, ou mole ou flestre;
Et si me puis-je bien vanter,
Tel vent pourroit ceans venter,
Se l'entrée trouvoit ouverte,
Dont nous aurions dommaige et perte;
Ou que trop la graine esmouvroit,
Ou qu'une autre graine y plouvroit,
Dont la Rose seroit chargée.
Dieu doint que tel graine n'y chée!
Trop nous en pourroit-il mescheoir;
Car, ains que l'en se peut escheoir,
Toute pourroit sans ressortir,
La Rose du tout amortir;
Ou se d'amortir eschappoit,
Et le vent tel coup y frappoit

Que les graines s'entremellassent,
Que de leur faix la fleur grevassent,
Que des feuilles en son descendre
Fist aucune casser ou fendre,
Et par la fente de la fueille,
Laquelle chose Dieu ne vueille !
Parust dessoubz le verd bouton,
L'en diroit par tout que glouton
L'auroit tenuë en sa saysine :
Nous en aurions tous très-grant hayne.
Jalousie qui le sçauroit,
Qui du sçavoir tel dueil auroit
Qu'à la mort en serions livrez,
Mauffez nous auroit enyvrez.

L'Acteur.

Dangier crye : Secours ! secours !
Hâtivement Honte le cours,
Vint à Pitié, si la menasse,
Qui moult redoubte sa grimace.

Honte.

Trop avez, dit-elle, vescu ;
Je vous froisseray cest escu ;

Vous en gerrez tantost par terre.
De mal heure empreintes la guerre.

L'Acteur.

Honte, qui portoit une espée
Bonne, clere et très-bien trempée,
Qu'elle forgea douteusement
De soucy, d'aparçoyvement,
Fort targe avoit, qui fut nommée
Doubte de Malle-renommée.
De tel fust l'avoit-elle faicte,
Mainte langue eut au bord pourtraicte.
Pitié fiert, qui trop fort la ruse :
Lors la rendit presque confuse ;
Mais adonc est venu Delict,
Beau bachelier sur tous eslit :
Cil fist à Honte une envahie.
Espée avoit de plaisant vie,
Escu d'aise, dont point n'avoye,
Bordé de soulas et de joye.
Honte fiert : mais elle le charge,
Et cil se cueuvre de sa targe,
Qu'onques le coup ne luy greva ;
Et Honte requerre la va,

Si fiert Délict par tel angoisse ,
Que sur le chief l'escu luy froisse ,
Et l'abat jus tout estendu :
Jusques aux dens l'eust pourfendu ,
Quant Dieu admene ung bacheler
Que l'en appelle Bien-celer.
Bien-celer sut bien guerroyer ,
Sage , de bon advis , et fier
En sa main une coye espée ,
Ainsi que de langue coupée.
Si la brandit sans faire noyse ,
Qu'on ne l'oyoit pas d'une toyse ,
Point ne rendit son bondye ;
Jà si fort ne sera brandye.
Son escu du lieu mussé fut ,
Oncques geline en tel ne geut :
Bordé fut de seures alées ,
Et de revenuës celées.
Haulse l'espée , puis fiert Honte
Tel coup , que près que si l'affronte ,
Si que Honte fut estourdie.

Bien-celer.

Honte , dit-il , jà Jalousie

La douloureuse, la chetive,
Ne le sçaura tant qu'elle vive;
Bien je vous en assureroye,
Et de ma main fianceroye;
Si en feroye cent sermens,
Ne sont si grans assuremens,
Puisque Malle-bouche est tuez,
Prinse estes : ne vous remuez.

Comment Bien-celer si surmonte
En soy combatant dame Honte :
Et puis Paour et Hardement
Se combatent moult fierement.

Honte ne sçait à ce que dire.
Paour sault route plaine d'yre,
Qui trop souloit être couarde :
Honte sa cousine regarde;
Et quant la veit si entreprise,
Si a la main à l'espée mise,
Qui trop est trenchant malement.
Souspeçon d'embouffissement
Eut nom, car de ce l'avoit faicte.
Quant elle l'eut du fourrel traicte,
Plus fut clere que nul beril,

Escu de crainte et de peril,
Bordé de travail et de paine;
Et Paour, qui forment se paine
Le Bien-celer pour detrenchier,
Pour sa cousine revenchier,
Là va sur son escu ferir
Tel coup, qu'il ne s'en peut guerir,
Et tout estourdy chancela.
Adonc Hardement appella:
Si sault; car s'elle recouvrast
L'autre coup, malement ouvrast;
Mort fust Bien-celer sans retour,
Se luy donnast ung autre tour.

Hardement fut preux et hardiz,
En appert par faitz et par ditz:
Espée eut bonne et bien fourbye,
D'ung acier de forsenerie:
Son escu fut moult renommé;
Despit de mort estoit nommé,
Bordé fut d'abandonnement.
A tous perilz trop folement
Vient à Paour, et si luy esme
Pour la ferir, mais riens n'entesme;

Le coup abat, et lors se cueuvre,
Car elle sçavoit moult de l'œuvre
Qui affiert à ceste escarmye.
Bien se garde, n'en doubtés mye;
Puis le fiert ung coup si pesant,
Qu'elle le verse tout gysant;
Son escu ne le guaranty.
Quant Hardement jus se senty,
Joinctes mains luy requiert et pry
Pour Dieu mercy que ne l'occie;
Et Paour dit que si fera,
Mais Sureté ne l'endura.
Par Dieu, Paour, icy mourrez,
Faictes du pis que vos pourrez.
Vous souliez bien avoir les fievers,
Et plus estes couart que lievres;
Or estes desaccouardie :
Les diables vous font si hardye,
Que vous prenez à Hardement,
Qui ayme tant tournoyement,
Et tant en sçait, que s'il luy pleust,
Qu'oncques mais homme plus n'en sçeust;
N'onc puisque vous terre marchastes,

Fors en ce cas ne tournoyastes.
Vous y entendés mal les tours ;
Ailleurs en tous autres estours
Vous fuyés, ou vous vous rendez.
Vous qui icy vous deffendez,
Avec Cacus vous en fouystes,
Quant Hercules venir vous veistes
Le cours à son col la massuë ;
Vous fustes lors toute esperduë,
Et vous meistes ès piedz les esles,
Qu'oncques homme n'en vist de telles,
Pource que Cacus eut emblez
Ses beufz, qu'il avoit assemblez
En son recept qui moult fut longs,
Par les queuës à recullons,
Que la trace ne fust trouvée :
Là fut vostre force esprouvée ;
Là monstrastes-vous bien sans faille,
Que riens ne valez en bataille ;
Car, puisque hanté ne l'avez,
Petit ou neant en sçavez ;
Si vous convient non pas deffendre,
Mais fouyr ou vos armes rendre,

Ou chier vous convient comparoir,
Qu'à luy vous oser comparoir.
Seureté eust l'espée dure,
Forgée de trestoute cure;
Escu de paix, bon sans doubtaunce,
Bordé de toute concordance.
Paour fiert : occire la cuide.
En soy couvrir met son estuide;
Paour l'escu jetta encontre,
Qui sainement le coup rencontre,
Si ne luy greva de noyant;
Le coup cheut jus en glaçoyant :
Et Paour tel coup si luy donne
Sur l'escu, que toute l'estonne;
Moult s'en fault que pou ne l'affole;
S'espéc ou son escu luy vole
Des poings, tant forment l'a heurté,

Comment Paour et Seureté
Ont par bataille fort heurté;
Et les autres pareillement
S'entreheurtent subtilement.

Sçavez que fist lors Seureté,
Pour donner aux autres exemples ?

Il print Paour parmy les temples ;
Et Paour et luy s'entretiennent.
Et tous les autres s'entreviennent :
L'ung se lye à l'autre et le couple.
Onc en estour ne vey tel couple ,
Si renforça le chappeleys.
Là fut si fort le trupigneys ,
Qu'oncques en nul tournoyement
Ne vey de coups tel payement.
Tornent deçà , tornent de là :
Chascun sa mesgnie appella ;
Tous y accourent pesle mesle.
Onc plus espés ne noif ne gresle
Ne vy voler , que ces coups volent ;
Tous s'entrerompent et affolent.
Oncques ne veistes telz meslées
De tant de gens ainsi meslées.
Mais ne vous en mentiray jà ,
L'ost qui le chastel assiegea
En avoit adoncques du pire.
Le dieu d'Amours de peur souspire
Que sa gent ne fut toute occise ;
Sa mere manda par Franchise

Et par Doulx-regard qu'elle vienne ,
Que nul essoigné ne la tienne ,
Et print treves endementiers ,
Entour huit jours , ou dix entiers ,
Ou plus ou moins jà recité ,
Ne vous sera certaineté.
Voire à tousjours eussent-ilz prises ,
S'à tousjours les eussent requises ,
Comment qu'il fust d'elles casser ,
Ne qui les dussent outrepasser.
Mais se lors son meilleur y sceust ,
Jà les treves prinses n'y eust ;
Et se les Portiers ne cuydassent
Que les autres ne les cassassent ,
Puis qu'ilz fussent habandonnées ,
Jà n'y fussent je croy données
De bon cueur ; ains s'en couroussassent ,
Quelque semblant qu'ilz en monstrassent.
Ne n'y eust eu jà treve prise ,
Se Venus s'en fust entremise ;
Mais sans faille il le convint faire ,
Ung pou se convint-il retraire ,
Ou pour treve ou pour quelque fuyte ,

Trestoutes les fois que l'en luyte
A tel qu'on ne peut surmonter,
Tant qu'on le puisse mieulx dompter.

Comment les messagiers de l'ost
D'Amours, de cueurs chascun devost,
Vindrent à Venus, pour secours
Avoir en l'ost au dieu d'Amours.

De l'ost se partent les messages,
Qui tant ont erré comme sages,
Qu'ilz sont à Citeron venus.
Là sont à grant honneur tenus.
Citeron est une montaigne
Dedans ung boys en une plaine,
Si haulte, que nulle arbaleste,
Tant soit fort ne de traire preste,
Ne traitroit ne boujon, ne vire.
Venus qui les dames espire,
Fist là, comme pouvés savoir,
Principalement son manoir.
Mais se tout l'estre descrivoye,
Je croy trop je vous ennuyroye,
Et si me pourroye lasser;

Pour ce m'en vueil briefment passer.
Venus est au boys devalée,
Pour chasser en une vallée :
Le bel Adonys est o ly
Son doulx amy au cueur joly ;
Ung petit estoit enfantis ,
Et au boys chasser ententifz.
Enfant fut et jeune et venant ,
Moult fut bel , doulx et advenant.
Midy fut lors pieça passé :
Chascun fut de chasser lassé :
Soubz ung peuplier en l'ombre estoyent
Lés ung vivier où s'esbatoyent.
Leurs chiens qui las de courre furent ,
Taisans au ru du vivier beurent ;
Leurs dartz , leurs arcz et leurs curées
Eurent delez eulx apuyées :
Jolyement se déduysoyent ,
Et les oysillons escoutoyent
Par les rainseaulx tout environ.
Après leurs jeux , en son gyron
Venus embrassé le tenoit ,
Et en baisant luy aprenoit

De chasser ou boys la maniere,
Si comme elle estoit coustumiere.

Comment Venus à Adonys,
Qui estoit sur tous ses amys,
Deffendoit qu'en nulle maniere
N'allast chasser à beste fiere.

Amys, quant vostre meute est preste,
Et vous allez querant la beste,
Chassez et ne bataillez mye.
Se vous trouvez bestes qui fuye,
Et courez après hardiment;
Mais contre ceulx qui fierement
Mettent en deffense leur corps,
Ne soit jà tourné vostre acors :
Couart soyés et paresseux
Contre hardiz; car contre ceulx
Où cueur hardy s'est aheurté,
Nul hardement n'a point seurté,
Ains fait perilleuse bataille,
Hardy quant à hardy bataille.
Cerfz et biches, chevreulx et chievres,
Regnars et dains, connins et lievres,

Ceulx vueil-je bien que vous chassiez,
En telz chasses vous soulassiez.
Ours, loups, lyons, sangliers, deffens
N'y chassiez pas, mon cher enfans;
Car telz bestes qui se deffendent,
Les chiens occyent et pourfendent,
Et si font-ilz les veneurs mesmes
Moult souvent faillir à leurs esmes :
Maint en ont occis et navré.
Jamais de vous joye n'auré ;
Ains m'en pesera mallement,
Se vous le faictes autrement.

Ainsi Venus le chastioit,
En chastiant moult le prioit
Que du chastoy luy souvenist
En tous lieux où chasser venist.
Adonys, qui petit prisoit
Ce que s'amyé luy disoit,
Fust mensongier ou fust de voir,
Tout ottroya pour paix avoir,
Car riens ne prisoit le chasty.
Pou vauldra ce qu'elle a basty.
Chastie-le tant que vourra :

Se s'en part , plus ne le verra
Ne la creut pas, puis en mourut.
N'onc Venus ne le secourut,
Car elle n'y estoit presente ,
Puis le ploura moult la dolente.
Car chassa puis un grant sanglier,
Qu'il cuida prendre et estranglier ;
Mais ne le print ne le trencha ,
Car le sanglier se revencha :
Com fiere et orgueilleuse beste
Contre Adonys escout la teste ,
Ses dens en l'ayne luy flaty,
Son groing estort mort l'abaty.
Beaulx seigneurs, quoy que vous advienne ,
De cest exemple vous souvienne :
Vous qui ne croyés voz amyes ,
Sachiés que faictes grans folyes ;
Bien les devez trestoutes croire ,
Quant leur dit si est chose voire.
S'elz jurent toutes sommes vostres ,
Croyés-les comme patenostres ;
Jà d'eulx croire ne recreés ,
Se raison vient point n'en croyés ;

S'el vous aportoît crucifix ,
Ne la croyés , ne que je fiz.
Se cestuy eut s'ameye creuë ,
Il en eust moult sa vie acreuë.
L'ung se jouë à l'autre et déduyt
Quant leur plaist ; après leur déduyt
A Citeron sont retournez :
Et ceulx qui ne sont sejournez ,
Ainçois que Venus se despüille ,
Luy comptent de fil en esguille
Tout ce que bien leur appartient.
Certes , se dit Venus , mal tint
Jalousie chastel ne case
Contre mon filz : se je n'embrase
Les Portiers et tout leur atour ,
Ou les clefz rendront et la tour ,
On ne doit priser ung lardon
Moy , ne mon art , ne mon brandon.

Comment huit jeunes colombeaux
En ung char qui fut riche et beaux ,
Mainent Venus en l'ost d'Amours ,
Pour luy faire batif secours.

Lors fist la mesgnie appeller ;

Son char commande à ateller ;
Car ne veult pas marchier ès boës.
Beau fuz le char à quatre roës ,
D'or et de perles estellez :
En lieu de cheveaulx attellez ,
Fust au lymon huit colombeaux ,
Prins en son colombier moult beaux.
Toute leur chose ont aprestée ;
Adonc est en son char montée
Venus qui chasteté guerroye ;
Nul des oyseaulx ne se desroye ,
Batent les esles , si se partent ,
L'air devant eulx rompent et partent ,
Viennent en l'ost. Venus venuë ,
Tost est de son char descenduë.
Contre luy saillent à grant feste
Son filz premier , qui par sa haste
Avoit jà les treves cassées ,
Ainçois que fussent trespasées ,
Qu'oncques n'y garda convenance
De serment aussi de fiance.

C'est l'assault devant le chastel ,
Si grant que pieça n'y eut tel :
Mais Amours , ne sa compaignie
A ceste foyz ne l'eurent mye ;
Car ceulx de dedans résistance
Luy firent par leur grant puissance.

Formant à guerroyer entendent :
Ungs assaillent , autres deffendent ;
Ceulx dressent au chastel pierrieres :
Grans cailloux de plusieurs manieres ,
Pour rompre leurs murs les envoyent ;
Et les Portiers les murs bordoyent
De fortes clayes reforsisses ,
Tissues de verges plëysses ,
Qu'ilz eurent par gran estudies
En la haye Dangier cueillies ;
Et font sajettes barbelées ,
De grans promesses empennées ,
Que de services , que de dons ,
Pour tost en avoir leurs guerdons.
Car il n'y entra oncques fust ,
Qui tous de promesses ne fust ;
De fer ferrées fermement ,
Et de fiance et de serment.

Trayent sur eulx et moult leur chargent ,
Mais bien se deffendent et targent ;
Car targes ont fortes et fieres ,
Ne trop pesans ne trop legieres ,
De tel fust comme eurent leurs clayes
Que Dangier cuilloit en ses hayes ;
Si que traire riens n'y valoit ,
Car comme glace se fondoit.

Amours vers sa mere se trait ,
Tout son estat luy a retrait ,
Si luy pryé que le sequeure :
Malle-mort , dit-elle , m'aqueure ,
Qui tantost me puist attourer ,
Se jamais laisse demourer
Chasteté en femme vivant !
Tant voyt Jalousie estrivant ,
Trop souvent en grant peine en sommes.
Beau filz , jurez ainsi des hommes ,
Qu'ilz fauldront tous par voz sentiers.

Le dieu d'Amours.

Certes , ma dame , volentiers :
Il n'en sera nul respité ,

Jamais aumoins par vérité,
Ne seront preud'homme clamé
S'ilz n'ayment ou s'ilz n'ont amé.
Grant douleur est quant telz gens vivent
Qui les déduytz d'amours n'ensuivent,
Pour qu'ilz les puissent maintenir;
A Mal-chief puissent-ilz venir !
Tant les hay, que se je les pouysse
Confondre, tous les confondisse.
D'eulx me plains et tousjours plaindray,
Ne de plaindre ne me faindray;
Com cil qui nuyre leur vourray,
En tous les cas que je pourray,
Tant que je soye si vengié,
Que leur orgueil soit estrangié,
Ou qu'ilz seront tous condamnez.
Mal fussent-ilz tous d'Adam nez,
Quant si pensent de moy grever !
Au corps leur puist les cueurs crever,
Quant mes déduytz veullent abatre !
Certes, qui me voudroit bien battre,
Ne me pourroit-il faire pis.
Mieulx amasse estre mort que vis :

Si ne suis-je mye mortel ;
Mais mon courroux en est or tel ,
Que se mortel estre je peusse ,
De dueil que j'ay, la mort receusse ;
Car se mon jeu va deffaillant,
J'ay perdu tant que j'ay vaillant ,
Fors que mon corps et mes vestures ,
Et mon chappel , et mes armures.
Aumoins s'ilz n'en ont la puissance ,
En deussent-ilz avoir pesance ,
Et leurs cueurs en douleur plaiser ,
S'il les leurs convenist laisser.
Où peut l'en querre meilleure vie ,
Que d'estre entre les bras s'amyé ?
Lors font-ilz en l'ost le serment ;
Et pour le tenir fermement ,
Ont en lieu de reliques traictes
Leurs cuyrasses et leurs sajettes ,
Leurs dars, leurs arcs et leurs brandons ,
Et dyent : Nous ne demandons
Meilleurs reliques à ce faire ,
Ne qui tant nous puissent bien plaire.
Se nous cestes parjurions ,

Jamais en riens creuz ne serions :
Sur autre chose ne le jurent ;
Et les barons sur ce le creurent
Autant que sur la Trinité,
Pour ce qu'ilz jurent verité.

Comment Nature la subtile
Forge tousjours ou filz ou fille,
Affin que l'humaine lignye
Par son deffault ne faille mye.

Et quant le serment fait ilz eurent ,
Et que tous entendre le peurent ,
Nature qui pensoit des choses
Qui sont dessoubz le ciel encloses ,
Dedans sa forge entrée estoit ,
Où toute s'entente mectoit
A forgier singulieres pieces
Pour continuer les especes.
Car les pieces tant les font vivre ,
Que Mort ne les peut aconsuivre ,
Jà tant ne sçaura courre après ;
Car Nature tant luy va près ,
Que quant la Mort o sa massuë ,
Des pieces singulieres tuë

Ceulx qu'el treuve à soy redevables,
Car elles sont tous corrumptables,
Qui ne doubtent la Mort neant,
Et touteffoys vont decheant
Et s'usent en temps et pourrissent,
Dont autres choses se nourrissent;
Quant toutes les cuide attraper,
Ne peut ensemble conciper,
Que quant l'une par-deçà hape,
L'autre par-de là luy eschape.
Car quant elle tuë le pere,
Demeure filz, ou fille, ou mere,
Qui s'enfuyent devant la Mort,
Quant ilz voyent celluy jà mort.
Puis reconvient iceulx mourir,
Jà si bien ne sçauroit courir,
N'y vault medecines, ne veux,
Dont saillent niepces, nepveux,
Qui fuyent pour eulx deporter,
Tant que les piedz les peult porter;
Dont l'ung s'enfuyt, l'autre carole,
L'autre au monstier, l'autre à l'escole,
Les autres à leurs marchandises,

Les autres à leurs ars apprises,
Et les autres à leurs delictz
De vins, de viandes, et de lictez :
Les autres pour plus tost fouyr,
Que Mort ne les face enfouyr,
Montent dessus les grans destriers,
A tout leurs dorez estriers :
L'autre met en ung fust sa vie,
Et s'enfuyt par mer en navie,
Et maine au regart des estoilles
Ses nefz, ses avirons, ses voilles :
L'autre qui par veu s'humilie,
Prent ung mentel d'ypocrisie,
Dont en fuyant son penser cueuvre,
Tant qu'il apert dehors par œuvre.
Ainsi fuyent tous ceulx qui vivent,
Qui voulentiers la Mort eschivent.
Mort qui de noir le vis a taint,
Court après tant que les attaint,
Si qu'il y a trop fiere chasse :
Ceulx s'enfuyent, et Mort les chasse
Dix ans, ou vingt, trente, ou quarante,
Cinquante, soixante, ou septante,

Voire octante, nonante, cent :
Lors va ce que tient despeçant ;
Et s'ilz peuvent oultre passer,
Court-elle après sans soy lasser,
Tant que les tient en ses lyens,
Maugré tous les physiciens.
Et les physiciens eulx-meismes,
Oncques nul eschapper n'en veismes,
Pas Hipocrat, ne Galiens,
Tant fussent bons physiciens :
Rhasis, Constantin, Avicenne,
Y ont tous laissé la couënné :
Ne nul si ne peult tant bien courre,
Qu'il se puisse de mort rescourre.
Ainsi Mort qui jamais ne saoulle,
Gloutement les pieces engoulle :
Tant les suit par mer et par terre,
Qu'en la fin toutes les enserre.
Mais ne les peut toutes tenir
Ensemble, ni à chief venir
Des especes du tout destruyre,
Tant sçavent bien les pieces fuyre ;
Car s'il n'en demouroit fors une,

Si vivroit la forme commune ,
Et par le Phenis bien le semble ,
Qu'il n'en peut estre deux ensemble.

Tousjours est-il ung Phenis ,
Et vit ainçois qu'il soit finis
Par cinq cens ans ; et an dernier
Fait ung feu très-grant et plenier
D'espines , et s'y boute et s'art ,
Ainsi fait de son corps hesart.
Mais pour ce que sa forme garde
De sa pouldre , combien qu'il tarde ,
Ung autre Phenis en revient ,
Où celluy-mesmes se devient ,
Que Nature ainsi ressuscite ,
Qui tant à l'espece prouffite.
Car elle perdrait tout son estre ,
S'el ne faisoit cestuy renaistre ;
Si que se Mort Phenis devourre ,
Phenis touteffoys vif demoure.
S'el en avoit mil devourez ,
Si seroit Phenis demourez.
C'est Phenis la commune forme ,
Que Nature ès pieces réformé ,

Qui du tout perduë seroit,
Qui l'autre vive ne lairroit.
Ceste maniere mesmes ont
Trestoutes les choses qui sont
Dessoubz le cercle de la lune,
Que s'il en peut demourer une,
S'espece tant en luy vivra,
Que jà Mort ne la consuivra:
Mais Nature doulce et piteuse,
Quant elle voit que Mort hayneuse,
Entre luy et corruption
Viennent mettre à destruction,
Tant que treuve dedans sa forge
Tousjours martelle, tousjours forge,
Tousjours l'espece renouvelle
Par generation nouvelle,
Quant autre conseil n'y peut mettre.
Si taille empreintes de tel lectre,
Qu'elle leur donne formes vrayes,
En coingz de diverses monnoyes,
Dont Art faisoit ses exemplaires,
Qui ne fait pas formes si voyres.
Mais par moult ententive cure,

A genoulz est devant Nature,
Et pryé, et requiert, et demande
Comme mandiant et truandé,
Povre de science et de force,
Qui de l'ensuivre moult s'efforce,
Que Nature luy vueille aprendre
Comment elle puisse comprendre,
Par son engin en ses figures,
Proprement toutes creatures.
Si regard comment Nature œuvre,
Mais si subtilement luy œuvre,
Que la contrefait comme singe;
Mais tant est son sens nud et linge,
Que ne peut faire choses vives,
Jà tant ne sembleront nayves :
Car Art, combien qu'elle se paine
Par grant estude, qu'elle maine
De faire choses quelz qu'ilz soyent,
Quelques figures qu'elles ayent,
Paigne, taigne, forgé, ou entaille
Chevaliers armés en bataille,
Sur beaulx destriers trestous couvers
D'armes, yndes, jaunes, ou vers,

Ou d'autres couleurs piolez,
Se plus piolez les voulez ;
Beaulx oyselets en vers buissons ,
De toutes eauës les poissons ,
Et toutes les bestes saulvages ,
Qui pasturent par ses boscages ;
Toutes herbes , toutes fleurettes ,
Que valetons et pucelettes
Vont en printemps ès boys cueillir ,
Que flourir voyent et fueillir ;
Oyseaulx privés , bestes domesches ,
Balleries , dances et tresches ;
De belles dames bien parées ,
Bien pourtraictes , bien figurées ,
Soit en metal , en fust , en cire ,
Soit en quelconque autre matire ;
Soit en tables ou en paroyz ,
Estans beaulx bacheliers et roys
Bien figurez et bien pourtrays ;
Jà pour figure ne pour trays
Ne les fera par eulx aler ,
Vivre , mourir , sentir , parler.
Ou d'alquemie tant apraigne ,

Que tous metaulx en couleur taigne ;
Quel se pourroit ainçois tuer ,
Que les especes transmuer :
Se tant ne fait quel les ramaine
A leur nature primeraine.
Oeuvre tant comme elle vivra ,
Jà Nature n'aconsuivra :
Et se tant se vouloit pener
Qu'elle les y sçeust ramener ,
Si luy fauldroit , je croy , science
De venir à telle attrempance ,
Quant elle feroit elixir ,
Dont la forme devroit yssir ,
Qui devise entre eulx leurs substances
Par especiaulx differences ;
Comme il apert au diffinir ,
Qui bien en scet à chief venir.
Ne pour tant , c'est chose notable ;
Alquemie est art veritable :
Qui sagement en ouvreroit ,
Grans merveilles y trouveroit.
Car comment qu'il voit des especes ,
Aumoins les singulieres pieces

En sensibles ouvrages mises,
Sont muables en tant de guises,
Qu'ilz peuvent leurs complexions,
Par diverses digestions,
Si changier entr'eulx, que le changes
Les met soubz especes estranges,
Et leur toulte l'espece premiere.
Ne voit-on comment de feugiere
Verre font de la cendre naistre
Ceulx qui de verriere sont maistre,
Par depuration legiere ?
Si n'est pas le verre feugiere,
Ne feugiere n'est pas verre.
Et quant espart vient en tonnerre,
Ne peut l'en pas très-souvent veoir
Des vapeurs les pierres cheoir,
Qui ne monterent mye pierres ?
Ce peut sçavoir le cognoissierres
De la cause, qui tel martire
A ceste espece estrange atire.
Si sont especes très-changées,
Et les pieces d'eulx estrangées
En substances et en figure ;

Ceux par Art , ceste par Nature.

Ainsi pourroit des metaulx faire ,
Qui bien en sçauroit à chief traire ,
Et tolir aux ors leur ordure ,
Et les mettre en forme très-pure ,
Par leurs complexions voisines ,
L'une vers l'autre assez enclines.
Car ilz sont tous d'une matire ,
Comment que Nature les tire ;
Car tous par diverses manieres ,
Dedans leurs terrestres minieres ,
De soufre et de vif-argent naissent ,
Comme les livres le confessent.
Qui ce sçauroit bien subillier ,
Et aux espritz appareillier ,
Si que force d'y entrer eussent ,
Et que voler si ne s'en peussent ,
Quant ilz dedans les corps entrassent ,
Mais que bien purgiez les trouvassent ,
Et fust le soufre sans ardure ,
Pour blanche ou pour rouge tainture ,
Son vouloir des metaulx feroit ,
Qui ainsi faire le sçauroit.

Car d'argent vif, fin or font naistre
Ceulx qui d'alquemie sont maistre;
Et poids et couleur luy adjoustent
Par choses qui gaires ne coustent.
Et d'or fin pierres pecieuses
Font-ilz cleres et gracieuses;
Et les autres metaulx desnuent
De leurs formes, si qu'ilz les muent
En fin argent, par medecines
Blanches, précieuses et fines.
Mais ce ne feront iceulx mye
Qui œuvrent de sophisterie;
Travaillent tant comme ilz voudront,
Jà Nature n'aconsuivront.

Nature qui tant est subtive,
Combien qu'elle soit ententive
A ces œuvres, que tant aymoît,
Lasse et dolente se clamoit,
Et si parfondement plouroit,
Qu'il n'est cueur qui point d'amour ait,
Ne de pitié qui l'esgardast,
Qui de plourer se retardast.
Car tel douleur au cueur sentoît

D'ung fait , dont moult se repentoit ,
Que ses œuvres vouloit laisser ,
Et du tout son povoir cesser ;
Mais que tant seulement el sceust ,
Que congié de son maistre en eust.
Si l'en vouloit aler requerre ,
Tant luy destrainct le cueur et serre.
Bien la vous voulsisse descrire ,
Mais mon sens n'y pourroit suffire ;
Mon sens, qu'ay-je ? dit c'est du mains,
Non feroit pas nul sens humains ,
Ne par voix vive , ne par note ;
Et fus Platon , ou Aristote ,
Argus , Euclides , Ptholomée ,
Qui tant eurent de renommée
D'avoir esté bons escrivains.
Leurs engins seroyent bien vains ,
S'ilz osoient la chose entreprendre ,
Qu'ilz ne la pourroyent comprendre ,
Ne Pygmalion entaillier :
En vain se pourroyent travailler
Parrasius , ains Apellés ,
Qui fut moult bon paintre appellés ;

Beaulté de luy jamais descrivre
Ne pourroit, tant eust-il à vivre ;
Ne Mirro , ne Policletus ,
Jamais ne sçauroyent cest uz.

Comment le bon paintre Zeuxis
Fut de contrefaire pensis
La très - grant beaulté de Nature ,
Et de la paindre mist grant cure.

Mesmes Zeuxis par son beau paindre
Ne peut à telle forme ataindre ,
Qui pour faire l'ymage au temple ,
De cinq pucelles prist exemple ,
Les plus belles que l'en peust querre
Et trouver en toute la terre ,
Qui devant luy se sont tenuës
Tout en estant trestoutes nuës ,
Pour soy prendre garde à chascune ,
S'il trovast nul deffault en l'une ,
Ou fust sur corps , ou fust sur membre ,
Ainsi comme Tulles remembre
Au livre de sa rétorique ,
Qui moult est science auctentique.
Mais en ce ne peut onc riens faire

Zeuxis , tant sçeust-il bien pourtraire ,
Ne coulourer sa pourtraiture ,
Tant est de grant beaulté Nature.
Zeuxis , non pas trestous les maistres ,
Que Nature fist oncques naistres ;
Car or soit que bien entendissent
Sa beaulté toute , et tous voulsissent
A tel pourtraiture muser ;
Ains pourroyent leurs mains user ,
Que si très-grant beaulté pourtraire ,
Nul fors Dieu ne le pourroit faire :
Et pour ce que se je pouysse ,
Moult volentiers y entendysse ,
Voyre d'escire la vous eusse ,
Se je pouysse , ou se je peusse.
Je mesmes y ay-je bien musé ,
Tant que mon sens y ay usé ,
Comme fol et oultreuidez ,
Cent foyz plus que vous ne cuidez.
Car trop fis grant présumption ,
Quant oncques mis intention
A si très-haulte œuvre achever ;
Avant me peust le cueur crever ,

Tant trovay noble et de grant pris
La grant beaulté, que je tant pris,
Que pour penser je la compreisse
Pour quelque travail que j'y misse,
Ne que seulement en osasse
Ung mot tinter, tant y pensasse.
Si suis-je du penser recreuz,
Pour ce je m'en suis à tant teuz,
Que quant je plus y ay pensé,
Tant est belle que plus n'en sçay.
Car Dieu le bel oultre mesure,
Quant il beaulté mist en Nature,
Il en yssit une fontaine
Tousjours courant et tousjours plaine,
De qui toute beaulté desrive;
Mais nul n'en sçet ne fons ne rive:
Pour ce n'est droit que compte face
Ne de son corps, ne de sa face,
Qui tant est advenant et belle,
Que fleur de lys, en may nouvelle,
Rose sur rain, ne noif sur branche,
N'est si vermeille ne si blanche.
Le devrois-je bien comparer,

Quant je l'os à riens comparer ,
Puisque sa beaulté ne sont pris
Ne peut estre d'homme compris.

Quant elle ouyt tout ce serment ,
Moult luy fut grant alegement
Du grant dueil qu'elle demenoit.
Car pour deceue se tenoit ,
Et disoit : Lasse ! qu'ay - je fait ?
Ne me repenty : mais de fait
Qui m'advenist deslors ença
Que ce beau monde commença ,
Fors d'une chose seulement
Où j'ay mespris trop malement ,
Dont je m'en tiens à trop musarde.
Et quant ma musardie esgarde ,
Bien est droit que je m'en repente.
Lasse fol ! lasse dolente !
Lasse ! lasse ! cent mille foy ,
Ou sera jamais trouvé foy .
Ay - je bien ma paine employée ?
Suis - je bien du sens desvoyée ,
Qui tousjours ay cuydé servir
Mes amys pour gré desservir ,

Et qui trestout mon travail ay mis
En exaulser mes ennemis ?
Ma debonnaireté m'affole.
Lors a mis son prestre à parole ,
Qui celebroit en sa chappelle ;
Mais ce n'est pas messe nouvelle ;
Car tousjours eust fait le servise
Dès qu'il fut prestre de l'eglise.
Haultement, en lieu d'haute messe ,
Devant Nature la déesse ,
Le prestre qui bien s'entendoit
En audience, recordoit
Les figures representables
De toutes choses corrompables
Qu'ilz ont escriptes en son livre ,
Si com Nature les luy livre.

Comment Nature la déesse
A son bon prestre se confesse ,
Qui moult doucement luy enhort
Que de plus plourer se déporte.

Genius , dist-elle , beau prestre
Qui des lieux estes duc et maistre ,
Et selon leurs proprietiez

Trestous en œuvre les mettez,
Et bien achevez la besoingne
Si comme à chascun le tesmoingne,
D'une folie que j'ay faicte,
Dont je ne me suis pas retraicte,
Mais repentance moult me presse,
A vous m'en vueil faire confesse.

Genius.

Ma dame, du monde la royne,
Qui toute riens mondain encline,
S'il est riens qui vous grieve tant
Que vous en alez repentant,
Ou qu'il vous plaise à le medire,
De quelconque soit la matire,
Soit d'esjoûir ou de douloir,
Bien m'en povez vostre vouloir
Confesser trestout à loysir;
Et je tout à vostre plaisir,
Dit Genius, mettre y vourray
Tout le conseil que je pourray,
Et celeray bien vostre affaire,
Si c'est chose qui soit à taire.

Et se mestier avez d'assouldre,
Ce ne vous doys-je mye touldre;
Mais vueilliez cesser vostre pleur.

Nature.

Certes, dist-el, se j'ay douleur,
Beau Genius, n'est pas merveille.

Genius.

Dame, touteffoys vous conseille
Que vous vueilliez ce pleur laisser,
Se bien vous voulez confesser,
Et bien entendre à la matire
Que vous avez emprins me dire;
Car je croy que grant soit l'oultrage,
Car bien sçay que vostre courage
Ne se meut pas de peu de chose:
Cil est fol qui troubler vous ose.
Mais sans faillir vray est que femme
Legierement d'yre s'enflamme:
Virgile mesmes le tesmoigne,
Qui moult congneut de leur besoigne,
Que jà femme n'est tant estable,
Qu'el ne soit diverse et muable;

Et est trop fort yreuse beste.
Salomon dit qu'onc ne fut teste
Sur beste de serpent crueuse
Pire que n'est la femme yreuse ;
N'onc riens, ce dit, n'eut tant malice.
Briefment, en femme a tant de vice,
Que nul ne peut ses mœurs pervers
Compter par rime, ne par vers.
Et se dit Titus-Livius,
Qui congneut bien quelz sont les us
Des femmes, aussi leurs manieres,
Que vers leurs meurs nulles prieres
Ne valent tant comme blandices,
Tant sont decevables et nices,
Et de flechissable nature.
Oultre dit ailleurs l'escripture,
Que de tout le femenin vice,
Le fondement est avarice.

Et quiconque dit à sa femme
Ses secrets, il en fait sa dame.
Nul homs qui soit de mere né,
S'il n'est yvres ou forsené,
Ne doit à femme réveler

Nulle riens qui face à celer,
Se d'aultruy ne le veult ouyr.
Mieulx vouldroit du pays fouyr,
Que dire à femme chose à taire,
Tant soit loyale et débonnaire;
Ne jà nul fait secret ne face,
S'il voit femme venir en place :
Car s'il y a peril de corps,
Elle dira bien le recors,
Combien que longuement attende.
Et se nul riens ne l'en demande,
Si le dira-elle vraiment,
Sans estrange admonestement :
Pour nulle riens ne s'en tairoit;
A son advis morte seroit,
S'il ne luy sailloit de la bouche,
S'il y a peril ou reprouche.
Et cil qui dit le luy aura,
S'il est tel puisqu'el le sçaura,
S'il l'ose après ferir ne batre,
Une foys, non pas troys, ne quatre,
Jà si-tost ne la coursera,
Que celle luy reprouchera :

Mais ce sera tout en appert.
Qui se fie en femme , il se pert ;
Et est chetif qu'en luy se fie.
Sçavez-vous que il fait ? il se lie
Les mains et se coupe la gueulle ;
Car s'il une foy toute seule
Ose jamais vers el groucer ,
Ne chastoyer , ne courroucer ,
Il met en tel peril sa vie ,
S'il a mort du fait desservye ,
Que par le col le fera pendre
Si le juge le peuvent prendre ,
Ou meurdrir par amys privez ;
Tant est à mal port arrivez !

FIN DU TOME SECOND.

Österreichische Nationalbibliothek



+Z185991806

